
PAUL-JACQUES
BONZON
LES SIX
COMPAGNONS
AU GOUFFRE
MARZAL
HACHETTE
BIBLIOTHÈQUE VERTE
LES SIX
COMPAGNONS
AU GOUFFRE
MARZAL
PAUL-JACQUES
BONZON

LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL

par Paul-Jacques BONZON

*

VITE!.. La sonnerie d'alarme vient de déclencher!

- Branchez l'éclairage de secours et prenez les torches!»

Un accident au gouffre Marzal? Non, mais d'inquiétantes présences nocturnes. Les guides sont aux cent coups.

Les guides, ce sont six garçons qui n'ont pas froid aux yeux : les fameux Compagnons de la Croix-Rousse. Avec leur chien Kafi, bien entendu.

Quand ils sont arrivés, pendant leurs vacances, pour remplacer les guides officiels, ils ne se doutaient guère qu'ils auraient affaire à d'aussi étranges clients!



PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	**1963**	**Les Six Compagnons au gouffre Marzal**
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

Au spéléologue Pierre AGERON et à tous les enfants qu'il guide à travers les merveilles souterraines.

PAUL-JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL

ILLUSTRATIONS D'ALBERT CHAZELLE



HACHETTE

TABLE



CHAPITRE PREMIER

UN PETIT MONSIEUR A BARBICHE NOIRE

C'ÉTAIT un matin de juillet. Il faisait beau, presque trop beau. Le soleil de plomb qui tombait sur la ville rendait l'air irrespirable.

Assis à côté de moi, sur le parapet de la terrasse qui domine la grande cité, mon bon chien Kafi haletait, tirant la langue, comme après une course éperdue. Je passai mes doigts dans ses poils soyeux.

« Mon pauvre Kafi! ta fourrure te tient trop chaud... et tu t'ennuies, tout comme moi. Lyon n'est pas très gai, n'est-ce pas, pendant les vacances? »

Kali me regarda de son air intelligent qui semblait dire : « C'est vrai, Tidou, nous serions mieux eu Provence, étendus sous un olivier, à écouter les cigales.»

Hélas! celle année, je n'avais pas grand espoir de retourner à Reillanette, mon petit village, où j'avais vécu autrefois. C'était loin et notre ancienne maison était louée pour tout l'été à des Parisiens.

Comme tous les petits Lyonnais, j'aurais pourtant pu partir en colonie de vacances, mais des vacances sans mon chien...? Et puis je ne voulais pas rester si longtemps séparé des autres Compagnons de la Croix-Rousse.

« Tu es ridicule, Tidou, avait dit mon père. Quand je pense que tu regrettais tant la campagne lorsque nous sommes venus habiter Lyon. »

J'avais répondu que je m'étais bien habitué à la ville depuis que j'avais découvert de si bons camarades et qu'on pouvait tout de même faire de belles promenades sur les quais du Rhône et de la Saône.

J'étais donc là, avec Kafi, sur cette terrasse que nous appelions le Toit aux Canuts parce qu'elle se trouvait près d'anciens ateliers de tisserands, quand une main se posa sur mon épaule, celle de Corget, mon voisin de banc à l'école.

« Eh bien, Tidou, à quoi rêves-tu? Je parie qu'en ce moment tu penses à ta Provence! »

Je souris. Il s'assit près de moi et on se mit à

parler de Reillanette, où il était allé une fois, avec nos autres camarades. Ah! que de merveilleux souvenirs!

« Tu sais, Tidou, me confia-t-il, moi aussi j'aurais aimé retourner là-bas..., mais, si tu veux, je connais un

moyen de revoir ton pays, aujourd'hui même, et pour pas cher.

— Partir pour la Provence?... aujourd'hui?

— C'est pour ça que je suis venu te retrouver. J'arrive de chez toi. Ta mère m'a dit que tu étais sorti avec Kafi. J'étais sûr que tu étais ici. Voilà : hier soir, je suis descendu en ville faire une course pour mon père. En revenant, près de la place des Terreaux, je me suis arrêté devant un cinéma. Il y avait une affiche grande comme ça : *Les Chevaliers de Provence.* Je suis entré dans le hall pour regarder les photos, des photos merveilleuses, en couleurs, qui m'ont tout de suite fait penser à Reillanette. Une dame qui regardait, comme moi, m'a dit qu'une partie du film a été tournée dans la campagne, près d'Avignon. Si tu veux, nous pouvons aller le voir. En semaine, pendant les vacances, les séances de l'après-midi sont à demi-tarif. »

Je n'hésitai pas un instant; cependant, je pensai à nos autres camarades.

« II faudrait aussi prévenir Gnafron, la Quille, le Tondu et Bistèque. Je suis sûr qu'ils viendront.

— Evidemment, approuva Corget, et nous devrions aussi emmener Mady.

— Pour Mady, c'est impossible; elle est partie

pour quelques jours chez sa grand-mère; je ne sais pas, au juste, quand elle rentrera.

Dommage! ça lui aurait fait plaisir. Pourtant, on ne peut pas l'attendre, le programme du cinéma change après-demain. »

On se sépara aussitôt. Chacun de nous irait prévenir deux camarades. Je descendis d'abord chez Gnafron. Il n'habitait pas très loin du Toit aux Canuts, dans une petite rue. Je le trouvai, à plat ventre, devant un placard, en train de relire une vieille collection d'illustrés.

« Chic! s'écria-t-il, au ciné, tous ensemble!... »

Immédiatement, il fouilla dans ses poches... et son visage s'assombrit.

« C'est que... je ne sais pas si... »

Mais, au même moment, le bout de ses doigts effleura une petite pièce et un sourire plissa ses joues.

« Entendu ! cet après-midi, à deux heures, rendez-vous à notre caverne. »

Quittant Gnafron, je courus chez le Tondu. Il n'était pas là; sa mère l'avait envoyé dans un magasin qui vendait un stock de savon en réclame. Il arriva bientôt, suant, soufflant, son éternel béret sur la tête, un sac à provisions au bout de chaque bras.

... A deux heures sonnantes, toute la bande des Compagnons de la Croix-Rousse était rassemblée au bas de la rampe des Pirates, dans l'atelier abandonné que nous appelions notre caverne. Nous

dégringolâmes vers la place des Terreaux. La chaleur était étouffante. Les Lyonnais, pourtant sévères dans leur tenue, portaient leur veste sur le bras, et les pigeons, au lieu de sautiller sur le sol pour mendier leur grain, venaient s'abreuver aux vasques de la fontaine.

Devant le cinéma, une colossale affiche, haute en couleur, représentait un gardian de Camargue, armé d'un trident et chevauchant une fougueuse cavale blanche. Comme l'indiquait l'affiche, il s'agissait d'un « passionnant film d'aventures dans un décor de soleil ».

« Passez-moi votre argent, dit Corget, je prendrai les billets, tous en même temps. »

Mais, alors qu'il se dirigeait vers le guichet, Gnafron le tira par la manche.

« Pas la peine de te presser..., regarde! Pas de séance aujourd'hui, en matinée. »

II tendait le doigt vers un papillon, collé au bas de l'affiche et annonçant, en effet, qu'exceptionnellement la séance de l'après-midi était supprimée. Fascinés par le gardian de Camargue, nous n'avions rien vu.

« Quelle déveine! soupira le Tondu.

— Bah! se consola Bistèque, nous reviendrons demain. Allons faire un tour sur les quais. »

Cependant, vexé de s'être trompé, Corget ne se tenait pas pour battu.

« Attendez, c'est peut-être une erreur. Il y a une séance puisque les portes sont ouvertes.

Il nous entraîna vers une ouvreuse.

« Non, répondit celle-ci, pas de séance. Vous n'avez donc pas vu l'écriteau? »

Corget ne se démonta pas.

« Alors, demanda-t-il, pourquoi êtes-vous là? »

L'ouvreuse nous considéra d'un mauvais œil.

« La salle est réservée pour une conférence. On n'est admis que sur invitation.

— Une conférence sur quoi? questionna encore Gnafron, qui voulait toujours tout savoir.

— Sur la spéléologie; ce n'est pas pour vous... Allez, ne restez pas devant la porte, vous embarrassez l'entrée. »

En effet, un groupe de personnes traversait le hall; chacun présentait une carte avant d'entrer. Déçus, nous redescendîmes dans la rue, sous la grande affiche.

« La spéléologie, demanda Bistèque, j'ai déjà entendu ce nom-là... Est-ce que ce n'est pas une maladie?

— Non, expliqua Gnafron, la semaine dernière, j'ai lu un article là-dessus, chez le dentiste. La spéléologie, ça consiste à descendre dans des trous, sous la terre. Ce doit être plutôt drôle de se laisser glisser au fond d'un gouffre au bout d'une ficelle.

— Je crois que j'aimerais ça, approuva Bistèque.

— En tout cas, pas moi, fit la Guille. Les grottes, c'est plein de hiboux et de chauves-souris.

— Comment?... des hiboux? » fit soudain une voix grave, derrière nous.

La voix était celle d'un petit monsieur très correctement vêtu de sombre, le col orné d'un nœud papillon, le menton fleuri d'une courte barbe noire en pointe.

« Non, mes jeunes amis, on ne rencontre pas de hiboux dans les grottes. Quant aux chauves-souris, elles sont inoffensives et si gracieuses, avec leurs longues ailes soyeuses... »

La voix, l'allure de ce monsieur, la serviette de cuir qu'il portait sous le bras, nous avaient impressionnés. Comme nous ne savions que répondre, la voix grave poursuivit :

« Est-ce que, par hasard, la spéléologie vous intéresserait? »

Aucun de nous n'osa avouer que nous étions venus là pour le film d'aventures et non pour la conférence. Prenant sans doute notre silence pour de la timidité, le petit monsieur ajouta :

« Désirez-vous entrer?

— Euh!.... c'est-à-dire, bredouilla la Guille, nous n'avons pas de cartes.

— Qu'à cela ne tienne... suivez-moi! » Derrière lui, nous pénétrâmes de nouveau dans

le hall. Il s'approcha de l'ouvreuse qui nous regarda d'un air de plus en plus méfiant.

« Laissez entrer ces jeunes garçons, dit le petit monsieur en complet sombre. Ils n'ont pas de

I

cartes, mais c'est sans importance, ce sont mes invités. »

Abasourdis, nous nous retrouvâmes à l'intérieur du cinéma, beaucoup plus ennuyés que ravis. La salle n'était pas grande. Au fond, devant l'écran, étaient installées une petite table avec une carafe d'eau et une chaise.

« Asseyons-nous au dernier rang, près de la porte, murmura la Guille. Si on s'ennuie trop, on pourra toujours sortir. »

Les fauteuils n'étaient pas encore tous garnis. L'assistance était surtout composée de personnes jeunes. Je ne comptai que trois femmes. Nous étions toujours très intrigués par ce petit monsieur à barbe noire qui, si facilement, nous avait fait entrer. Qui était-il?

« Sûrement le propriétaire du cinéma, m'expliqua le Tondu, assis près de moi. La salle n'est pas pleine, il nous a laissés venir pour faire nombre. »

Je n'en étais pas très sûr, mais le Tondu avait parfois des idées justes. Un long moment s'écoula encore. Des gens entraient toujours, par petits groupes,

« On va s'ennuyer comme des rats dans un piège, soupira Bistèque. Heureusement, j'ai apporté des nougats et des caramels. »

Enfin, le silence se fit dans la salle. Deux personnages montaient sur la scène. Quel ne fut pas notre étonnement!... L'un d'eux était tout simplement

notre petit monsieur à barbiche noire. Nous en restâmes la bouche ouverte.

« Mesdames et messieurs, déclara aussitôt celui qui l'accompagnait, je crois inutile de vous présenter longuement l'éminent spéléologue Pierre X à qui on doit tant de découvertes souterraines et qui nous fait aujourd'hui l'honneur de sa présence. Au nom des spéléologues lyonnais, je le remercie d'avoir accepté de

venir vous parler de cette science merveilleuse qu'est la spéléologie. Je sais qu'il saura vous intéresser et même vous passionner. Sans plus tarder, je lui laisse la parole.»

Ainsi, ce petit monsieur bien mis, que le Tondu prenait pour le directeur du cinéma, était un explorateur réputé, un homme qui se risquait à descendre dans les entrailles de la terre! D'un seul coup notre déception se changea en curiosité,... une curiosité qui allait bientôt se transformer en enthousiasme.

En effet, dès les premiers mots, nous fûmes pris par sa voix chaude et bien timbrée, sa façon claire de s'exprimer, sans phrases compliquées, sans mots savants. Très simplement, il expliqua ce qu'était la spéléologie, comment on la pratiquait, les joies que réservait la découverte d'abîmes jusqu'alors inconnus.

Ensuite, il fit le récit de ses propres explorations dans le massif du Vercors ou sur les plateaux désertiques des Cévennes. C'était déjà passionnant,... mais, quand il annonça la projection d'un film sur

le gouffre de Marzal, une grotte située dans l'Ardèche, et qu'il avait aménagée pour mettre les merveilles souterraines à la portée de tous, nos bravos éclatèrent.

« Vous voyez! triompha Corget, nous aurons tout de même eu un film! »

Ce film allait nous transporter, si on peut dire, au septième ciel. Pendant une demi-heure, des images extraordinaires défilèrent sur l'écran. Armé d'une longue baguette de roseau, le conférencier commentait le fi!m en

montrant les magnifiques dentelles et draperies de pierre qui ornaient les immenses voûtes. Mais, tout à coup, mon cœur se mit à battre. La baguette venait de s'arrêter sur de petites choses blanches qui ressemblaient à des ossements, à des restes d'un animal qui pouvait être un chien.

Je ne me trompais pas. Il s'agissait bien d'un chien. Il avait été jeté dans le gouffre avec son maître, un garde forestier surnommé Marzal, par un braconnier qui les avait tués tous les deux. Ce drame s'était déroulé voici plus d'un siècle et demi. Dénoncé par un petit berger, le meurtrier avait été arrêté et les gendarmes avaient découvert le corps du garde forestier accroché à une roche, à quelques mètres seulement de l'entrée du gouffre. Le pauvre chien, lui, était tombé beaucoup plus bas et c'est seulement un siècle plus tard que les explorateurs avaient retrouvé ses os blanchis au fond du gouffre.

Cette histoire (que le conférencier assurait authentique) de chien abattu et précipité dans l'abîme, nous impressionna fortement. Nous avions tous pensé à Kafi. Aussi, quand la conférence se termina, nous étions encore si troublés, qu'au lieu de quitter la salle, nous demeurâmes dans nos fauteuils, comme si la séance allait continuer.

Cependant, apercevant le conférencier qui s'en allait, sa serviette sous le bras, Gnafron se leva en s'écriant :

« C'était trop beau! Allons le remercier de nous avoir laissés entrer! »

Le spéléologue nous reconnut et nous accueillit d'un sourire.

« Eh bien, mes jeunes amis, est-ce que cela vous a intéressés?

— Oh! oui, m'sieur! s'écria Gnafron. A présent, on peut vous le dire, ce n'était pas pour la conférence que nous étions venus, niais pour le film... On ne regrette rien; c'est formidable, la spéléologie!

— Oui, formidable, reprit le Tondu. Dommage que cette grotte soit trop loin de Lyon, nous serions allés la voir.

— Vraiment? » fit le spéléologue en souriant. Puis, après un instant de réflexion, il demanda : « Que faites-vous, pendant les vacances?

— Oh! pas grand-chose, m'sieur,... on s'ennuie plutôt!

— Eh bien, j'ai quelque chose à vous proposer!

Vous êtes peut-être un peu jeunes, mais, pourquoi pas?... En tout cas, vous nous rendriez grand service. Voici : les trois étudiants que nous utilisons comme guides, pendant les vacances, doivent nous quitter dans quelques jours. Nous n'avons personne pour les remplacer. Est-ce que, par hasard, quelques-uns d'entre vous seraient disposés à prendre la relève? Le travail n'est ni compliqué ni dangereux... et vous vous ferez de bons petits pourboires. »

La proposition était si inattendue qu'elle nous laissa interdits.

« Naturellement, poursuivit le petit monsieur, il me faudrait d'abord l'autorisation de vos parents. Un seu! ennui : la grotte se trouve dans une sorte de désert de pierres et de broussailles, loin de toute habitation; vous seriez obligés de camper sous une tente ou de vous installer dans une des maisons en ruine du plus proche village. Est-ce que cela vous effraierait?

— Oh! non », répondit Corget sans hésiter. Mais aussitôt, il ajouta :

« Seulement... ce n'est pas possible.

— Pas possible?... et pourquoi?

— Vous avez besoin de trois guides et nous sommes six. Ça nous ennuierait trop de nous séparer.

— Qu'à cela ne tienne! Venez tous les six. Au contraire, vous vous tiendrez compagnie. D'ailleurs, je... »

II allait ajouter quelque chose, quand le monsieur qui l'avait présenté, au début de la conférence, s'approcha pour lui glisser quelques mots à l'oreille. Le spéléologue regarda sa montre et fronça les sourcils.

« Excusez-moi, fit-il vivement, je suis en retard; je dois encore assister à une réunion avant de repartir pour Marzal. Si vous vous décidez, écrivez-moi au plus tôt. Voici mon adresse. »

II nous tendit une carte et s'éloigna rapidement. Déconcertés une deuxième fois par cette proposition inattendue, nous restions dans l'allée du cinéma sans mot dire.

« Eh bien, s'écria l'ouvreuse (toujours la même), qu'attendez-vous pour vous en aller? Vous vous imaginez peut-être qu'à présent on va passer le film, exprès pour vous? »

Tout penauds, nous nous retrouvâmes dans la rue, sur les marches du cinéma. Ce qui nous arrivait était vraiment trop extraordinaire, nous en étions assommés. Mais, tout à coup, le Tondu, qui portait toujours un béret pour cacher son crâne chauve (une grave maladie lui avait fait perdre ses cheveux, quelques années plus tôt), explosa, jetant en l'air ledit béret.

« Fantastique!... Formidable!... Les Compagnons de la Croix-Rousse au gouffre Marzal! Ah! les belles vacances ! »

Et le petit Gnafron, plus agile qu'un chat, d'attraper le béret au vol et de le tendre, à la

ronde, comme pour faire la quête, en clamant :

« Mesdames et messieurs, la visite de la grotte est terminée... N'oubliez pas le guide, s'il vous plaît!... Merci monsieur! merci madame! »

Les gens qui passaient éclatèrent de rire... et nous avec eux. C'en était fait. Nous allions partir. Nous nous voyions déjà promenant les touristes le long d'interminables galeries souterraines, descendant à la façon des araignées, le long de fils suspendus dans le vide. C'était merveilleux.

« Et naturellement, Tidou, me lança la Guille, nous emmenons Kafi? »

J'eus une hésitation. Cette histoire de chien précipité dans le gouffre m'avait troublé.

Si! déclara Gnafron. Kafi nous a toujours suivis partout... et qui sait si nous n'aurons pas encore besoin de lui? »

Gnafron ne croyait pas si bien dire. En effet, en partant jouer le rôle de guide dans une grotte, nous ne pouvions pas prévoir l'effarante aventure qui nous attendait là-bas, et dont mon bon chien Kafi serait encore le héros...



CHAPITRE II

UNE ÉTRANGE LUMIÈRE

« J'AI les jambes en coton, soupira la Guille en zigzaguant sur sa machine. La côte est trop raide, mettons pied à terre.

— Encore un peu de courage, protesta Corget. Nous touchons presque au but. Si nous n'arrivons pas à Marzal avant !a nuit, nous risquons de nous perdre sur ce plateau désert. »

Debout sur les pédales, l'équipe roula un moment encore, mais Corget, lui aussi, était fourbu. Il fallut mettre pied à terre. On s'assit au bord de

la route, dans les chaudes senteurs de buis sauvage qui montaient de ces terres grillées par le soleil. Malgré l'heure tardive le temps demeurait très lourd. De gros nuages commençaient à s'accumuler au-dessus des Cévennes, préparant peut-être un orage.

Nous étions partis la veille au matin de Lyon, nous faisions le trajet à vélo. A nous six, avec Kafi, le train aurait coûté trop cher, et puis nous aurions besoin de nos machines puisque, comme l'avait dit le spéléologue, nous devrions camper à plusieurs kilomètres du gouffre, dans un village.

Hélas! nos vieux vélos nous avaient trahis. Quatre ou cinq crevaisons avaient eu raison de notre courage. La grosse chaleur aussi nous avait fait perdre du temps. Bref, au lieu d'arriver à Mar-zal en fin d'après-midi (ainsi qu'annoncé), à huit heures du soir nous venions tout juste de quitter la vallée du Rhône pour nous engager sur la

route sinueuse qui se hisse vers les sèches garigues du plateau.

Oui, nous étions fourbus, et cependant heureux. Nous avions eu si peur de ne pouvoir réaliser notre projet! Pour dire vrai, nous nous demandions encore comment nous avions pu partir. Après la fameuse conférence, quand nous leur avions parlé de la proposition du spéléologue, nos parents avaient levé les bras au ciel, se demandant si nous n'avions pas perdu la tète. Mais le petit monsieur à barbiche noire leur avait écrit, assurant que la descente dans

le gouffre ne présentait aucun danger puisque des enfants de cinq ans le visitaient, qu'il avait déjà embauché des guides à peine plus âgés que nous et qu'il prendrait soin de notre équipe comme de ses propres enfants.

Finalement, après beaucoup d'hésitations, le père de Corget s'était laissé fléchir. Ensuite, la mère de Gnafron, puis celle de la Guille. Bref, l'exemple aidant, mon père, à son tour, avait accepté.

Hélas! l'équipe n'était toutefois pas au complet. Si j'avais pu emmener Kafi, dans la remorque que nous lui avions fabriquée, Mady, elle, notre bonne camarade, n'était pas là. Elle nous manquerait. Quand on avait quitté Lyon, elle n'était pas encore revenue de chez sa grand-mère. D'ailleurs, ses parents ne lui auraient pas permis de nous suivre... surtout à vélo. Mais nous avions déjà notre idée. Dans le village où nous devrions camper, il se trouverait peut-être une famille qui la prendrait en

pension. Avec nos pourboires, nous pourrions payer une partie de son séjour. De cette façon, puisque les médecins lui conseillaient le soleil, pour sa santé, ses parents accepteraient sans doute.

Assis sur les rochers qui bordaient la route, nous profitâmes des dernières lueurs du soir pour examiner la carte, évaluer la distance qui nous restait à parcourir : une dizaine de kilomètres environ.

« Pourvu que le spéléologue nous attende encore! s'inquiéta Bistèque.

— Bien sûr, dit Gnafron. Souviens-toi. Dans sa dernière lettre, il nous disait que, même si nous arrivions tard, nous trouverions toujours quelqu'un. »

Après avoir repris souffle, grignoté quelques biscuits et morceaux de sucre pour se remettre en jambes, l'équipe reprit la route. Entre-temps, le ciel s'était complètement couvert; la nuit s'annonçait très sombre; cependant, la chaleur demeurait lourde, pénible, et nos jarrets refusaient de se tendre. Au bout de trois kilomètres, il fallut de nouveau mettre pied à terre... pour la plus grande joie de Kafi qui avait horreur d'être trimbalé dans sa remorque.

Poussant nos machines à la main, nous marchâmes plus d'une heure, en ayant l'impression de nous trouver toujours au même endroit, tant le paysage était monotone. Corget commença à se demander si nous avions pris la bonne route. Nous n'avions rencontré

aucune maison, aucun carrefour, aucune pancarte pour nous renseigner... ou nous ne les avions pas vus.

On s'arrêta sur une crête pour essayer de découvrir un point de repère. Partout à la ronde, ce n'était qu'un immense moutonnement de rochers noirs et de broussailles se détachant à peine sous le ciel orageux.

« Sors ta lampe, dit le Tondu à Corget, et regardons encore la carte. »

Hélas! sur cette carte, où tous les tournants de la route se ressemblaient, comment reconnaître celui où nous nous trouvions?

Cependant, Gnafron, qui s'était un peu éloigné pour grimper sur un rocher, appela tout le monde :

« Vite!... venez voir! »

On le rejoignit.

« Dans cette direction, dit-il, je viens d'apercevoir une lumière. C'est sûrement celle de Marzal puisque nous savons qu'il n'y a aucune maison aux alentours.

— Tu te trompes, dit Corget. D'après la carte, le gouffre serait plutôt de ce côté-là, plus à droite.

— Je vous jure que je n'ai pas rêvé. Je viens d'apercevoir une lumière,... une lumière qui bougeait. Attendez, elle va sans doute reparaître.

— Si elle bougeait, reprit Corget, ce n'était pas celle d'une maison.

— Bien sûr, mais le gardien de Marzal est peut-être sorti avec une lampe. »

On patienta quelques instants. Nous allions regagner la route, quand, tout à coup, la lumière reparut dans la

direction indiquée. Il nous sembla, en effet, qu'elle se déplaçait légèrement tantôt à droite, tantôt à gauche, comme si le porteur de la lanterne cherchait quelque chose.

« Bizarre! fit le Tondu. On dirait que la lampe s'éteint et se rallume pour faire des signaux.

— Non, expliqua Bistèque, des signaux seraient plus réguliers, c'est la lampe qui passe et repasse derrière les touffes de buis.

— En tout cas, fit la Guille, nous pourrions aller jusque-là. Elle n'est pas à plus de quatre ou cinq cents mètres. »

Comme Corget, j'avais l'impression que le gouffre n'était pas de ce côté, mais je pouvais me tromper. L'homme qui se promenait avec une lanterne nous renseignerait.

Abandonnant nos vélos au bord de la route, nous nous engageâmes sur un terrain bosselé, recouvert de buissons épineux et de chétifs chênes verts. Par précaution, j'avais attaché Kafi à sa laisse, pour qu'il ne lui prenne pas fantaisie de galoper. Le silence de ce plateau était si impressionnant que nous parlions à voix basse pour ne pas le troubler.

Deux ou trois fois encore la lumière clignota à travers les buissons, puis plus rien. Nous continuâmes d'avancer vers le point où elle s'était évanouie pour la dernière fois; à cet endroit, il n'y avait rien, absolument

rien, aucune trace d'habitation, même en ruine, aucune cabane.

« Où est donc celui qui promenait sa lanterne? » s'inquiéta Gnafron.

A tout hasard, il lança un appel. Sa voix se perdit dans la nuit. J'appelai à mon tour, puis nous tous, ensemble. Aucune réponse. Pourtant, l'homme n'avait pas eu le temps de s'éloigner suffisamment. Il aurait dû nous entendre.

On patienta encore, puis Corget nous invita à rebrousser chemin. Comme il le dit, nous n'avions pas le temps de courir après les étoiles filantes.

Mais, à ce moment, Kafi, que je tenais toujours en laisse, tira violemment sur sa corde en poussant de petits grognements significatifs. Qu'avait-il vu ou entendu?

Je lui rendis de la corde et fis signe à mes camarades de me suivre. Kafi nous entraîna à travers un épais maquis de broussailles piquantes où l'on s'écorchait les genoux. Puis il s'immobilisa, la tête haute, les oreilles pointées en avant et il gronda de nouveau sourdement. Je glissai à Corget :

« Vite, ta lampe, braque la lumière de ce côté. » Au même moment, un homme, qui se tenait tapi derrière une touffe de buis, se dressa devant nous, brusquement. D'une voix rauque, il lança :



« Eteignez cette lampe! vous m'éblouissez... et écartez votre sale chien. Je dormais, vous m'avez dérangé. Vous mériteriez une bonne correction. »

La voix était si courroucée que Corget fourra aussitôt la lampe dans sa poche. Il n'était pas possible, dans la nuit trop sombre, de distinguer les traits de l'homme. On le jugea cependant grand et d'assez forte corpulence.

« Que faites-vous, à une heure pareille, sur ce plateau? reprit-il. Vous cherchiez quelqu'un?... quelque chose?

— Nous avions aperçu une lumière, répondit Bistèque, nous supposions que c'était celle du gardien de Marzal.

— Marzal? Vous cherchez le gouffre en pleine nuit?... et vous avez vu de la lumière de ce côté?

— Celle d'une lanterne, dans les broussailles.

— Vous rêvez! Vous voyez bien que je n'ai pas de lanterne! Je connais assez le plateau pour m'en passer, même par une nuit d'orage,... ou alors c'était celle d'un braconnier. Il y a des lapins dans la garigue.» Puis, d'un ton soupçonneux, il ajouta :

« Qui êtes-vous?... d'où venez-vous? Ce n'est pas à une heure pareille qu'on vient visiter le gouffre.»

Corget expliqua que nous arrivions tout droit de Lyon, à vélo, pour remplacer des guides de la grotte, pendant les vacances; retardés par des crevaisons de nos machines, la nuit nous avait surpris en route.

Cette explication parut rassurer l'homme. Sa voix changea aussitôt de ton.

« Ah! bon..., mais quelle idée de venir vous écorcher les jambes dans ces broussailles? Vous ne savez pas qu'on peut s'y perdre?... Attendez, je vais vous aider à retrouver votre chemin. Inutile d'allumer votre lampe, vous pourriez alerter le garde forestier. »

Derrière lui, nous nous engageâmes à travers les taillis. Nous avions à peine fait quelques pas que Kafi (que je tenais toujours au bout de sa corde) s'arrêta de nouveau, les oreilles dressées. Je m'arrêtai moi aussi pour écouter. Il me sembla alors entendre une voix, une voix étouffée comme si elle sortait d'une cave ou d'un trou. J'alertai mes camarades :

« Arrêtez-vous! on dirait quelqu'un qui appelle-dé ce côté! »

J'avais à peine achevé que l'homme, rebroussant chemin, bondit vers moi.

« Tu n'es pas fou? Pourquoi aurais-tu entendu quelqu'un? Allons, vite, l'orage menace! »

II me poussa en avant, d'un geste si nerveux, si brutal que Kafi, me croyant menacé, gronda férocement, prêt à se jeter sur lui si je ne l'avais pas retenu.

Quelques minutes plus tard, nous atteignions la route où nos vélos nous attendaient, entassés, pêle-mêle,

« Voyez cette petite crête, fit l'homme en tendant le

doigt, le gouffre Marzal est juste au pied. Continuez tout droit votre chemin. A deux kilomètres d'ici, vous apercevrez un grand panneau. Le gouffre est à trois cents mètres de là; vous ne pouvez pas vous tromper. »

Puis, baissant la voix, il ajouta :

« Surtout, ne dites pas que vous avez rencontré quelqu'un dans la garigue. Moi aussi, j'étais en train de chasser. Je pourrais avoir des ennuis, le garde forestier est encore plus terrible que celui qui a été jeté dans le gouffre! »

Là-dessus, après nous avoir encore une fois recommandé de ne pas nous attarder, à cause de l'orage, il disparut à nouveau dans les broussailles.

On se remit en route, mais cette curieuse rencontre nous avait tous intrigués, moi surtout.

« Vous n'avez pas trouvé que l'allure de cet homme était bizarre? On n'aurait pas dit un braconnier.

— Pourquoi? fit Corget en se tournant vers moi.

— D'habitude, les braconniers ne se promènent pas dans les bois avec cette tenue,... surtout pas avec de grosses bottes de caoutchouc. »

Corget haussa les épaules. De tous les Compagnons de la Croix-Rousse il était le plus Lyonnais de caractère. Avant de croire quelque chose, il lui fallait beaucoup de preuves.

« Bah! on s'habille comme on peut. Les bottes de caoutchouc sont peut-être pratiques pour marcher dans les buissons... Si ce bonhomme n'était

pas en train de braconner, que ferait-il, en pleine nuit, sur ce plateau?

— Moi, je suis de l'avis de Tidou, dit Bistèque, il avait un drôle d'air. Quand on braconne, on ne s'endort pas dans les buissons... et puis, j'en suis à peu près sûr, il ne dormait pas quand Kafi l'a découvert, il s'est relevé trop brusquement, et, vous vous souvenez, il a tout de suite demandé qu'on éteigne la lampe.

— Evidemment, fit Corget, il ne tenait pas à être reconnu puisqu'il faisait quelque chose de défendu.

— En tout cas, dit la Guille, sa vo x n'était pas naturelle. Quand il s'est dressé, derrière les buissons, il avait l'accent du Midi. Quand il nous a quittés, il l'avait perdu... »

Corget éclata de rire.

« Mon pauvre la Guille, tu as de ces idées! Et pourquoi aurait-il changé d'accent?... pour mieux se faire comprendre? parce qu'il a vu que nous n'étions pas du pays?

— Je n'en sais rien... Peut-être, au contraire, parce que c'est lui qui n'est pas d'ici et qu'il a oublié de garder son faux accent jusqu'à la fin. »

La remarque de la Guille me frappa. Après coup, il me sembla, à moi aussi, que l'homme n'avait pas toujours conservé le même accent. Cependant, une chose me paraissait encore plus étrange. J'étais sûr, comme Kafi, d'avoir entendu des appels, tout proches. Pourquoi l'homme s'était-il alors précipité vers moi, sans même écouter d'où

venait cette voix, et m'avait-il entraîné brutalement comme s'il craignait que je m'attarde près de cet endroit?

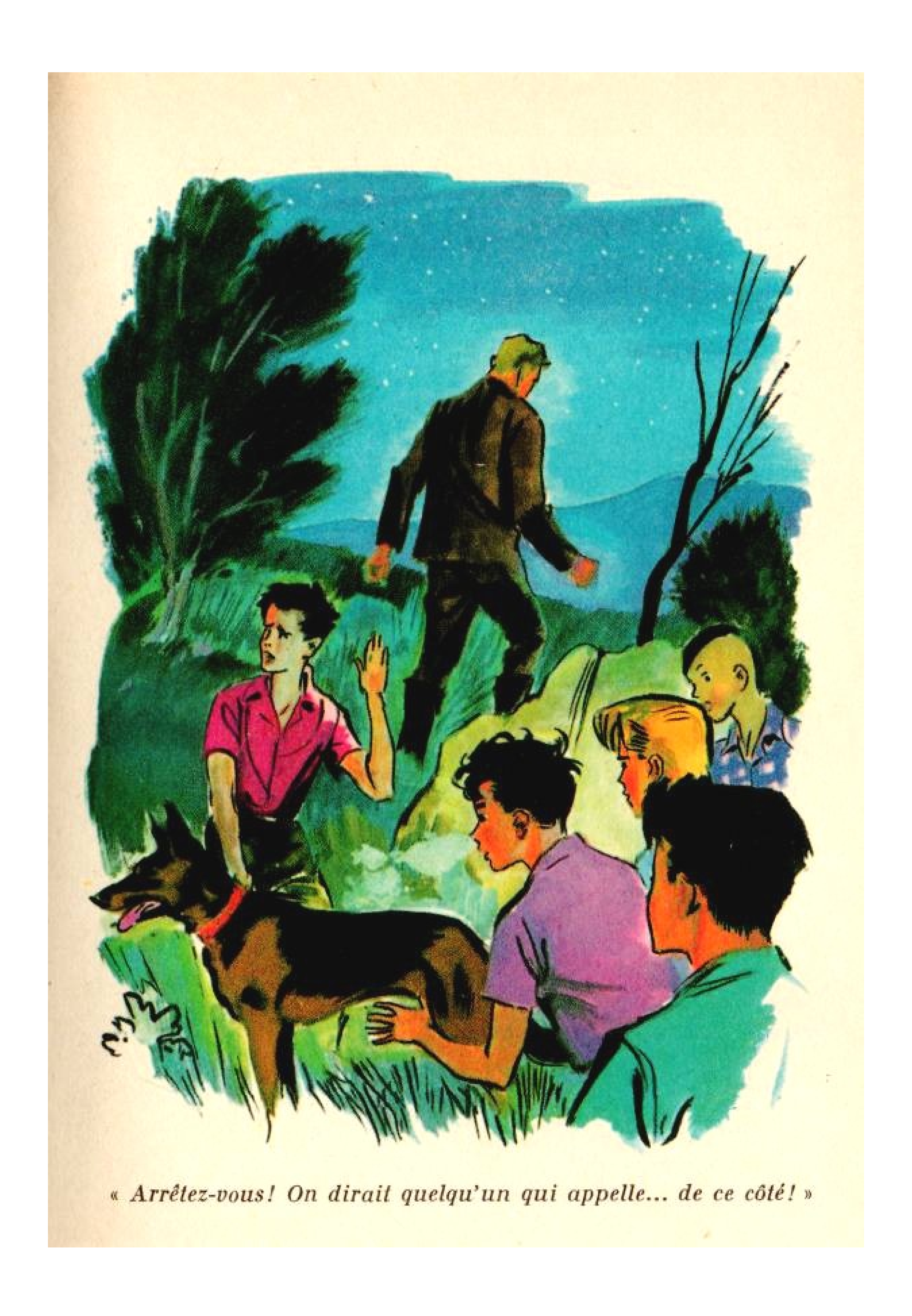
Corget haussa encore les épaules.

« Mon vieux Tidou, et toi, la Guille, vous avez eu tort de rouler sans chapeau. Le soleil vous a sérieusement tapé sur la tête. Si je comprends bien, cet homme ne serait pas un braconnier, mais un assassin..., et c'est la voix de sa victime qu'il venait de jeter dans un trou que Kafi a entendue. Décidément, nous ne sommes même pas arrivés et nous voilà déjà en plein mystère. »

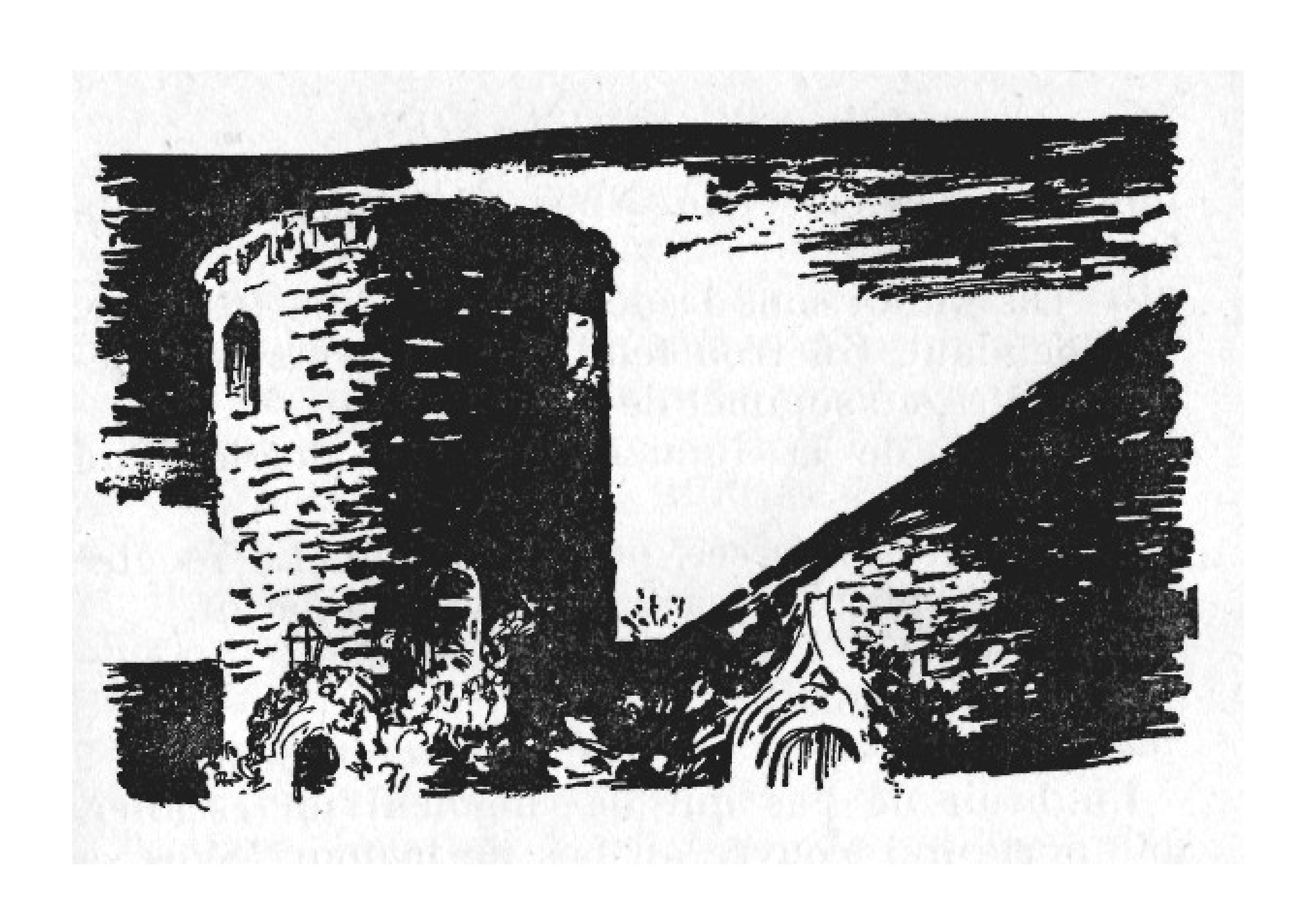
Personne ne releva la plaisanterie. Nous connaissions Corget. S'il se forçait à rire, c'était qu'au fond cette rencontre l'avait, lui aussi, intrigué.

Silencieusement, nous continuâmes notre route sur le plateau désert que l'approche de l'orage rendait de plus en plus sinistre.





« *Arrêtez-vous! On dirait quelqu'un qui appelle... de ce côté!* »



CHAPITRE III

LA FÉERIE SOUTERRAINE

Dix HEURES!... Enfin, un grand panneau se découpe sur la nuit chargée d'orage. Corget braque sa lampe électrique et lit :

« Aven-Grotte Marzal à trois cents mètres. » Ouf! Il était temps! Des gouttes énormes, larges comme des pièces de monnaie, claquent sur le sol desséché. Dans l'ombre apparaît un long bâtiment, flanqué d'une petite tour. Aucun bruit. Tout dort déjà.

« Pas de veine! soupire la Quille en laissant

tomber son vieux vélo. Nous allons coucher à la belle étoile.

— Dis plutôt sous le déluge », rectifie Bistèque.

Cependant, Gnafron tend le doigt vers une petite fenêtre, au sommet de la tour.

« II y a de la lumière, là-haut, derrière un rideau. »

De toutes nos forces, nous appelons. La fenêtre s'ouvre, le rideau s'écarte, un buste apparaît.

« Qui est là? » demande une voix.

Et, presque aussitôt :

« Ah! c'est vous!... attendez, je descends. »

Un bruit de pas qui dégringolent un escalier, une porte qui s'ouvre au bas de la tour! Sans sa petite barbiche noire, je ne sais si nous aurions reconnu l'élégant conférencier de Lyon. En pyjama à rayures, les pieds dans des babouches de paille tressée, les cheveux décoiffés, notre spéléologue a plutôt l'air d'un diable qui sort d'une boîte. Déjà ses deux mains se tendent vers nous et nous retrouvons sa voix chaleureuse et sympathique.

« Ah! mes enfants, enfin, vous voici! Je vous ai attendus toute la soirée. Je venais de monter me coucher, pensant que vous n'arriveriez que demain... Entrez vite vous mettre à l'abri. »

Il pousse la porte du long bâtiment qui touche à la tour et tourne un bouton. Une lumière crue emplit une vaste salle où nos yeux éblouis découvrent les objets les plus surprenants avant de s'arrêter sur le corps d'un pendu se balançant au

bout d'une corde. Bistèque pousse un cri d'effroi; le spéléologue éclate de rire.

« N'ayez pas peur; vous êtes ici dans la salle d'accueil des touristes; ce pendu n'est qu'un mannequin rempli de son, représentant un sondeur d'abîmes en tenue d'exploration... Installez-vous sur ces bancs, déposez vos affaires. Je vais appeler le guide chef, il n'est certainement pas encore au lit. Il passe des nuits à lire. H vous servira à boire,... vous devez mourir de soif après un pareil voyage !

— Oh! oui, soupire la Guille. Nos langues sont plus sèches que des feuilles de maïs. »

Trottant dans ses babouches de paille, notre hôte se dirige vers l'autre bout de la salle, disparaît un instant et revient, accompagné d'un homme jeune, souriant et sympathique, qui porte, lui, non pas une barbe en pointe, mais une belle petite moustache brune.

« Je vous présente M. Soubeyrand, le guide chef du gouffre Marzal. C'est lui qui dirige les visites de la grotte. Il se réjouit, autant que moi, de votre arrivée : depuis avant-hier nous sommes seuls à conduire les visiteurs... et ils sont nombreux en ce moment. »

Le guide approuve. Tandis que nous nous laissons tomber sur les bancs, autour d'une longue table, il nous apporte à boire. Oh! la bonne eau fraîche! La Guille se précipite sur son verre comme un chercheur d'or sur une pépite. Corget

s'étrangle en vidant le sien trop vite. J'ai si soif, moi aussi, que j'en oublie Ivan. Mon bon chien se dresse, langue pendante, sur le bord de la table, d'un air de dire : « Et moi, alors, je ne compte pas? »

Le spéléologue, ou plutôt M. Pierre, ainsi qu'il nous demande de l'appeler simplement, s'étonne encore de notre retard.

« Que vous est-il arrivé en route?... rien de fâcheux, au moins? »

Nous racontons notre voyage, nos crevaisons, et surtout la curieuse rencontre que nous venons de faire sur le plateau. Nos airs mystérieux le font sourire.

« Evidemment, pour de petits Lyonnais habitués à la foule, cette rencontre, en pleine garigue, vous a fait peur. Rassurez-vous, il s'agissait d'un braconnier; l'homme lui-même vous l'a dit.

— Pourtant, dit Bistèque en se tournant vers moi, tu en es sûr, n'est-ce pas, Tidou? tu as aussi entendu des appels, des appels qui semblaient venir d'un trou...

— Bah! explique le guide, votre braconnier n'était pas seul; un compère, dans un creux voisin, était en train de poser des pièges à lapins.

— Vous voyez, triomphe Corget, l'air moqueur, il n'y avait pas de quoi se monter la tête, je vous l'avais bien dit. »

Après avoir encore apporté de l'eau fraîche, le guide vient, lui aussi, s'asseoir parmi nous. Il nous

regarde dévorer à belles dents le reste de nos provisions, car, la soif apaisée, c'est la faim qui tiraille à

présent nos estomacs. Et comme par enchantement, pfuitt !. envolée, la fatigue! Alors, nous ne pensons plus qu'à une chose : découvrir enfin ce fameux gouffre dont nous rêvons depuis huit jours.

« Comment? s'écrie M. Pierre, descendre dans !a grotte à cette heure? Venez plutôt voir l'ancienne bergerie où vous passerez votre première nuit, avant de trouver plus loin un meilleur gîte. »

Nous protestons énergiquement.

« Oh! pas tout de suite, nous n'avons plus sommeil!»

Notre enthousiasme amuse M. Pierre.

« C'est bon!... laissez-moi le temps de m'habiller plus chaudement. »

II regagne la tour, où il s'est aménagé une petite chambre, et reparaît transformé, vêtu d'une combinaison brune, chaussé de, brodequins et les mains protégées par d'épais gants de cuir.

« Regarde, Tidou. me glisse la Guille à l'oreille; à présent, il ressemble à l'homme de tout à l'heure... à part les bottes. »

C'est vrai. L'homme était plus grand, plus large d'épaules mais il était équipé de cette façon.

Le guide chef s'est, lui aussi, chaussé solidement et ganté. Il saisit un trousseau de clefs accroché à un clou, et nous sortons. Dehors, la pluie a presque

cessé, cependant un vent chaud souffle sur le plateau, annonciateur d'un nouvel orage.

Dans l'obscurité, je cherche, des yeux, l'entrée du gouffre. Mon imagination m'avait représenté un trou béant, au moins aussi large qu'un porche de cathédrale. Je suis un peu déçu. En réalité, ce n'est qu'une simple fente entre deux rochers, parmi les broussailles. La grille qui ferme cette entrée fait plutôt penser à l'ouverture d'une cave. Cependant, avec son flair étonnant, Kafi a tout de suite senti qu'il ne s'agit pas là d'une cave ordinaire. II avance, recule, gronde sourdement, hésitant à me suivre.

La grille ouverte, nous descendons quelques marches seulement, juste pour se mettre à l'abri de la pluie. M. Pierre, torche électrique en main, veut sans tarder nous donner ses premières instructions sur ce que sera notre travail. Pour commencer, il explique la différence qui existe entre un aven et une grotte ordinaire.

« D'ailleurs, précise-t-il, j'ai noté cela sur des feuilles. Vous n'aurez qu'à l'apprendre par cœur. N'ayez cependant pas trop l'air, devant les visiteurs, de débiter une leçon comme à l'école. Faites attention aux mots savants. Par exemple, ne confondez pas stalactites et stalagmites.

— Je sais, s'écrie Gnafron, qui se croit très fort depuis qu'il a lu un article dans une revue, les stalagmites, ce sont des trucs..., des machins qui descendent du plafond. »

Le guide et M. Pierre ne peuvent s'empêcher de rire.

« Erreur, monsieur l'apprenti! Les stalagmites ne sont ni des « trucs » ni des « machins », mais des concrétions calcaires, et elles ne tombent pas du plafond, mais s'élèvent du sol. Tenez, un bon moyen pour vous le

mettre dans la tête : les stalactites *tombent* et les stalagmites *montent.* »

Tous ensemble, nous répétons :

« Les stalactites tombent, les stalagmites montent, les stalactites tombent, les stalagmites montent... »

C'est formidable, la spéléologie! Nous avons l'impression de faire là une découverte extraordinaire.

« Un autre conseil, ajoute le guide, rassemblez toujours les visiteurs autour de vous, ne laissez pas les retardataires traîner en route. Au cas où vous auriez quelque chose à signaler pendant la visite, je vous indique que vous pouvez utiliser deux postes téléphoniques reliés à la surface, l'un placé à mi-chemin, l'autre au fond. Je vous les montrerai tout à l'heure.

— Le téléphone! se récrie Bistèque, c'est que... je n'ai jamais téléphoné! »

Enfin, commence la descente. Derrière le guide, nous nous engageons sur les marches d'un étroit escalier de fer qui plonge vers des profondeurs infinies... Et, d'un seul coup, s'ouvre sous nos pieds une immense nef de pierre, merveilleusement illu-

minée, un véritable palais des Mille et une Nuits. « Formidable!... Fantastique!... Sensationnel!...

— Encore plus beau qu'au cinéma! clame le Tondu !

— Oh! regardez cette énorme stalagmite qui qui tombe de là-haut! hurle le petit Gnafron.

— Pardon! rectifie le guide, les stalagmites ne tombent pas, elles montent. »

Mais Gnafron est trop absorbé par sa contemplation pour rougir de sa confusion. Lentement, nous progressons vers les entrailles de la terre. A chaque détour de l'escalier suspendu dans le vide, la féerie se renouvelle. Au passage, M. Pierre montre l'endroit où, jadis, fut retrouvé le corps



du garde forestier... Et nous descendons encore, toujours plus bas. Inquiet, Kafi lève la tête vers moi, d'un air de dire : « Cette cave est bien profonde, si nous remontions? »

Tout à coup, je tressaille. Au fond d'une grande salle aux voûtes démesurées, se dessine un amas de petites choses blanches éclairées par un projecteur. On dirait que

Kafi, lui aussi, a deviné; ce sont là les restes du chien, jeté dans le, gouffre en même temps que son maître, jeté par un homme qui était peut-être un braconnier comme celui rencontré ce soir. Cette pensée me fait frémir.

Et nous reprenons notre descente vers d'autres salles, d'autres merveilles. Nous touchons le fond du gouffre à cent trente-cinq mètres sous terre. Je regarde avec effroi ces innombrables creux formés par la roche. Si quelqu'un se cachait là..., si nous étions attaqués!

Plus d'une heure, déjà, que nous sommes dans la grotte. Il faut remonter toutes les marches descendues; la fatigue se fait sentir de nouveau.

Je ne me souvenais pas qu'il y en avait tant », soupire la Guille en traînant la jambe.

Tandis que, derrière moi, Gnafron répète comme une leçon :

« Les stalactites tombent, les stalagmites montent...

Enfin, le guide sort son trousseau de clefs, en choisit une, pas celle de tout à l'heure, car nous allons réapparaître à la surface par une autre

porte, ainsi que l'explique M. Pierre. Nous arrivons devant une nouvelle grille. Le guide introduit la clef dans la serrure. Tiens! que se passe-t-il? Le portillon refuse de s'ouvrir. Le guide se tromperait-il de clef? M. Pierre braque sa .torche sur le petit objet de métal. Non, c'est la clef habituelle. I! l'essaie à son tour. La clef pénètre bien dans le trou de la serrure, mais refuse de tourner complètement.

« Ne vous affolez pas, nous rassure le guide, nous en serons quittes pour sortir par l'autre issue. »

Cependant, se retournant de nouveau vers la grille pour un dernier essai, il s'écrie :

« Oh! regardez, monsieur Pierre... Ces deux barreaux..., leur peinture est écaillée! Ils sont même un peu tordus, est-ce que quelqu'un aurait essayé de les forcer? »

Le spéléologue se penche :

Ma parole! On voit des éraflures sur la serrure. Elle a été abîmée par une fausse clef. »

Les sourcils froncés, il interroge son compagnon :

« A quelle heure êtes-vous remonté du gouffre avec le dernier groupe de visiteurs?

— Vers sept heures. Quand j'ai refermé la grille, la serrure fonctionnait parfaitement.

— Donc, si quelqu'un a voulu s'introduire dans Se gouffre, cela s'est passé entre sept heures du soir et le moment où nous sommes descendus. »

Nous nous regardons, troublés.

« Est-ce que c'est un bandit? » demande timidement Gnafron.

M. Pierre sourit :

« Certainement pas, ni un voleur; du moins, pas un voleur ordinaire, probablement un maniaque à la recherche de quelque belle stalactite pour sa collection. Que diable! les grottes ne manquent pourtant pas autour

de Marzal. Tout le plateau en est creusé comme, de trous, une meule de gruyère.

— Le vandale! s'indigne le guide. Demain, je changerai les serrures et j'ajouterai des chaînes avec des cadenas. »

Est-ce à cause de la fatigue? de l'étrange impression qu'on éprouve quand on se sent sous terre?... La tentative de cette main inconnue de forcer la serrure nous affo'e presque. Allons-nous, en cherchant à sortir par l'autre porte, trouver aussi la serrure bloquée?

Dieu merci, la seconde grille est grande ouverte, telle que nous l'avons laissée en entrant. A la lueur de sa torche, M. Pierre l'examine minutieusement. Ni la serrure ni les barreaux n'ont été abîmés.

Nous soupirons en nous retrouvant à l'air libre dans une tiédeur qui paraît presque brûlante après la fraîcheur de la grotte. La pluie a cessé, mais un vent sauvage balaie à présent le plateau. M. Pierre nous conduit vers l'ancienne bergerie où il a répandu de la paille à notre intention.

« J'espère que ce petit incident ne vous empêchera pas de dormir, dit-il en plaisantant. C'est bien la première fois que quelque chose se produit à Marzal. »

Malgré la fatigue qui pèse de nouveau sur nos épaules et dans nos jambes, nous n'avons pas sommeil. Dans cette cabane dont le vent secoue la porte à l'arracher, je pense encore à l'homme rencontré ce soir

sur le plateau. Si c'était lui qui avait tenté de s'introduire dans le gouffre?... A peine arrivés, allons-nous être mêlés à une ténébreuse affaire ?

Je ne cesse de me retourner sur la paille, et le vent qui hurle, dehors, n'est pas fait pour me rassuré. Etendu près de moi, Kafi est inquiet, lui aussi. Il lui suffit de me sentir nerveux pour partager mon angoisse.

Cependant, je ne peux m'empêcher de sourire en entendant Gnafron qui, déjà endormi, répète à voix haute en rêvant : « Les stalactites tombent, les stalagmites montent, les stalactites tombent... »





CHAPITRE IV

LETTRE A MADY

Marzal, 8 août.

Chère Mady,

Je pense que tu es de retour à Lyon et que tu as bien trouvé, dans ta boîte aux lettres, le mot que nous y avons laissé avant de partir.

Oui, nous sommes dans l'Ardèche, au gouffre Marzal, qui est une grotte merveilleuse. Dès notre arrivée, il y a trois jours, nous avons commencé notre métier de guide. Nous faisons trois ou quatre

descentes par jour, avec des groupes de vingt ou même trente touristes. Comme nous sommes nombreux et pour faciliter le travail, M. Pierre (c'est ainsi que nous appelons le spéléologue) a décidé que nous dirigerions les visites par équipes de deux. Moi, je suis avec la Quille. La première fois, j'ai été terriblement intimidé de parler devant tous ces touristes, comme un maître qui fait une leçon, mais on s'y habitue vite. A présent, je trouve cela très amusant. Pendant que je donne des explications, la Guille s'occupe de rassembler les attardés, et surtout veille à ce que personne ne touche aux belles stalactites et stalagmites.

Nous couchons dans une ancienne bergerie, à deux pas du gouffre. Ce n'est pas très confortable. M. Pierre avait proposé de nous installer dans une maison en ruine, assez loin d'ici. Nous avons préféré rester dans notre bergerie.

Le Tondu, qui n'aime guère l'humidité de la grotte, est chargé du ravitaillement. Chaque matin, il part faire les provisions à Saint-Remèze, le plus proche village, au bout de la garigue. Bistèque, lui, s'occupe surtout de la cuisine; il aime ça. Il s'est fabriqué un véritable fourneau en plein air, devant la bergerie et nous mangeons dehors. Mme Soubeyrand, la femme du guide, est d'ailleurs très gentille. Elle lui prête des bols, des casseroles et lui donne des recettes de plats du pays, avec beaucoup d'ail et de thym.

Ce n'est pourtant pas pour te raconter notre vie

à Marzal que je t'écris aujourd'hui. Nous sommes en plein mystère. Le soir même de notre arrivée, nous avons fait, sur le plateau sauvage, une curieuse rencontre, celle d'un homme qui se cachait dans les broussailles et s'est empressé de nous éloigner comme s'il ne voulait pas qu'on sache ce qu'il faisait là. M. Pierre a dit qu'il s'agissait certainement d'un braconnier, mais ce n'est pas tout, comme tu vas voir.

Le même soir, ou plutôt la même nuit, M. Pierre et le guide se sont aperçus que la serrure de la grille qui ferme le gouffre avait été abîmée. Quelqu'un avait essayé de forcer les barreaux. Sur le coup, M. Pierre ne s'est pas inquiété. Il a cru qu'un spéléologue amateur avait voulu descendre dans le gouffre en cachette pour voler des stalactites. Le lendemain, le guide a changé la serrure et ajouté un cadenas, mais, hier soir, voici ce qui s'est passé :

Il était onze heures. Nous étions couchés, dans notre bergerie, quand Kafi s'est mis à gronder. Je me suis levé et j'ai poussé la porte. Kafi a continué de gronder, j'ai pensé qu'il avait entendu une bête des bois, un renard (il y a beaucoup de renards dans la garigue). Cependant, j'ai réveillé Corget et nous sommes sortis. La nuit était sombre, sans lune. Tenant Kafi par sa laisse, nous avons fait quelques pas, devant l'entrée du gouffre. Et tout à coup, nous avons aperçu deux silhouettes qui fuyaient à travers les chênes verts. Je n'ai pas osé

lâcher Kafi. J'ai eu peur qu'il reçoive un mauvais coup.

Cette fois, M. Pierre commence à se demander pourquoi des inconnus veulent absolument pénétrer dans la grotte, la nuit, au lieu de la visiter, de jour, avec les autres touristes. Il se demande ce qu'ils espèrent trouver. Ce soir, le guide chef s'embusquera dans les broussailles, pour en avoir le cœur net.

Tu vois, Mady, nous sommes en plein mystère. Pourquoi ne viendrais-tu pas nous aider à l'éclaircir? C'est très sérieux, ce que je dis là. Sans toi, l'équipe des Compagnons de la Croix-Rousse n'est pas complète. Nous avons déjà eu le temps de parler de toi à Mme Soubeyrand, la femme du guide chef. Elle t'invite à nous rejoindre. Son logement, derrière la salle d'accueil des touristes, n'est pas grand; cependant, elle pourra t'installer un divan dans la cuisine. Elle serait même très contente. Tu lui rendrais service en l'aidant *a* tenir la buvette, à vendre des cartes postales ou à distribuer les tickets d'entrée, car c'est la pleine saison en ce moment. Certains jours on voit arriver des cars bondés de touristes. Je te joins une lettre qu'elle a spécialement écrite pour tes parents. Tu vois, ce n'est pas compliqué. Ta mère n'aurait qu'à te conduire à la gare et tu arriverais directement à Bourg-Saint-Andéol, dans la vallée, où M. Soubeyrand irait te chercher avec sa moto.

Nous t'attendons tous avec impatience... et mon

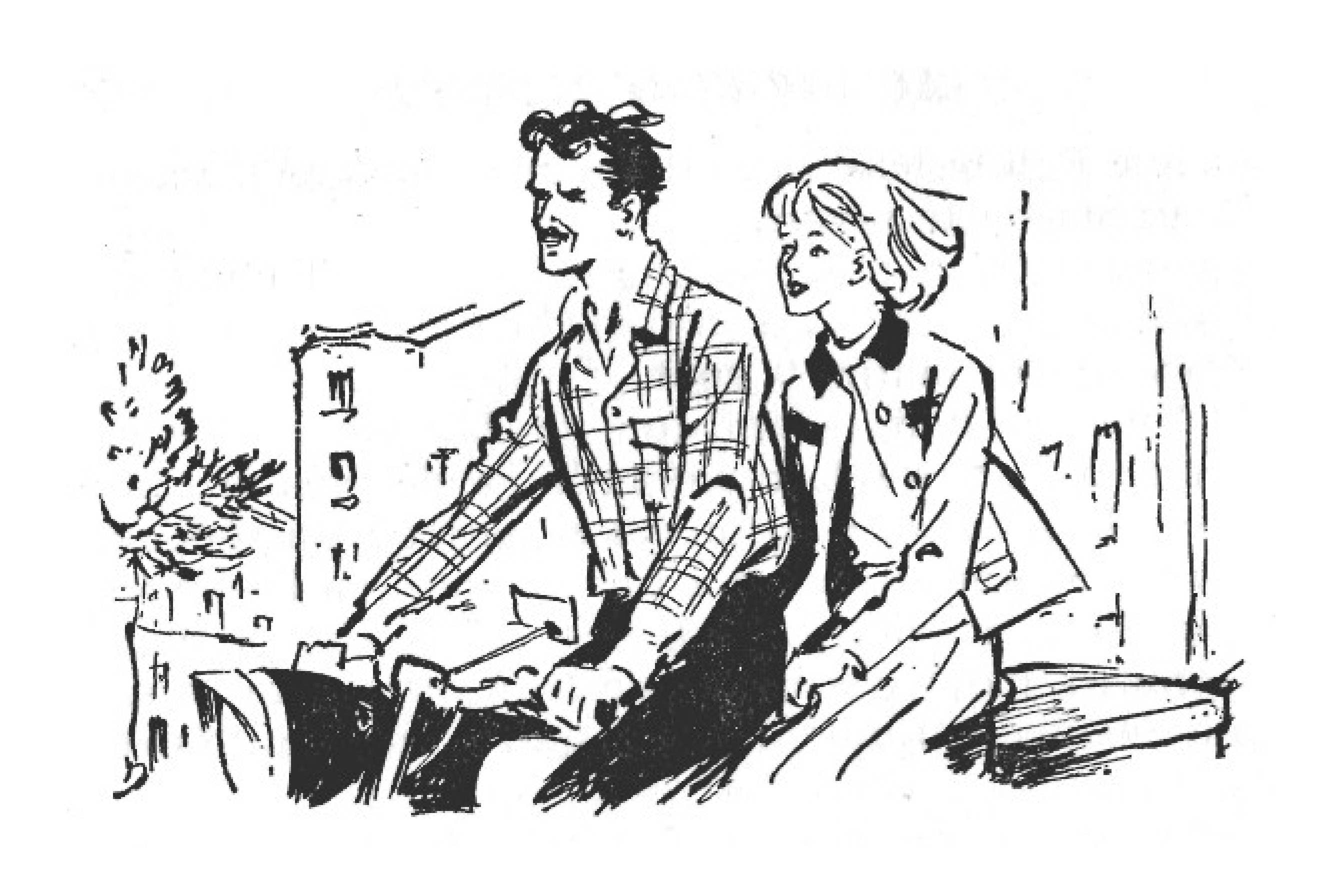
brave Kafi te tend sa patte pour te dire qu'il serait heureux de te revoir.

TIDOU.

P.-S. Mardi matin, 9 août.

Vite un mot, avant que le facteur ne parte. Cette nuit, le guide a monté la garde près de l'entrée du gouffre. Il a, lui aussi, aperçu les rôdeurs dans les broussailles et a tiré un coup en l'air avec son fusil de chasse pour les effrayer. Les deux hommes n'ont pas demandé leur reste, mais nous ne savons toujours pas ce qu'ils viennent faire.





CHAPITRE V

LA NUIT DU 17 AOUT

AH! CETTE NUIT du 17 août! je m'en souviendrai et mes camarades aussi.

Mady était arrivée la veille. M. Soubeyrand était allé l'attendre à la gare de Bourg-Saint-Andéol, dans la vallée, pour la ramener, toute joyeuse, sur le siège arrière de sa moto. Heureux de la retrouver, nous avions fêté son arrivée à Marzal. Le soir, après le départ des derniers touristes, nous nous étions réunis dans la grande salle où M. Pierre, le guide et sa femme étaient venus

nous rejoindre, autour d'une table, sous le fameux mannequin casqué et botté suspendu à son échelle.

Que de choses à raconter à notre camarade!... Impressionnée par ma lettre, Mady avait posé une foule de questions sur ces rôdeurs qui nous avaient tant intrigués.

« C'est vrai, avait approuvé M. Pierre en caressant sa petite barbe noire, nous avons eu de petites émotions, mais n'exagérons rien. Tout est fini. Il a suffi de deux coups de fusil, tirés en l'air, pour mettre en fuite les malandrins qui ne se risqueront pas à revenir de sitôt. D'ailleurs, qu'espéraient-ils trouver d'extraordinaire?

— On ne sait jamais, avait dit Mady, peut-être un trésor.»

Un sourire amusé avait plissé les joues du guide.

« II n'y a pas de trésor au fond du gouffre... et il n'y en a jamais eu pour la simple raison que jamais aucun homme n'a pu l'habiter. »

La nuit était depuis longtemps descendue sur le plateau quand nous nous étions séparés, Mady pour s'installer chez M. et Mme Soubeyrand, M. Pierre pour regagner sa tour solitaire, et nous autres pour nous étendre dans notre bergerie. Cependant, il avait fait une telle chaleur, toute la journée, que sous notre toit de tuiles l'air était proprement irrespirable.

« Nous allons cuire comme des lapins dans une casserole, dit Corget, laissons la porte ouverte. »

Au moment de m'allonger sur ma couchette de

paille, j'eus une inquiétude pour Kafi. Dans la journée, je le laissais volontiers vagabonder dans la garigue; il ne risquait rien, mais, la nuit, au moment où les bêtes des bois sortent, je craignais qu'il ne se lance trop loin, à la poursuite de quelque gibier... Enfin, depuis l'incident de la grille, je pensais encore aux rôdeurs.

« Bah! fit la Guille, Kafi est trop malheureux quand il se sent attaché. Que diable! il n'est pas un roquet; il est de taille à se défendre! »

Je remis la laisse dans ma poche, recommandai à Kafi de rester tranquillement près de moi, et j'étendis la main pour qu'il y pose sa pâlie, ce qui était notre façon de nous souhaiter une bonne nuit.

Malgré la porte ouverte à deux battants, la chaleur demeurait accablante. Etait-ce un pressentiment? Je n'arrivais pas à m'endormir. Enfin, mon esprit s'engourdit; je sombrai dans un lourd sommeil.

... Je dors depuis longtemps quand une vive douleur au flanc droit me fait tressaillir. Je m'éveille en sursaut. Non, je n'ai pas été encorné par un taureau. C'est Gnafron qui, en se retournant, m'a enfoncé son coude dans les côtes.

Je repousse durement mon camarade. Instinctivement, j'étends la main, dans l'obscurité, pour toucher Kafi. Mes doigts se promènent dans le vide. Inquiet, je me dresse, tâtonne autour de moi. Kafi n'est plus là. Il n'a pu résister à l'appel de !a

porte ouverte. Sans bruit, je me lève et sors.

La nuit est étoilée, sans lune. Je distingue à peine le moutonnement lointain des collines qui bordent le plateau, vers l'ouest. J'appelle Kafi, doucement d'abord, puis plus fort. Rien. Je reviens vers la bergerie chercher une lampe; dans mon émoi, je heurte un corps étendu sur la paille.

« Comment? Qu'est-ce que c'est? »

Je reconnais la voix de Corget. Je me penche vers lui.

« Kafi a disparu. Je l'ai appelé plusieurs fois, il ne revient pas.

— Laisse-moi dormir », grogne Corget.

Il se tourne de l'autre côté et tout à coup, comprenant enfin qu'il s'agit de Kafi, il se redresse.

« Comment?... Kafi? »

Il se lève, comme mu par un ressort. Sans bruit, pour ne pas éveiller les autres Compagnons, il prend sa torche et nous sortons. Kafi n'est toujours pas revenu.

« Quand est-il sorti? s'inquiète Corget.

— Je ne sais pas, je dormais.

— Comment? ce ne sont pas ses aboiements qui t'ont éveillé?

— Non, j'ai été tiré de mon sommeil par Gnafron qui me plantait son coude dans les côtes. »

Nous faisons deux fois le tour de la bergerie. « Allons voir près du gouffre », propose Corget. Lampes au poing, nous contournons la longue salle d'accueil, traversons un bosquet, arrivons

près des entrées du gouffre. A ce moment, tout se précipite. La scène se déroule si rapidement que nous

n'avons pas le temps de pousser un cri. Surgissant du gouffre, des ombres apparaissent, pareilles à des fantômes, mais des fantômes bien vivants, car au même instant un terrible coup d'épaule me fait chanceler et basculer dans les broussailles, où Corget, bousculé lui aussi, vient me rejoindre. Le temps de se relever... et les ombres ont disparu. Décontenancés, nous nous regardons, tout en frottant nos jambes égratignées. « Je... je n'ai pas su ce qui nous arrivait, bredouille Corget, la voix coupée. Je... je crois qu'ils étaient deux.

— Et le premier, celui qui nous a frappés, était aussi grand que l'homme de la garigue.

— C'est vrai, très grand, comme l'autre... » Reprenant nos esprits, nous cherchons, à tâtons,

nos lampes qui nous ont échappé des mains puis, haletants, courons vers la bergerie.

« Nous venons d'être attaqués par les rôdeurs et Kafi a disparu. »

En un clin d'œil, la bande des Compagnons de la Croix-Rousse est sur pied, abasourdie par la nouvelle. Nous bondissons vers la tour pour appeler M. Pierre qui apparaît à sa lucarne, semblable à un meunier au « fenestron » de son moulin.

« Comment?... Les rôdeurs?... Kafi?... »

Cette fois, il ne prend pas la chose à la légère. Dégringolant quatre à quatre de son pigeonnier,



il court, à son tour, prévenir le guide qui arrive, titubant de sommeil, en pyjama lui aussi.

« Vite, commande le spéléologue, branchez l'éclairage de la grotte, prenez les clefs et emportez les torches, toutes les torches. »

Dans la nuit chaude, nous nous précipitons vers le gouffre. L'une des grilles, celle qu'une main inconnue avait tenté de forcer l'autre jour, est fermée, mais l'autre, celle par où les fantômes ont surgi, est demeurée grande ouverte. A la lueur de sa torche, M. Pierre constate que la peinture des barreaux est intacte; introduisant la clef dans la serrure, il n'a aucune peine à la faire jouer. Il demeure perplexe.

« Comment ont-ils réussi à l'ouvrir? Ils possédaient donc un trousseau de clefs de cambrioleurs?

Etaient-ils venus avant prendre secrètement les empreintes? »

Puis, pris d'une subite indignation qui fait trembler sa barbiche :

« Nous allons savoir, sans tarder, ce qu'ils sont venus faire. Suivez-moi!

— Oh! proteste le guide, dans cette tenue?... nous allons prendre froid.

— Je me moque du froid, descendons! »

II s'engage dans l'escalier de fer, avec ses babouches de paille tressée, en marmonnant entre les dents : « Les vandales! les vandales! »

Mon cœur se serre au moment où je pénètre, à mon tour, dans l'immense caverne. Non, ce n'est pas la peur. Je pense à Kafi. Si les misérables l'avaient tué, jeté dans l'abîme comme jadis l'assassin du garde forestier a précipité le pauvre chien? Non, ce serait trop épouvantable.

Ah! cette descente dans le gouffre, en pleine nuit! Personne ne souffle mot. On entendrait voler une chauve-souris. Les faisceaux de nos lampes se croisent en tous sens, explorant les voûtes, balayant les corniches, illuminant les colonnes de pierre.

« Je ne comprends pas, répète le guide. Je connais tous les détails de la grotte par cœur. Rien n'a été touché. Regardez, monsieur Pierre, ils n'ont même pas brisé cette stalactite, une des plus belles et qui était pourtant à portée de la main. »

De marche en marche, nous atteignons le fond

du gouffre et je pousse un soupir de soulagement. Kafi n'y a pas été jeté. Cependant, M. Pierre, qui commence à grelotter dans son pyjama et dont la petite barbiche semble se trémousser au bas du menton, continue de s'interroger. Seuls deux ou trois mégots de cigarettes indiquent que les rôdeurs sont descendus jusque-là et qu'ils s'y sont attardés, puisqu'ils ont pris le temps de fumer. Mais ils n'ont rien abîmé, rien emporté. Alors, que venaient-ils faire?

Nous commençons à grelotter nous aussi. Le Tondu (le plus frileux de nous tous), qui n'a même pas pris le temps de passer un tricot, a changé de couleur. Il est devenu vert comme une olive. Le guide claque des dents. A présent, j'ai hâte de regagner la surface. Il me semble que, pendant cette expédition sous terre, Kafi est revenu. Bousculant mes camarades, je grimpe sans souffler les quelque quatre ou cinq cents marches et me précipite vers la sortie :

« Kafi !. Kafi!... »

Toujours rien! Cette fois mon inquiétude se transforme en angoisse. En effet, le petit jour commence à blanchir le plateau. Si Kafi s'était perdu, il aurait retrouvé son chemin. A-t-il quitté la bergerie avant l'arrivée des rôdeurs? Les a-t-il, au contraire, rencontrés, mais pourquoi n'a-t-il pas aboyé?

Nous cherchons partout, aux alentours du gouffre, de la bergerie, dans les taillis voisins.

Rien, toujours rien. Exténués, nous trébuchons sur des rochers.

« N'insistons pas, dit M. Pierre, il reviendra tout seul au moment où vous y penserez le moins... Venez vous réchauffer dans la grande salle. »

Le guide s'empresse de faire chauffer du café pour nous réconforter. Réveillées par nos allées et venues, Mme Soubeyrand et Mady se sont levées.

« Mon Dieu! que se passe-t-il? »

En apprenant la disparition de Kafi, Mady frémit.

« Oh ! s'écrie-t-elle, s'il lui était arrivé malheur ! »

Assis autour de la longue table, devant nos tasses de café, nous cherchons encore à comprendre. A présent, personne, même Corget, ne doute plus; il se trame autour de Marzal quelque chose d'étrange. Caressant sa petite barbe, M. Pierre réfléchit, le front soucieux.

« Voyons, nous demande-t-il, à Corget et à moi, comment étaient les deux hommes que vous avez vus sortir du gouffre? Avez-vous distingué leur visage? leurs vêtements?... Portaient-ils, par exemple, des cordes, des sacs?

— La scène s'est passée trop vite, répond Corget. Je crois seulement, comme Tidou, que le premier, le plus grand, est celui que nous avons rencontré l'autre jour. C'est lui qui nous a frappés.

— Et vous n'avez entendu aucune voix? aucun bruit?

— Si, un bruit métallique, au moment où nous

roulions à terre, ajoute-je, celui que pourraient faire des barreaux d'échelle de « spéléo », une sorte de cliquetis, en somme. »

M. Pierre écoute, demeure perplexe.

« Qu'allez-vous faire? demande alors le Tondu. Alerter les gendarmes? »

Le spéléologue hoche la tête.

« Evidemment, je porterai plainte, mais je crains que ce ne soit inutile. Les gendarmes viendront, prendront note de nos déclarations. Or, en définitive, rien n'a été vo'é, la grotte n'a subi aucune dégradation. Quant à courir après les rôdeurs dans ces garigues, autant chercher une aiguille dans une meule de foin

— Oh! proteste Mady indignée, pourtant, si c'était ces rôdeurs qui avaient fait disparaître Kafi? »

M. Pierre nous regarde, navré.

« Je vous comprends, mes enfants, mais pour la police un chien n'est qu'un chien... D'ailleurs, nous n'avons aucune preuve. La disparition de Kafi et la visite des rôdeurs n'est, peut-être, qu'une coïncidence. Il y a quelques années, j'avais un chien pareil au vôtre. Un jour, il a disparu. Pendent une semaine je l'ai cherché partout. Un matin, alors que je le croyais mort, pris dans un piège ou écrasé par une auto, il est revenu, maigre, efflanqué, sans que j'aie jamais su où il était allé. »

Est-ce l'effet de cette explication consolante? I! me semble tout à coup avoir entendu, dehors, la

voix de mon chien. Nous nous précipitons. Hélas! Kali n'est pas là. Cependant, à la faveur du grand jour à présent venu, nous recommençons à fouiller les taillis environnants.

« Kafi !. Kafi !. »

Par acquit de conscience, je viens de me glisser sous la grosse dalle d'un antique dolmen, perdu au milieu des chênes verts, quand Mady appelle, de loin.

« Vite! venez vite! »

En quelques enjambées je l'ai rejointe. Mes camarades ont entendu l'appel, eux aussi, ainsi que le guide et M. Pierre.

« Là, dit-elle en tendant le doigt, regardez! »

Au pied d'une touffe de buis sauvage, elle montre quelque chose de rougeâtre..., un lambeau de viande.

« N'y touchez pas », s'écrie M. Pierre en nous écartant.

S'agenouillant sur le sol, il examine de près la découverte de Mady puis se relève.

« De la viande de bœuf, dit-il, un morceau de viande crue qui n'a certainement pas été jeté là par des touristes venus pique-niquer près du gouffre. Regardez, elle est encore très rouge, mais son aspect est bizarre.

— Qu'est-ce que cela veut dire? » demande vivement Gnafron.

M. Pierre nous regarde, laisse échapper un soupir.

« Hélas! mes petits amis, cette viande aurait été empoisonnée que je n'en serais pas surpris. Elle a peut-être été jetée là, devant la bergerie, à l'intention de votre chien. »

Kafi empoisonné!... est-ce possible? Des larmes me montent aux yeux. A côté de moi, Mady éclate en sanglots.

« Les misérables! Pourquoi auraient-ils fait cela? »





CHAPITRE VI

LES EXPLICATIONS D'UN PHARMACIEN.

CE JOUR-LA, je n'eus pas le courage d'accompagner les caravanes de touristes au fond du gouffre. Je crois que je n'aurais pu empêcher ma voix de trembler en récitant mes explications.

Je repris, avec Mady, mes recherches dans la garigue, fouillant les buissons épineux, soulevant les grosses pierres où Kafi aurait pu se cacher,... mais pourquoi mon chien se serait-il caché, lui qui accourait toujours à mon premier appel?

A midi, Kafi n'avait pas encore reparu. Nous

étions consternés. M. Pierre, le, guide, sa femme, s'étaient déjà attachés à notre compagnon à quatre pattes. Ils se montrèrent aussi ennuyés que nous. Vers la fin de l'après-midi, M. Pierre déclara : « Je viens de téléphoner à la gendarmerie de Bourg-Saint-Andéol. Le brigadier a promis d'envoyer deux hommes; cependant, comme il ne s'agit ni d'un crime ni d'un vol, je doute qu'ils s'attardent à cette enquête. A vrai dire, j'aime autant cela. Si les journaux se mêlaient de l'affaire, ils en feraient un drame. Les touristes prendraient le gouffre Marzal pour un coupe-gorge et passeraient tout droit leur chemin.

— Oh! fit Mady, vous allez laisser courir les rôdeurs? Vous abandonnez Kafi?

— Non, Mady. Pour les rôdeurs, M. Soubeyrand est en train d'étudier un dispositif d'alarme qui prendra les malfaiteurs au piège, dans le gouffre, s'ils s'avisent de revenir. Quant à Kafi, nous devons savoir si, réellement, il a été empoisonné. Je connais un pharmacien très calé en chimie, à Pont-Saint-Esprit, dans la vallée; nous allons le voir. Mady et Tidou, accompagnez-moi. »

Il nous fit monter à côté de lui, dans sa voiture décapotable qu'il conduisit à toute vitesse sur ';i route pourtant dangereuse de la garigue. Cependant, il aurait pu rouler dix fois plus vite sans nous effrayer. Nos pensées étaient uniquement tournées vers Kafi.

Une demi-heure plus tard nous atteignions la

petite ville. Le pharmacien habitait sur une place, près du Rhône. On le trouva sur le pas de sa porte, en manches de chemise, lisant son journal.

« Vé! monsieur Pierre, s'écria-t-il avec un terrible accent du Midi, que bonne surprise ! Personne de malade, au « moins », à Marzal?

— Personne, j'ai simplement quelque chose à vous demander. »

Il nous fit entrer dans sa boutique qui ne ressemblait guère aux pharmacies de Lyon. M. Pierre sortit alors la boîte de fer où il avait déposé le morceau de viande.

« Bonne mère! s'écria le pharmacien, toujours en riant, que m'apportez-vous?... des champignons? Vous avez peur de vous empoisonner?

— Non, pas des champignons; il s'agit tout de même de poison. »

M. Pierre ouvrit la boîte et en montra le contenu à son ami pharmacien qui fit la grimace.

« Bonne mère! où avez-vous trouvé ça?... pas dans votre assiette, au « moinss? »

M. Pierre expliqua ce qui était arrivé à mon chien, comment nous avions découvert ce morceau de viande à proximité de la bergerie où nous couchions. Cette fois, le pharmacien perdit son sourire. Il nous fit signe de le suivre dans son arrière-boutique qui lui servait aussi de laboratoire.

Là, il prit toutes sortes de fioles et de tubes sur une étagère, alluma une lampe à alcool qu'il déposa sur une table recouverte de faïence et enfila



« *Bonne mère! où avez-vous trouvé ça?...*

de longs gants de caoutchouc. Très impressionnés, Mady et moi, nous ne soufflions mot.

Délicatement, il saisit le morceau de chair en faisant la moue, puis le pressa pour en extraire une sorte de liquide jaunâtre qu'il recueillit dans plusieurs tubes à essai. Il se livra alors à des opérations incompréhensibles pour nous, fit chauffer les tubes sur la lampe à alcool, en y versant des liquides qui les faisaient changer de couleur. Enfin, l'air grave, il se tourna vers M. Pierre.

« Vous aviez raison ; c'est d'ailleurs ce que je pensais, moi aussi. Cette viande a été empoisonnée. Je crains que la pauvre bête qui l'a goûtée n'ait pas tardé à passer de vie à trépas. La dose était forte..., même très forte. »

Le regard de Mady rencontra le mien. Nous avions tous les deux les larmes aux yeux.

« Mort!... Kafi est mort!... »

II y eut un long silence. Navré, M. Pierre posa sa main sur mon épaule comme pour me consoler.

« Oui, précisa le pharmacien, il s'agit d'une composition très toxique à base de strychnine, d'un produit employé pour la destruction des gros nuisibles, les renards en particulier.

— Mais comment se fait-il, s'étonna M- Pierre, que ces rôdeurs aient pu se servir d'un poison si dangereux? On peut donc se le procurer facilement?

— Certainement non. On ne l'obtient qu'avec

une autorisation spéciale. Pensez donc, de la strychnine, un poison foudroyant! »

Alors, je demandai :

« Croyez-vous que mon chien ait beaucoup souffert? »

Le pharmacien hocha la tête.

« Je le crains, hélas!... mais heureusement, pas longtemps. Ce poison agit très vite, et la dose était corsée. En général, l'animal est d'abord pris d'une sorte de vertige, d'une impression violente de soif. Il cherche à boire, et, presque immédiatement, ses membres se raidissent, c'est la paralysie foudroyante. »

Cette description de l'agonie d'un animal empoisonné nous fait frémir. Cependant, je demande encore :

« Si Kafi est mort presque aussitôt, il n'a donc pu aller très loin..., à quelle distance, par exemple? »

Le pharmacien réfléchit.

« Avec une dose comme celle-ci, à quelques dizaines de mètres seulement, mettons une centaine, c'est un maximum. »

Après le terrible choc que nous venons de recevoir, cette précision nous apporte soudain une lueur d'espoir. Nous avons fouillé et refouillé les alentours de la bergerie dans un rayon plus grand encore et nous n'avons rien trouvé. Pourquoi?

« Evidemment, approuve M. Pierre, c'est assez curieux. Il faudrait croire que les rôdeurs l'aient

ensuite emporté. Pourtant, vous les avez vus sortir du gouffre...

— Evidemment, conclut aussi le pharmacien, cela est étrange. On pourrait aussi supposer que, par miracle, le chien n'a pas touché à l'appât; comment s'en rendre compte, à présent que je l'ai trituré? »

Enfilant de nouveau ses gants de caoutchouc, il examine le lambeau de chair informe. Sur un côté, on distingue la section franche produite par le couteau du boucher, mais, de l'autre, les déchirures peuvent très bien avoir été faites par des crocs...

Le soir tombe déjà, quand, dans la voiture de M. Pierre, nous remontons vers Marzal. Tout le long du trajet nous n'échangeons pas un mot. Pendant notre absence, nos camarades ont encore cherché partout, en vain.

« Tant mieux, dit Mady. Après ce que nous venons d'apprendre, je suis presque sûre, à présent, que Kafi n'est pas mort. »

Ce soir-là, malgré notre précédente nuit blanche, malgré les fatigues de nos courses éperdues dans la garigue, nous n'avons aucune hâte de regagner notre bergerie. Nous restons longtemps à discuter, dans la grande salle, maintenant vide de touristes. Avec M. Pierre, le guide et sa femme qui sont restés avec nous, nous cherchons à comprendre. Tout le monde est d'accord. Si Kafi était mort, nous l'aurions retrouvé. Il n'a pas été empoisonné, ou bien les rôdeurs l'ont emporté. Mais soudain le petit

Gnafron se dresse, les cheveux en bataille, le regard brillant.

« Ça y est! J'ai compris. Mady a raison. Kafi ne peut pas avoir été empoisonné. Il ne l'a pas été, simplement parce que l'appât n'avait pas encore été déposé devant la bergerie quand il est sorti. »

Tremblant d'émotion, il s'explique :

« Voyons, nous aurions dû y penser plus tôt. La porte était grande ouverte. Kafi aurait sûrement entendu le rôdeur qui est venu déposer son poison, à quelques mètres seulement. Il aurait aboyé, nous aurait éveillés. Et même, en admettant qu'il ait touché à la viande empoisonnée, il serait tout de suite venu vers Tidou pour réclamer à boire, au lieu de fuir vers la garigue où il sait très bien qu'on ne trouve pas une goutte d'eau. »

L'explication de Gnafron est lumineuse, en effet. De plus en plus, nous sommes convaincus que Kafi n'a pas été empoisonné.

« Mais alors, s'inquiète le Tondu, pourquoi n'a-t-il pas reparu depuis près de vingt-quatre heures? »

Cette fois, ni le petit Gnafron, ni M. Pierre, ni personne, ne peut trouver une réponse.



CHAPITRE VII

DANS LA TOUR... UNE NUIT!

PIERRE avait quitté Marzal l'avant-veille. Il **était** parti, un matin, en voiture, pour l'aérodrome de Marignane, près de Marseille. De là, il s'était envolé vers la Grèce où se tenait un important congrès de spéléologues du monde entier.

A cause de ces événements qui se tramaient autour de Marzal, il avait hésité à partir, mais, par malchance, un de ses collègues français étant

tombé malade, sa présence, là-bas, était devenue indispensable.

Malgré tout, l'ingénieux système d'alerte imaginé par le guide l'avait à demi rassuré. Si les rôdeurs se risquaient à s'introduire dans le gouffre, ils y resteraient infailliblement prisonniers. Ce dispositif consistait en une sonnerie électrique placée dans le logement de M. Soubeyrand et reliée par un fil discret à une plaque métallique ajustée sur une marche d'escalier, à mi-chemin de la descente dans le gouffre. Une simple pression du pied sur cette marche suffisait pour établir le contact et déclencher la sonnerie. L'alerte donnée, le guide se précipiterait pour cadenasser les grilles avec des chaînes neuves, toutes prêtes, et téléphonerait aux gendarmes qui n'auraient plus qu'à venir cueillir les malfaiteurs.

Les essais l'avaient prouvé, ce dispositif fonctionnait parfaitement. On ne pouvait descendre dans le gouffre sans donner l'alerte. Ainsi, chaque soir, après la remontée de la dernière caravane de touristes, l'appareil était branché sur le courant jusqu'au lendemain matin à l'heure de la première visite.

« Vous voyez, avait dit M. Pierre pour nous rassurer, si vous faites encore une mauvaise rencontre, cette fois, ce sera sans danger, à travers des barreaux. »

Et il avait ajouté, au moment de sauter dans sa voiture, le matin du départ :

« Je suis sûr qu'à mon retour toute cette affaire sera terminée et que Kafi sera retrouvé, n'est-ce pas, Tidou?»

Ainsi, depuis deux jours, nous étions les seuls gardiens de, Marzal avec le guide et sa femme. Comme le spéléologue nous avait permis, pendant son absence, d'occuper sa chambre dans la tour, pour permettre à ceux qui resteraient dans la bergerie d'être plus au large, mes camarades avaient décidé de m'y envoyer. Là-haut, je pourrais mieux surveiller la garigue, guetter le retour de Kafi. J'avais accepté et demandé à Gnafron qui n'était pas gros, de partager avec moi le lit étroit de M. Pierre.

« Je ne sais pas si je dormirai, avait dit Gnafron, je n'aime pas les matelas trop mous. »

Moi aussi, je prévoyais que je dormirais mal,... mais pas à cause du matelas. De ce pigeonnier, on découvrait trop bien toute l'étendue de la garigue. Comment résister au désir de veiller pour guetter le retour de mon cher Kafi?

Cette première nuit, qui était la sixième depuis sa disparition, je me levai plusieurs fois pour regarder dehors, par la lucarne, tandis que Gnafron dormait comme un sonneur, malgré son mépris pour les matelas tendres. Je grimpai aussi, par une échelle de fer, sur la terrasse qui couronnait la tour. Hélas! Kafi était toujours invisible.

La seconde nuit, fatigué par six descentes dans le gouffre avec des caravanes de « clients », je



dormais lourdement, quand un rayon de lune, balayant mon visage, me tira du sommeil. Il était deux heures du matin. Le ciel était si pur, la lune si brillante qu'on se serait cru en plein jour. Je ne pus m'empêcher de monter de nouveau sur la terrasse.

Je restai ainsi un long moment, dans l'air tiède, accoudé au parapet à surveiller l'immensité déserte. Au loin, des renards jappaient. Autrefois, dans mon village, j'avais appris à distinguer leur voix de celle d'un chien. Cependant, à chaque instant, il me semblait que parmi ces jappements j'allais reconnaître un aboi de Kafi.

J'étais là depuis plus d'une demi-heure quand, tout à coup, au bout de la garigue, juste à la limite des rochers et du ciel, il me sembla voir bouger

deux petits points sombres. Mon cœur se mit à battre. La main sur le front, en abat-jour, pour me protéger de l'éclat de la lune, je scrutai avidement l'horizon.

Non, je ne me trompais pas, quelque chose bougeait. Pourtant, à pareille distance, des lapins ou même des renards ne pouvaient être visibles. Etaient-ce des chiens? deux gros chiens? L'un était-il Kafi qui folâtrait avec un compère rencontré dans la garigue?... Bien sûr, c'était incroyable; cependant mon chagrin m'aurait fait admettre n'importe quoi.

... Alors, je dégringole comme un fou dans le pigeonnier, secoue Gnafron durement, l'arrache du lit.

« Réveille-toi!... J'ai vu des chiens dans la garigue. C'est Kafi! »

Titubant de sommeil, Gnafron se cramponne aux barreaux de l'échelle pour ne pas tomber, mais l'air plus frais qui passe sur la terrasse l'éveille complètement.

Malheureusement, entre-temps, les petites choses sombres ont disparu. Gnafron regarde de tous ses yeux vers l'endroit que je lui montre. Il fait la moue.

« Tu as dû rêver, Tidou, c'est trop loin. On ne pourrait pas voir des chiens, même de gros chiens comme Kafi. »

Or, au même moment, l'un des points mouvants reparaît, puis l'autre.

« C'est vrai, constate Gnafron, ça bouge... Attends! M. Pierre a laissé une paire de jumelles sur sa table, je descends les chercher. »

II dégringole l'échelle et reparaît avec une énorme jumelle noire aussi grosse que sa tête; il les braque devant ses yeux et lâche un cri de stupeur.

« Nom d'une tomate! Je n'osais pas le dire, mais je m'en doutais. »

Je lui arrache la jumelle des mains. Oh! des hommes! Deux silhouettes d'hommes qui se découpent sur le fond lumineux de la nuit. Hélas! j'ai à peine le temps de les observer. Elles s'évanouissent aussitôt pour ne plus revenir. Nous attendons un long moment, en vain.

« Curieux! fait Gnafron en se grattant la tête. Après tout, ce ne sont sans doute que des braconniers. »

Ma déception est grande. Pendant quelques instants j'ai si bien cru que j'allais retrouver mon chien! Mais est-ce que ce sont vraiment des braconniers? Je pense toujours aux rôdeurs. Bien sûr, depuis une semaine, ils n'ont plus donné signe de vie. Ils ont sûrement renoncé à descendre dans le gouffre puisque la sonnerie d'alarme n'a pas fonctionné... et pourtant?

Une dernière fois, avant de redescendre, j'inspecte **l'horizon** avec la jumelle. Toujours rien... Cependant, sur la gauche, à quelques centaines de mètres, je reconnais une longue traînée blanchâtre

qui serpente dans la garigue, la route que nous avions prise, le soir de notre arrivée à Marzal. Une

remarque me traverse l'esprit. Le point où se mouvaient les deux silhouettes se trouve à peu près à l'endroit où nous avions surpris l'homme dans les buissons. Je repasse vivement la jumelle à Gnafron.

« C'est vrai, Tidou, c'est sûrement là, et ils étaient deux aussi, l'autre fois, puisque tu avais entendu appeler quelqu'un. »

Il se gratte encore la tête, pour mieux réfléchir, et dit vivement, toujours prêt à agir :

« Si nous allions voir de près? »

Je proteste. Malgré la clarté de la lune, nous risquons de nous perdre, et puis on ne sait jamais



ce qu'on peut trouver là-bas. Il vaudrait mieux y aller tous ensemble, quand il fera jour.

« D'accord! As-tu quelque chose pour écrire, un crayon, n'importe quoi?

— Que veux-tu faire? »

Sans prendre le temps de répondre, il redégringole dans le pigeonnier et remonte avec un bout de craie. Sur le parapet de la tour, il trace un trait pointé vers l'endroit où les silhouettes ont apparu.

« Comme ça, nous sommes sûrs de ne pas perdre la bonne direction, et demain, au grand jour, nous découvrirons peut-être, d'ici, des points de repère dans la garigue, pour arriver droit au but. »

L'idée de Gnafron est bonne. Mais devons-nous tout de suite prévenir nos camarades?

« Tout de suite, décide l'intrépide Gnafron. Les touristes arrivent quelquefois de bonne heure. Il faut que nous soyons de retour avant la première visite du gouffre puisque le guide est seul. »

Nous descendons sans bruit l'escalier en colimaçon de la tour pour courir vers la bergerie. Réveillés en sursaut, nos camarades croient aussitôt que le système d'alarme vient de fonctionner.

« Quoi?... la sonnerie?... les rôdeurs?... »

Ils se rassemblent autour de nous. Nous racontons vivement ce que nous venons d'observer.

« Ça ne m'étonne pas, dit le tranquille la Guille. J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de louche dans ce coin-là. Gnafron a raison, il faut aller voir, et sans perdre de temps. »

Nous sommes tous si excités que nous décidons de ne pas nous recoucher. D'ailleurs, le petit jour n'est pas loin. Dès qu'il poindra vers la vallée, nous partirons.

« Est-ce que nous réveillons le guide? demande Bistèque.

— Non, dit Corget, tu oublies que la sonnerie d'alarme est près de son lit. Sa femme s'affolerait si elle se déclenchait pendant qu'il n'est pas là.

— Et puis, ajoute le Tondu, Mady aussi serait réveillée. Vous la connaissez. Elle voudra nous suivre, et, si on refuse de l'emmener, elle se fera du mauvais sang en nous attendant. »

A la fin août, les nuits sont encore courtes. Il n'est pas cinq heures que le ciel pâlit déjà du côté du Rhône. Toujours sans bruit, nous remontons tous dans la tour.

« Vous voyez, explique Gnafron, c'est là-bas, à deux ou trois kilomètres, juste dans la direction de la flèche. »

La jumelle passe de main en main, mais on ne distingue rien qu'un chaos de rochers et des taillis. Il est même difficile, dans cette maudite garigue où tout se ressemble, de trouver des points de repère qui pourront guider notre approche. Seul un rocher un peu plus haut et plus pointu que les autres, à peu près à mi-distance, pourra servir de jalon.

Alors, à pas de loup, nous redescendons pour nous engager dans la garigue.

« Surtout, pas de bruit », recommande Corget.

Nous avançons dans les taillis sans échanger un mot. Où allons-nous? Qu'allons-nous trouver? Je me retiens d'appeler Kafi comme si je croyais encore l'avoir aperçu cette nuit. Oh! l'étrange impression de mystère qui nous fait battre le cœur, à tous...





CHAPITRE VIII

AU FOND DU GOUFFRE

IL FAIT GRAND JOUR à présent. Nous avons pourtant beaucoup de mal à retrouver le rocher pointu qui doit nous servir de repère. Sitôt ce rocher dépassé, Corget nous recommande de redoubler de précautions. Sans nous perdre de vue, nous nous dispersons cependant un peu à la recherche de traces de pas. Mais que trouver sur ce terrain caillouteux et sec où même un éléphant ne laisserait aucune empreinte?

J'achève de contourner un bosquet de chênes verts, quand, soudain, je vois la Guille accourir. Sans mot dire, il me saisit le bras et me pousse vers deux grosses touffes de genêts épineux dont les branches recouvrent presque complètement une fente béante, entre deux roches.

« Penche-toi, Tidou, écoute!

— Qu'as-tu entendu?

— Un drôle de bruit... Ça vient de loin, on aurait dit un gémissement. »

J'écoute, écartant les branches, la respiration suspendue. C'est vrai, on dirait un gémissement, la plainte d'un animal blessé. Alors, le cœur battant, j'appelle :

« Kafi! Kafi !. »

Le gémissement cesse; puis, nettement, je perçois un aboiement plaintif. Plus de doute, c'est Kafi! Il a reconnu ma voix.

Fou de joie, je me précipite, avec la Guille, vers nos camarades.

« Nous venons de retrouver Kafi dans un trou, vivant ! »

Et tous d'accourir, de crier leur joie, eux aussi (malgré la consigne de silence), et d'écouter, penchés sur le trou noir d'où monte une odeur humide. Comment Kafi est-il tombé là? Y a-t-il été jeté? Ce n'est pas le moment de se poser cette question. En tout cas, le trou doit être profond, à en juger par l'éloignement de la voix. Par quel miracle mon brave Kafi ne s'est-il pas tué? Si au moins nous

avions emporté une lampe électrique pour l'apercevoir !

« Attendez, dit Gnafron, toujours intrépide, je vais essayer de descendre. Attachons ensemble deux ceintures, vous me tiendrez suspendu au bout. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le Tondu et Corget, qui sont forts, s'arc-boutent et laissent glisser Gnafron, comme une araignée au bout de son fil. Haletants, nous surveillons l'opération. La tête penchée vers le bas, pour sonder les profondeurs, Gnafron annonce :

« Je ne vois rien. Laissez-moi descendre encore un peu.

Puis, tout à coup :

« Ça y est! je crois apercevoir le fond, il est au moins à dix mètres. Il nous faudrait une échelle.

— Et Kafi?

— Je ne le vois pas.

— Essaie de l'appeler, il t'entendra mieux que nous. »

Accroupis au bord du gouffre, nous tendons l'oreille. La voix faible de Kafi nous parvient de nouveau, toujours aussi lointaine, mais Gnafron a perçu également un petit bruit de pierres qui roulent et s'entrechoquent. Kafi a sans doute essayé de venir vers nous; des cailloux ont dévalé sous ses pattes. Anxieux, nous attendons. Gnafron ne le voit pas apparaître. Bien pis, mon chien ne répond pas à un nouvel appel. Oh! s'il était en train

de mourir juste à l'instant où nous allions le sauver!

« Vite! allons chercher une échelle! »

Tous mes camarades sont volontaires pour courir à Marzal, pensant que je préfère rester là, près de mon chien. Non, cette attente, impuissante, au bord du trou, serait trop pénible. Il me semble que je courrai plus vite que les autres et serai de retour plus tôt. Je demande tout de même au Tondu, qui a de grandes jambes, de venir avec moi. A deux, on risque moins de se perdre dans cette maudite garigue.

Il n'est pas encore sept heures quand, à bout de souffle, les jambes écorchées par les ronces, nous arrivons à Marzal. Malgré l'heure matinale, un gros car bleu de touristes stationne déjà sur le terre-plein, près de la grotte. Nous faisons irruption dans la salle d'accueil. A notre grande surprise, nous y trouvons Mady, seule, derrière le guichet où on distribue les tickets, en train de compter de la monnaie.

« Mady! Kafi est retrouvé!...

— Vivant?

— Vivant, mais à bout de forces et sans doute blessé. »

D'émotion, elle lâche la pile de pièces qu'elle comptait.

« Où est-il?... vous l'avez ramené?

— Non, il est tombé dans un trou profond. Vite, dis-nous où est M. Soubeyrand.

— Dans la grotte, il vient d'y descendre avec les touristes du gros car bleu qui est devant la porte.

— Et Mme Soubeyrand?

— Encore couchée. Elle est souffrante, ce matin... C'est pour ça que je suis déjà levée, je la remplace.

— Pas de chance! Mais toi, Mady, tu sais peut-être où nous pourrions trouver une échelle?

— Justement, M. Pierre en a reçu une, la veille de son départ, une échelle en fils d'acier toute neuve. Je crois qu'il l'a mise dans ce coffre. »

Tandis qu'elle se précipite pour la chercher, nous prenons trois lampes électriques et un vieux sac pour y fourrer le tout.

« Et pour Kafi? s'étonne Mady, vous n'emportez pas du sucre, des biscuits? »

Dans notre précipitation pour le sauver, nous allions oublier le principal : de la nourriture. Mady, heureusement, pense à tout. Elle glisse une poignée de morceaux de sucre et trois biscuits dans ma poche.

« Si je partais avec vous? demande-t-elle.

— Non, Mady, nous sommes assez nombreux. Va plutôt prévenir M. Soubeyrand. Dis-lui que dans une heure nous serons de retour... avec Kafi. »

Nous repartons en hâte. A présent, le soleil est levé; encore bas sur l'horizon et juste en face de nous, il nous aveugle. Par deux fois nous nous égarons. Oh! ce temps perdu! A mesure que nous approchons, mon cœur recommence à battre. Si

Kafi, pendant notre absence..., non, il a tenu une semaine, il tiendra bien une heure encore.

De loin, nos camarades nous ont entendus dans les broussailles. Ils nous appellent pour nous guider de la voix.

« Rassure-toi, me lance Corget en m'apercevant, Kafî tient bon! Nous l'avons encore entendu deux fois, mais pas de temps à perdre. »

En un clin d'œil, l'échelle est déroulée. C'est une échelle toute neuve en effet, en fils d'acier, avec un système spécial pour assurer son amarrage. Bistèque et le Tondu se chargent de la fixer solidement autour d'un piton de roche qui ne risque pas de céder. Corget et la Guille vérifient l'attache en tirant sur l'échelle de toutes leurs forces, pour suivre les conseils de M. Pierre. Nous ne nous doutions pas, la semaine dernière, quand il nous a donné une petite leçon de spéléologie, qu'elle nous serait si utile.

« Attention pour la descente! recommande Corget. Vous vous souvenez de ce qu'il a dit : jamais deux « spéléos » en même temps sur l'échelle et laissons quelqu'un à la surface, au cas où il nous arriverait quelque chose au fond.

— Moi! » dit la Guille.

Le premier, Gnafron s'engage sur les étroits barreaux. Rapidement, il disparaît dans la nuit. Suivant toujours les conseils de M. Pierre, sitôt en bas, il signale qu'il vient de toucher le fond, et il se cramponne de toutes ses forces à l'échelle

pour la tendre et faciliter la descente des suivants. L'un après l'autre, nous atterrissons sur un énorme éboulis en forme de cône. Seul, la Guille est resté là-haut. La descente a été facile, sans aucun danger. Nous l'appelons pour qu'il nous rejoigne. A-t-il peur?... est-ce un pressentiment? Il hésite. Enfin, il se décide.

Nous nous retrouvons tous les six au fond d'une grotte moins grande que celle de Marzal, mais sinistre. De nouveau, l'angoisse me serre la gorge. Pourquoi, à présent que nous sommes plus près de lui, Kafi ne répond-il plus à nos appels?... serait-il mort?

« Non, dit Bistèque, tout à l'heure il a fait un



effort trop grand pour essayer de venir vers nous; il est épuisé. »

Les -faisceaux de nos lampes inspectent le gouffre. Au fond, à droite, la grotte se prolonge par une étroite galerie en pente qui s'enfonce profondément sous la terre. J'écarte mes camarades.

« Laissez-moi passer devant! »

Hélas! dès les premiers mètres, la voûte de la galerie s'abaisse. Par endroits, il faut se plier en deux.

« Kafi !.. Kafi !... »

Toujours rien. Nous continuons d'avancer, les uns derrière les autres.

« Kafi !.. Kafi !... »

Enfin, une réponse, une plainte faible mais plus proche. Malheureusement, la galerie s'est encore rétrécie pour ne plus former qu'un goulet impossible à franchir autrement qu'en rampant. Je m'écorche les genoux sur le sol caillouteux, en pente raide. Et puis, soudain, au moment où je crois ne plus pouvoir passer, une nouvelle salle s'ouvre devant moi. Mon cœur s'arrête.

« Kafi !. »

Mon chien est là, étendu près d'une sorte de petit lac qui couvre le fond de la salle, et dont l'eau lui a sans doute sauvé la vie. Pauvre Kafi! il peut à peine soulever sa tête pour montrer qu'il me reconnaît. Je le caresse doucement, l'embrasse. Du sang a coulé sur sa cuisse; ce n'est rien, simplement une écorchure qu'il s'est sans

doute faite en tombant. Je touche ses pattes, les fais bouger. Aucun os brisé. Oui, c'est un véritable miracle. J'en pleure de joie. Mais la pauvre bête est complètement épuisée. Eblouie par la lumière des lampes, elle peut à peine ouvrir les yeux. Pendant huit jours Kafi a vécu ainsi dans la nuit, dans le froid, sans manger. Il tremble de faiblesse, et, pourtant, il remue la queue pour dire sa joie de me retrouver.

« II n'aura peut-être pas la force de manger, dit la Guille. Essaie tout de même de lui donner un morceau de sucre. »

J'en sors un de ma poche, l'approche de sa truffe fiévreuse pour qu'il le flaire. Instinctivement, il tourne la tête pour montrer qu'il n'en veut pas. Puis, comme j'insiste, il se décide; ses mâchoires ont à peine la force de le croquer, elles qui étaient capables de cisailler les os les plus durs. Le morceau de sucre enfin avalé, il se repose un long moment de cet effort.

« Donne-lui-en encore un autre », insiste Corget.

Le second morceau est croqué plus facilement... et Kafi en réclame un troisième. Enfin, il accepte aussi un biscuit. Il tourne alors la tête vers la flaque d'eau. Il a soif, très soif. Je lui apporte à boire dans le creux de mes mains et il lape avidement.

Peu à peu, on dirait que ses forces reviennent. Quand je lui parle, à présent, ses yeux, déjà réhabitués à la lumière, reprennent une expression

vivante. L'étau d'angoisse qui serrait ma gorge se relâche.

« Il n'a pas été empoisonné, assure Corget. Il n'aurait pas envie de manger... et il ne serait pas venu si loin.

— En tout cas, dit Bistèque, après une chute pareille, il aurait pu cent fois se casser les reins. Il a dû rouler sur l'éboulis en pente, c'est ce qui a amorti sa chute. »

Kati est sauvé. Il s'agit, maintenant, de le sortir du gouffre. Comment? puisqu'il est encore incapable de se tenir sur ses pattes. J'aide le Tondu à le porter sur les épaules, mais, pour franchir le goulet, pas d'autre moyen que de tirer et pousser mon pauvre Kafi en rampant sur le sol. L'opération est difficile. Enfin, nous approchons. Encore un effort et nous pourrons le hisser à l'air libre. Bistèque pousse un cri :

« L'échelle!... elle a disparu!... »





CHAPITRE IX

UNE TROUBLANTE DÉCOUVERTE

ABANDONNANT Kafi, nous rejoignons Gnafron sur l'éboulis. Les yeux rivés là-haut, sur le trou de lumière, je cherche à m'expliquer ce qui s'est passé, quand la Guille, lampe au poing, dégringole le long de l'éboulis où il vient de voir briller quelque chose.

« L'échelle... la voici! Elle s'est décrochée... Nous sommes dans de beaux draps! »

Le Tondu et Bistèque, abasourdis, s'étonnent :

« Ce n'est pas possible! nous l'avions attachée solidement avec le crochet de sûreté. Elle ne pouvait pas se dénouer.

— Pourtant, remarque Gnafron, regardez, il est ouvert. »

Le Tondu s'énerve.

« Je vous répète que ce n'est pas possible, le crochet était fermé. Corget et la Guille, vous l'avez même vérifié!

— C'est vrai, dit gravement Corget, alors c'est qu'elle n'est pas tombée toute seule. »

Un silence angoissé plane au fond du gouffre. Nous venons tous de penser aux rôdeurs. Oui, eux seuls peuvent avoir fait cela. Ils se tenaient près du gouffre; nous avons fait du bruit en appelant Kafi, ils nous ont épiés. Dès qu'ils nous ont vus disparaître sous terre, ils se sont approchés, puis, quand nous nous sommes enfoncés dans le gouffre, ils ont détaché l'échelle. Quelle autre explication pourrions-nous trouver? Pourtant, Corget n'en est pas satisfait.

« Ce qui me paraît bizarre, dit-il, c'est qu'ils n'ont pas emporté l'échelle; elle était neuve. Ça vaut cher une échelle de spéléologue.

— Je crois deviner, dit Bistèque. S'ils l'avaient emportée, ce n'était pas prudent, pour eux. De cette façon tout le monde croira (même M. Soubeyrand) que nous sommes des maladroits, que nous n'avons pas su l'attacher. On ne pourra accuser personne... que nous.

— C'est ma faute, à moi, soupire le pauvre la Guille. J'aurais dû rester là-haut. »

Corget essaie de le consoler :

« Pourquoi ta faute? C'est nous qui t'avons dit de nous rejoindre... et puis, imagine ce qui serait arrivé si les inconnus t'avaient trouvé seul, là-haut? Calme-toi, la Guille, nous sommes tous ensemble, ça vaut mieux. »

En attendant, nous voici prisonniers du gouffre. Dans mon émotion, j'en ai presque oublié Kafi. Au pied de l'éboulis, il me regarde d'un air malheureux qui semble dire : « Qu'attends-tu, Tidou, pour me ramener là-haut? »

Je le prends dans mes bras, comme un gros bébé, et le dépose au milieu de nous, sur l'éboulis moins humide, moins froid que le fond de la grotte. Je l'installe sur le vieux sac dans lequel nous avons apporté notre matériel. Heureusement, il va mieux. Tl peut même lever la tête pour regarder la faible lumière du jour qui tombe de là-haut, puis il réclame à manger et achève la petite provision de sucre et de biscuits.

Une heure passe, une autre encore. Il est dix heures du matin. Ne nous voyant pas rentrer, M. Soubeyrand et Mady doivent commencer à s'inquiéter. Dans un moment, ils partiront à notre recherche, mais la garigue est si grande... Quand je suis retourné là-bas chercher l'échelle, je n'ai même pas dit à Mady l'endroit où nous avions découvert Kafi.

« Ce n'est pas rassurant, soupire Corget. Nous allons lancer des appels au secours, à intervalles réguliers, pour guider leurs recherches; cependant, s'ils ne nous

retrouvent pas, ils s'affoleront, alerteront les gendarmes qui organiseront une battue; demain, les journaux s'en mêleront, le pays apprendra qu'il se passe quelque chose de mystérieux autour de Marzal, les touristes n'oseront plus venir visiter le gouffre... et cela à cause de nous.

— Sans parler des rôdeurs, qui se tiendront sur leur gardes », ajoute Gnafron.

Accroupis sur le sol, les jambes serrées entre les bras pour lutter contre le froid qui commence à nous envahir, nous cherchons toujours à comprendre pourquoi Kafi est venu rôder dans cette partie de la garigue éloignée de Marzal, pourquoi il est tombé dans le gouffre. Bien sûr, il n'a probablement pas vu, dans la nuit, que les genêts recouvraient un précipice, mais que cherchait-il aux alentours? La Guille suppose que les rôdeurs l'ont attiré là pour se débarrasser de lui; cela me paraît impossible.

« Non, je connais Kafi; il ne suit jamais un étranger. Si on avait voulu le prendre de force, il aurait d'abord aboyé, puis se serait défendu. Finalement, c'est l'homme qu'on aurait retrouvé en pièces.

— Bien sûr, approuve Gnafron, et les rôdeurs ne sont peut-être pas idiots à ce point. C'est pour

ça qu'ils auraient essayé de l'empoisonner. Seulement, comme je l'ai dit, Kafi était probablement parti quand le morceau de viande a été déposé. Dès le début de ton sommeil, Tidou, il avait filé; la porte ouverte, c'était trop tentant! Pour moi, en se promenant

dans la garigue, il a retrouvé l'odeur de l'homme du premier soir et l'a reconnue.

— Oh! proteste la Guille, Kafi a bon flair, nous le savons. Quant à reconnaître, après si longtemps, l'odeur d'un homme aperçu juste une fois!

— Je partage plutôt l'avis de Gnafron. L'autre nuit, lorsque Kafi m'a cru attaqué, quand l'homme, en voulant m'écarter, m'a serré le bras, non seulement mon chien a flairé l'inconnu mais il lui a saisi le poignet, entre ses crocs, pour prévenir qu'il allait mordre. Kafi peut très bien se souvenir de l'odeur de l'homme.

— Parfaitement, approuve Gnafron, on ne me fera pas sortir de la tête que, cette nuit-là, Kafi a suivi la piste du rôdeur; seulement, le ciel était sombre, il n'a pas vu à temps le gouffre caché par les genêts, et il est tombé dedans.

— Donc, en déduit le Tondu, nous ne nous étions pas trompés, l'homme se cache non loin d'ici, et cet homme n'est pas seul. Souvenez-vous des appels entendus par Tidou, le soir de notre arrivée, des deux ombres qui ont surgi, près des grilles de Marzal, des deux silhouettes aperçues cette nuit. »

Et, après réflexion, il ajoute :

« Si les inconnus nous ont enfermés dans cette grotte, ce ne peut être que pour gagner du temps, Ils doivent avoir, avec eux, tout un matériel de « spéléo », sans parler des provisions et des vêtements de rechange. En ce moment, ils sont probablement en

train de déménager pour aller se cacher ailleurs, beaucoup plus loin. Nous les aurions dérangés dans leurs allées et venues, tandis qu'en nous laissant au fond de ce trou... »

Avec le temps qui passe, le froid devient plus pénétrant. Nos pieds se gèlent dans nos sandales de corde. Je commence à claquer des dents. A intervalles réguliers, nous continuons de lancer nos appels. Oh! si jamais personne ne nous entendait?...

Cependant, au bout d'un moment, le Tondu tend l'oreille. Il se précipite contre la paroi de la grotte.

« Ecoutez! ça résonne, au-dessus; on dirait des pas!»

De toutes nos forces nous lançons un nouvel appel.

Les pas se rapprochent, se précipitent. Une tête apparaît, se découpant sur la lumière de l'entrée, là-haut.

« Vite! monsieur Soubeyrand, ils sont là! »

C'est Mady qui nous a découverts la première. Comme nous l'apprendrons plus tard, c'est elle aussi, qui, poussée par une sorte de pressentiment, a tout de suite proposé de lancer les recherches

dans cette partie de la garigue. Nous sommes sauvés.

Un quart d'heure plus tard, grâce à la nouvelle échelle que le guide a apportée, nous remontons à la surface dans la grande lumière du jour qui nous

éblouit. Quand le Tondu apparaît le dernier, portant Kafi dans le sac, sur ses épaules, Mady est saisie d'une peur terrible.

« Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, il... il... »

Mais elle est tout de suite rassurée en le voyant passer sa tête hors du sac. Effrayé par nos mines, M. Soubeyrand nous entraîne aussitôt vers Marzal. Par chance, la grande salle est vide de visiteurs. Mady s'empresse d'installer Kafi sur un paillasson et lui apporte du lait, de ce bon lait de chèvre qui faisait son régal quand nous habitions à Reillanette.

« Quelques cuillerées seulement, recommande Mme Soubeyrand. Après huit jours de jeûne, il risquerait d'être malade. »

Quelle aventure! Fourbus, nous nous asseyons sur les bancs, autour d'une table, tandis que Mady et Mme Soubeyrand nous préparent des tasses de chocolat.

Sur le coup, quand il nous a vus sortir du gouffre à demi hébétés, le guide nous a à peine demandé ce qui était arrivé, tant il était lui-même angoissé. A présent, il nous questionne. Nous avons beau répéter que l'échelle ne s'est pas détachée toute seule, il nous croit difficilement.

« Voyons, dit-il, c'est grave ce que vous affirmez. Qui aurait osé faire une chose pareille? Etes-vous vraiment certains d'avoir bien attaché l'échelle? »

Pour lui démontrer qu'elle était bien accrochée, le Tondu et Bistèque vont chercher une chaise, et autour du

dossier, répètent leur opération d'amarrage, sans oublier le crochet de sécurité.

« Vous constatez, monsieur Soubeyrand, dit Corget, elle ne pouvait pas se détacher. La seule chose à craindre, c'est que le piton de rocher vienne à céder, ce qui ne s'est pas produit, puisque, vous-même, vous avez accroché la seconde échelle à ce piton. Croyez-nous; ce sont les rôdeurs qui ont fait le coup, ceux qui sont descendus en cachette dans la grotte et qui ont essayé de tuer Kafi... Il faut absolument savoir où est leur repaire.»

Notre certitude finit par ébranler le guide. Il caresse longuement sa petite moustache noire, le front soucieux.

« Vous avez raison, dit-il brusquement. Nous devons en avoir le cœur net... Comment vous sentez-vous à présent?

— Tout à fait bien! la tasse de chocolat nous a réchauffés jusqu'au bout des pieds.

— Alors, retournons là-bas! pas tous, bien entendu; des touristes peuvent venir, on ne peut pas les laisser attendre. »

La Guille et Bistèque se proposent pour rester.

Moi, j'hésite un peu, à cause de Kafi, mais Mady saura le soigner aussi bien que moi.

Et nous voici repartis à travers la garigue. Par précaution, nous emportons encore une échelle et des torches électriques. Nous marchons sans bruit, sans échanger un mot. A l'approche du gouffre, M. Soubeyrand nous recommande d'avancer en rampant.

Enfin, voici le trou noir, à demi recouvert par les genêts. Nous nous arrêtons pour écouler. Rien.

« Si nous descendions, propose l'intrépide Gnafron. Ils sont peut-être loin, au fond.

— Inutile, répond le guide, que seraient-ils venus faire dans ce gouffre? En tout cas, ils auraient laissé pendre une échelle pour en ressortir. »

Alors, prudemment, sans trop nous éloigner les uns des autres, nous explorons les alentours. Rien de suspect. Pourtant, nous sommes presque certains que les rôdeurs se cachent près d'ici. Soudain, j'aperçois des branchages coupés dont les feuilles commencent à se dessécher. Je m'approche, intrigué. Quelques mètres plus loin, nouveau battement de cœur. Entre les rochers s'ouvre un autre trou, pareil à celui où Kafi est tombé. Aussitôt, je fais un rapprochement : les branchages servaient à masquer l'entrée du trou.

A travers les broussailles, je rampe prévenir le guide et mes camarades. Après avoir longuement écouté, la respiration suspendue, nous nous approchons du trou. L'ouverture est assez étroite; im-

possible de voir le fond. Aucune échelle, aucun bruit. M. Soubeyrand laisse tomber un petit caillou qu'on entend presque aussitôt ricocher sur une pierre. Il allume alors sa torche. Le fond est très proche, en effet, à quelques mètres seulement.

« On pourrait presque l'atteindre sans corde, dit le Tondu, mais la grotte se prolonge peut-être comme l'autre en profondeur.

— Je ne crois pas, répond le guide. Je sens ça à l'odeur, j'ai l'habitude. En tout cas, nous allons le savoir.»

M. Soubeyrand entreprend de fixer l'échelle. Le premier, il dégringole le long des barreaux, aussi vif que Gnafron, ce qui n'est pas peu dire. En un instant, nous le rejoignons au fond d'une grotte en effet minuscule, à côté de Marzal. Elle forme une sorte de chambre à peine plus grande que notre bergerie, une chambre ni humide ni froide comme le gouffre où nous nous sommes gelés pendant quatre heures.

Tout de suite, nos yeux sont attirés par les débris qui jonchent le sol : papiers gras, enveloppes de chocolat, restes de grappes de raisin, bouts de cigarettes.

« Vous voyez, monsieur Soubeyrand, dit Corget, nous ne nous trompions pas, cette grotte a été habitée. »

Le guide approuve et même, ayant humé l'air, il remarque :

« Et elle n'est pas abandonnée depuis longtemps. Sentez cette odeur de tabac! »

Nous en concluons que nos rôdeurs ont en effet déménagé, sitôt fait leur mauvais coup. Ils craignaient qu'on ne découvre leur gîte. Ils ont détaché notre échelle pour se donner le temps de s'installer ailleurs avant qu'on

vienne à notre secours. Que faisaient-ils donc?... et où sont-ils allés?

Nous cherchons, parmi les débris abandonnés, un indice, quelque chose qui pourrait nous renseigner. Les moindres replis de la roche sont fouillés. Rien. La grotte garde son secret. Déçus, nous remontons sur le plateau. Pressé de rentrer à Marzal, à cause des touristes qui l'attendent, le guide nous invite à rebrousser chemin.

« Oh! monsieur Soubeyrand, supplie le Tondu, cherchons encore. »

C'est alors que Gnafron découvre, tout près, dans une petite clairière entourée de chênes verts rabougris, l'emplacement d'un feu en plein air. Là, probablement, les rôdeurs faisaient leur cuisine. Hélas! parmi les cendres et les morceaux de bois à demi brûlés, rien d'intéressant.

Mais, à peine avons-nous fait cent mètres, en direction de Marzal, que le Tondu se précipite à travers les buissons pour revenir aussitôt, brandissant un lambeau de journal, à demi consumé, que le vent a dû emporter un jour où les rôdeurs faisaient du feu.

La feuille a été aux deux tiers mangée par les

flammes, et une longue exposition au soleil l'a jaunie. La trouvaille n'a sans doute pas grand intérêt. Cependant, nous entourons le Tondu qui essaie de défroisser le papier.

Je lis alors, au hasard, des noms de villes ou de villages. Ils sont très différents de ceux de notre région :

Morbecque, Watten, Steenvoorde, Hondschoote... Les noms de personnes, eux aussi, me paraissent bizarres, presque des noms étrangers. Pourtant, le journal est rédigé en français. Nous nous tournons vers M. Soubeyrand pour lui demander son avis.

« C'est vrai, dit-il, je n'ai jamais vu des noms pareils. Pour moi, c'est un journal de l'Est, ou plutôt du Nord.

— Du Nord! s'écrie Corget. Regardez le titre, en toutes petites lettres, au bas de la feuille : *La Voix des Flandres.* C'est même le numéro du 27 juillet. »

Un journal du Nord, ici, dans FArdèche, à près de mille kilomètres de distance! M. Soubeyrand assure qu'il n'est pas rare de voir, à Marzal, des touristes du Nord et même de beaucoup plus loin. Cependant, il en convient, les visiteurs du gouffre ne s'aventurent pas si loin, dans la garigue, pour pique-niquer. Il est donc probable que ce journal ait bien appartenu aux rôdeurs.

Brusquement, un souvenir me revient à l'esprit. Ainsi que l'avait remarqué la Guille, lors de notre curieuse rencontre, le soir de notre arrivée, l'homme qui nous avait repoussés n'était pas du

pays. Il avait seulement déguisé sa voix pour prendre l'accent du Midi. Son véritable accent était-il celui du Nord?

Excités par cette découverte, nous cherchons à déchiffrer ce qui est encore lisible sur la feuille jaunie. Soudain, Gnafron s'écrie :

« Oh! regardez, là! »

Et, aussitôt, il ajoute, navré :

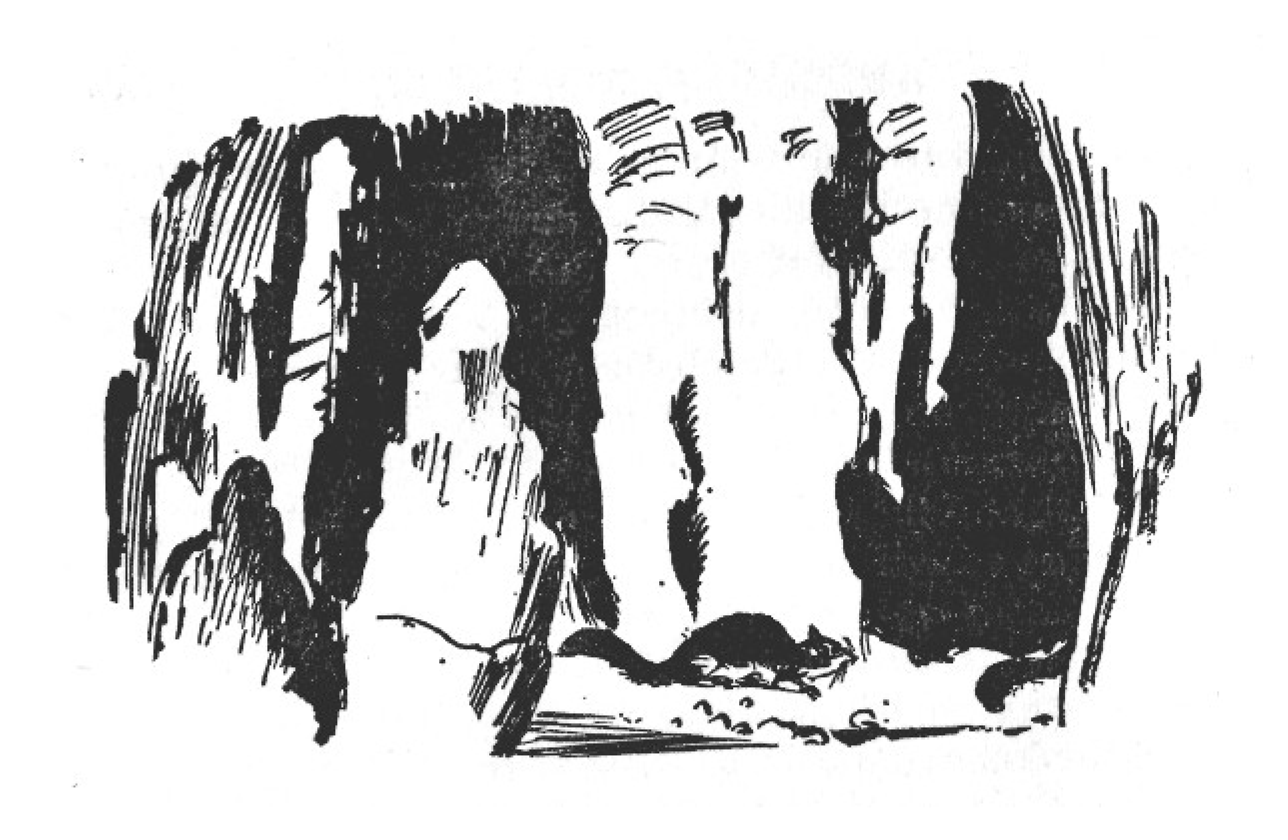
« Malheureusement, le début de l'article a été mangé par les flammes. »

Il lit, tout haut :

« ... briolage au domicile de Mme Havez, la veuve de l'ancien armateur. Il sera difficile d'évaluer le montant du vol. Mme Havez, très âgée, qui vit seule avec une gouvernante, ne pourra sans doute jamais donner de précisions à ce sujet. En effet, elle a complètement perdu la mémoire, pendant la dernière guerre mondiale, à la suite du choc nerveux causé par un bombardement aérien à Bourg-Saint-Andéol, dans la vallée du Rhône, où elle s'était réfugiée. C'est d'ailleurs dans cette petite ville qu'elle avait eu la douleur de perdre son mari. La police enquête activement. »

Nous nous regardons. M. Soubeyrand, cette fois, ne doute plus.

« Mes enfants, dit-il, la voix grave, vous aviez raison. Cette affaire est sérieuse, très sérieuse... A coup sûr, ce ne sont pas des stalactites que nos rôdeurs viennent cueillir dans les grottes de la garigue.. »



CHAPITRE X

L'AUBERGE DES STALACTITES

LA DÉCOUVERTE de ce vieux journal fit l'effet d'une bombe, à notre retour à Marzal. Hélas! les touristes étaient nombreux, ce jour-là; il fallait s'en occuper. Mais le soir, la dernière caravane remontée du gouffre, on se réunit dans la grande salle, sous le fameux mannequin cramponné à son échelle. Kati lui-même s'était approché, comme s'il pouvait nous aider à éclaircir le mystère. Courageux Kafi! Quelques heures avaient suffi pour lui faire oublier sa tragique aventure. Heureux de

nous avoir retrouvés, ravi d'être dorloté par Mady, il reprenait goût à la vie, sans se douter, le malheureux, que, par crainte d'un nouveau poison, je n'oserais plus le laisser sortir dans la garigue.

Ce soir-là, donc, on discuta longtemps autour de la table avec Mady, le guide et sa femme. Tout l'après-midi, en promenant nos clients à travers les merveilles du gouffre, nous avions eu le temps de réfléchir. Notre conviction était faite. La présence des deux rôdeurs devait avoir un rapport avec le cambriolage chez la vieille dame du Nord. Lequel? Les cambrioleurs et nos deux rôdeurs ne faisaient-ils qu'une même paire de malfaiteurs?

« Evidemment, dit le guide, c'est l'idée qui me vient, à moi aussi, et si M. Pierre était là, il ferait la même supposition, mais ce n'est qu'une supposition! Nous n'avons aucune preuve... Il y a d'ailleurs une chose que je ne m'explique pas. Les rôdeurs continuent de se cacher sur le plateau; pourtant, depuis plusieurs jours, ils n'ont plus tenté de s'introduire dans le gouffre. Ont-ils trouvé ce qu'ils cherchaient? alors pourquoi restent-ils aux alentours?

« C'est vrai, dit Gnafron, pourquoi ne sont-ils pas revenus? »

Chacun réfléchit. Tout à coup, Bistèque lança :

« S'ils étaient revenus sans qu'on le sache? S'ils avaient saboté l'installation de M. Soubeyrand? »

C'était peu probable. Nous n'avions parlé à personne du dispositif secret, mais, cachés dans la

garigue, à proximité du gouffre, ils pouvaient avoir surpris une conversation. Ils revenaient peut-être chaque nuit, en prenant soin de couper le courant pour le rétablir à leur départ, afin qu'on ne s'aperçoive de rien.

« Si on allait vérifier l'installation? » proposa Corget.

M. Soubeyrand fut de cet avis. Il se leva, prit les clefs, une torche et nous le suivîmes. Dehors, la nuit était déjà tombée. Le guide tâtonna pour introduire la clef dans la serrure de la grille. A ce moment, monta des profondeurs du gouffre un bruit de cailloux roulant les uns sur les autres, en cascade. Surpris, nous restâmes en suspens, l'oreille tendue. Le bruit ne se renouvela pas. « Descendons voir! » dit Bistèque. Mais M. Soubeyrand nous avait devancés. Descendant les marches quatre à quatre, il arrivait déjà dans la grande salle, celle que M. Pierre avait baptisée la salle du Tombeau à cause de l'énorme bloc de pierre planté en son milieu, pareil à un monument. Sans mot dire, il promenait le faisceau lumineux de sa lampe sur toutes les corniches de la paroi.

« Fausse alerte, dît-il. Regardez! » Du doigt, il nous montra de petites choses rousses qui se faufilaient entre les stalagmites.

« Des moustelles, expliqua-t-il, ou, si vous préférez le vrai nom, de petits loirs. Ils ont été surpris par la lumière. Dans la journée, quand la grotte

est éclairée, ils ne sortent guère, mais, la nuit, ils se rattrapent. C'est d'ailleurs la saison où ils aiment vagabonder. Ce sont eux qui ont fait glisser des cailloux en folâtrant. »

Cependant, par acquit de conscience, la caravane descendit jusqu'à la dernière salle, surnommée la salle des Diamants, à cause du scintillement des pierres sous les lumières. Rien. Le silence était redevenu total.

Alors, nous revînmes vers l'escalier de fer vérifier l'installation. Bien cachés dans le creux d'une cornière, les fils électriques étaient intacts. Nos doigts les suivirent d'une extrémité à l'autre. A aucun endroit ils n'avaient été coupés ou dénudés. D'autre part, la marche piège fonctionnait parfaitement. Afin de s'en assurer, la Guille fut envoyé là-haut pour écouter la sonnerie. Pendant son absence, le guide posa cinq fois le pied sur la plaque, tantôt légèrement, tantôt pesamment. Quand la Guille revint, il annonça avoir entendu cinq fois la sonnerie. Quant aux fils extérieurs, haut tendus et se confondant avec la ligne électrique, ils n'avaient pas été touchés.

Lorsque nous remontâmes à la surface, nous étions convaincus, en dépit du petit bruit qui nous avait un instant troublés, que les rôdeurs n'étaient pas revenus.

Pourtant, cette nuit-là, aucun de nous ne dormit bien. Sentions-nous que cette trêve serait de courte durée? Le lendemain, M. Soubeyrand, qui, lui aussi,

avait réfléchi, décida de descendre à Bourg-Saint-Andéol voir les gendarmes, plutôt que de leur téléphoner.

« Cette affaire devient trop compliquée, dit-il. Par téléphone on oublie toujours quelque chose. »

Je lui demandai de m'emmener sur sa moto. En effet, en pensant à mon pauvre Kafi qui ne pourrait plus sortir, une idée m'était venue. Je lui achèterais une muselière. Ainsi, il ne risquerait pas de s'empoisonner.

Je partis donc avec le guide sur la grosse moto pétaradante, pour Bourg-Saint-Andéol, la petite ville de la vallée dont parlait *La Voix des Flandres.*

« Allons d'abord acheter la muselière pour ce pauvre Kafi », dit M. Soubeyrand.

Ce ne fut pas chose facile. Les trois premiers magasins visités n'en vendaient pas. Une marchande s'exclama même, indignée :

« Une muselière? Vous n'y pensez pas! Dans ce pays on n'est pas assez cruel envers les pauvres

chiens. »

Nous finîmes tout de même par en trouver une vieille, chez un bourrelier. Nous passâmes alors à la gendarmerie, une ancienne belle maison précédée d'un perron. Le gendarme qui nous reçut connaissait M. Soubeyrand.

« Je parie que vous venez encore nous parler de cette histoire d'empoisonnement », dit-il en souriant.

Le guide montra le lambeau de journal trouvé

dans la garigue, près de l'endroit où les rôdeurs, toujours les mêmes sans doute, nous avaient laissés prisonniers d'un gouffre en détachant l'échelle.

Le gendarme et un collègue qui se trouvait aussi dans le bureau nous écoutèrent attentivement, mais quand M. Soubeyrand se tut, ils hochèrent la tête.

« Bah! cette affaire n'est peut-être pas si grave! Après tout, la viande empoisonnée était probablement destinée à un renard... Quant à l'échelle, les gamins que vous employez comme guides ne sont (jue des apprentis. Ils avaient mal attaché leur corde.

— Et le journal?

— Un hasard, probablement. Bien entendu, nous allons alerter la police du Nord, mais je sais d'avance ce qui va se passer. Nos collègues de là-haut vont penser que nous avons un peu trop d'imagination et que le soleil du Midi nous fait bouillir la cervelle. »

Nous quittâmes la gendarmerie déçus, moi surtout, car M. Soubeyrand, au fond, pensait, comme M. Pierre, qu'il ne fallait pas effaroucher les touristes. Nous ne nous doutions pas, en retraversant la garigue, de la nouvelle sensationnelle qui nous attendait à Marzal, ou plutôt qui allait arriver presque en même temps que nous.

Il était midi et demi. Nous venions, M. Soubeyrand et moi, d'entrer dans la salle d'accueil, vide de touristes à cette heure-là, quand Mady arriva, essoufflée, plus rouge qu'une pivoine et brandissant un journal.



« Regardez ce que j'apporte! »

Nous restons suffoqués.

« Ce journal est un numéro de *La Voix des Flandres.*

— Où l'as-tu trouvé?... dans la garigue?

— Je vais vous raconter... Où sont les autres Compagnons? »

Je cours chercher nos camarades qui sont déjà installés, autour de Bistèque, notre chef cuisinier. Nous faisons cercle autour de Mady.

« Voilà, explique-t-elle vivement, ce n'est pas dans la garigue que^ j'ai trouvé ce journal, mais à Saint-Remèze.

— A Saint-Remèze?... »

Nous connaissons Saint-Remèze, le village le plus proche de Marzal, cependant à cinq kilomètres. C'est là que, chaque matin, le Tondu va chercher notre ravitaillement et souvent, en même temps, celui de Mme Soubeyrand.

« Oui, reprend Mady, Mme Soubeyrand m'avait demandé d'y aller, d'un coup de pédale, acheter des tomates que le Tondu avait oublié de lui rapporter. J'étais à l'épicerie, vous savez, la petite épicerie à devanture verte. Je regardais la marchande envelopper mes tomates dans un vieux journal quand j'ai tressailli... C'était ce numéro de *La Voix des Flandres.* Sur le coup, je crois que j'ai pâli. J'ai vite payé et suis sortie avec mes tomates, mais, au bout du village, je me suis arrêtée, j'ai réfléchi. J'avais trop envie de savoir d'où venait ce journal. Je suis revenue à l'épicerie, j'ai demandé à la marchande si c'était elle qui recevait *La Voix des Flandres.* Elle a éclaté de rire.

« — *La Voix des Flandres!* Ma pauvre pitchou-« nette, je serais bien embarrassée pour te dire « où sont les Flandres... C'est Mme Clauzon, tu « sais, la patronne de l'auberge des Stalactites, qui « me donne de temps en temps de vieux papiers « pour envelopper ma marchandise. »

« Je suis repartie et j'ai encore hésité. Enfin, je suis entrée à l'auberge. Quand je lui ai demandé si c'était elle qui lisait *La Voix des Flandres,* la patronne m'a regardé d'un air surpris, presque

méfiant. Heureusement, elle m'avait vue plusieurs fois dans le village.

« — Pourquoi t'intéresses-tu à ce journal? » a-t-elle demandé.

« J'avais eu le temps de prévoir la question. Je n'aime pas mentir. Pourtant, comment faire autrement? J'ai dit qu'un de mes camarades, qui était guide à Marzal, avait habité dans le Nord et que ça lui ferait sûrement plaisir, de temps en temps, de voir un journal de son pays. Mon petit mensonge a tout de suite pris.

« — Bien sûr, a répondu la patronne, je comprends. Ce n'est pas moi qui reçois ces journaux, mais deux de mes clients; quand ils les ont lus, ils les jettent dans la corbeille à papiers. Je te les garderai. »

« Et elle a ajouté, sans que je le lui demande :

« — Oui, ce sont deux « espéléologues ». Tu pourrais dire à ton camarade de venir faire leur connaissance, bien qu'ils ne soient pour ainsi dire jamais là. Ils partent le matin, de bonne heure, avec tout leur fourniment, et ne rentrent que le soir pour souper et se coucher. »

« A ce moment-là, quelqu'un l'a appelée de la cuisine, je l'ai remerciée et me suis sauvée... Vous pensez si j'ai pédalé pour revenir plus vite; j'en ai même perdu deux tomates. Je ne me suis pas arrêtée pour ouvrir le journal, regardons vite; il y a peut-être encore quelque chose d'intéressant. » Nous nous penchons sur ce numéro de *La Voix*

des Flandres qui, celui-ci, est entier. C'est un journal imprimé à Dunkerque. Il ne paraît que deux fois par semaine. Le numéro est récent, il est du 23 août. Nous nous emparons chacun d'une page pour dévorer tous les articles. Plusieurs parlent de cambriolages, mais pas de celui qui nous intéresse.

Alors, nous cherchons à comprendre. Les deux spéléologues de Saint-Remèze sont évidemment nos deux rôdeurs. Cependant, au lieu de nous satisfaire, cette constatation nous laisse une curieuse impression, une sorte de malaise. Nous étions tellement persuadés qu'ils se cachaient nuit et jour dans la garigue! Or, la patronne de l'hôtel l'a dit, ils reviennent tous les jours pour souper. Comment expliquer notre rencontre du premier soir?... les lumières aperçues l'autre nuit, près du gouffre où Kafi est tombé?... les tentatives, toujours en pleine nuit, de s'introduire dans la grotte? Font-ils seulement semblant de rentrer se coucher à l'auberge? Chaque nuit, quand tout le monde dort, quittent-ils leur chambre en sautant par la fenêtre?

M. Soubeyrand demeure perplexe, nous aussi. Si nos rôdeurs sont les cambrioleurs de la vieille dame, comment ont-ils osé s'installer à l'auberge où ils se font envoyer leur journal, et, peut-être même, des lettres à leur nom?

« Bah! dit Gnafron, vous pensez bien qu'ils n'ont pas donné leur vrai nom. Ils ont de faux papiers. Personne ne songera à les vérifier. S'installer dans

un hôtel, c'est même le meilleur moyen d'être tranquille. Ils passent pour des spéléologues et ça n'étonne personne. »

Nous réfléchissons encore, et comprenons de moins en moins.

« Ne vous tracassez pas, déclare Mady, demain ou après-demain, je repasserai à l'auberge pour demander le journal, je me débrouillerai pour questionner la patronne. »

Alors Corget, qui s'était pourtant moqué de nous, le premier soir, répond aussitôt :

« Pourquoi attendre demain ou après-demain? Nous savons que les deux hommes reviennent tous les soirs à Saint-Remèze. En nous embusquant autour du village, à la tombée de la nuit, nous les verrons rentrer; nous saurons s'ils ressemblent à ceux qui nous ont bousculés, Tidou et moi, quand ils sortaient de la grotte, et qui sait si nous n'en apprendrons pas davantage? »

Cette idée que, très vite, nous pourrons peut-être découvrir la clef du mystère, fait remonter notre fièvre.

« Entendu! s'écrie Bistèque. Tous ce soir, à Saint-Remèze! »



CHAPITRE XI

LA « GRANDE CHANDELLE »

TOUT L'APRÈS-MIDI, pendant que je promenais mes clients dans la grotte illuminée, je ne pensais qu'au moment où nous pourrions partir pour Saint-Remèze.

Lorsque je ramenai à la surface ma dernière caravane, je trouvai mes camarades déjà prêts, devant !a bergerie.

« Voilà, expliquait Corget, nous roulerons ensemble jusqu'aux abords du village. Là, nous cacherons nos vélos dans les taillis et nous nous

disperserons dans la garigue. Celui qui aura la chance d'apercevoir les rôdeurs essaiera de s'en approcher, de voir de près leur tête. Dès qu'ils seront assez loin, il nous avertira d'un coup de sifflet et nous nous retrouverons tous là où nous aurons laissé les vélos. »

J'emmenai Kafi. Il était assez remis pour être capable de faire ces cinq kilomètres. Rien ne nous obligeait d'ailleurs à rouler vite. Il n'était pas tard, nous avions le temps. Par exemple, je lui avais passé sa muselière. Pauvre Kafi! A midi, en rentrant de Bourg-Saint-Andéol, au moment de la lui essayer, j'avais cru qu'il devenait fou. Epouvanté, il marchait à reculons, se frottant la tête aux pieds des tables, à tout ce qu'il rencontrait, pour se débarrasser de cet appareil barbare. Pour l'habituer, je la lui avais enlevée et remise trois fois. A présent, il ne protestait plus, mais son air lamentable et résigné faisait pitié.

Le soir commençait à tomber quand apparut la masse sombre du vieux château qui domine le village, se découpant sur un ciel orageux. A deux cents mètres des premières maisons, on mit pied à terre pour quitter la route et jeter les vélos dans un taillis. Alors, après les dernières recommandations de Corget, la bande des Compagnons de la Croix-Rousse se sépara.

Je partis seul avec Kafi vers la gauche, et découvris bientôt un sentier, ou plutôt une piste, qui semblait être un raccourci de la route reliant Marzal à Saint-Remèze.

Par précaution, je ne m'attardai pas sur ce sentier *et* m'installai à l'écart, derrière de grosses touffes de buis qui formaient un écran parfait. Kafi vint s'allonger à côté de moi, essayant encore d'arracher sa muselière en se frottant le museau contre ma cuisse.

Le ciel était couvert, comme le soir de notre arrivée. C'était chose assez rare dans ce pays si sec. Il avait sans doute plu, quelque part, là-haut, sur les Cévennes, car l'air était presque frais. Perdu dans cette garigue, je sentais mon cœur battre très fort.

... Je suis là depuis une heure et je commence à trouver le temps long, quand Kafi dresse l'oreille. Presque aussitôt, sur la droite, je distingue un bruit de pas, puis de voix. Je m'allonge derrière les buis, recommande à Kafi de ne pas bouger et surtout de ne pas aboyer. Bientôt, deux ombres apparaissent, dépassant à peine les buissons. Elles viennent dans ma direction, elles vont passer à quelques pas de moi, sur le sentier. L'une paraît assez grande, l'autre de taille moyenne, bien qu'il soit assez difficile de s'en rendre compte, car les deux hommes sont courbés sous le poids de sacs à dos. Impossible de distinguer leurs traits, la nuit est trop sombre.

Mais que se passe-t-il? Arrivés à ma hauteur, les inconnus ralentissent leur allure. M'ont-ils aperçu? Je retiens ma respiration... Non, ils font encore quelques pas, puis s'immobilisent.

« Arrêtons-nous un peu, dit l'un d'eux; il n'est pas très tard. Après une journée sous terre, on a besoin de respirer l'air frais. »

Je les entends déposer leurs sacs, et s'approcher d'un petit mur de pierres sèches où ils s'assoient.

« Encore une journée pour rien, soupire une voix. Consolons-nous avec une cigarette. »

La flamme d'un briquet filtre un instant à travers les buissons; je ne distingue rien d'autre; assis, les deux hommes ne dépassent pas la touffe de buis. Tapi contre moi, le regard tendu, Kafi écoute lui aussi, et ne bouge pas. A-t-il reconnu ces deux hommes... ou plutôt l'un d'eux, celui qu'il avait essayé de mordre quand il me croyait attaqué? Dire que j'ai là, devant moi, les misérables qui ont voulu tuer mon chien! J'en frémis. Si j'osais, j'enlèverais sa muselière et je le lancerais à leurs trousses...

Plusieurs minutes passent. Les inconnus continuent de discuter, mais à voix plus basse, comme s'ils échangeaient des choses secrètes. Ah! si je pouvais m'approcher, simplement de quelques mètres, sans faire craquer les branches mortes!

Parmi les bribes de phrases qui me parviennent, je distingue tout de même deux mots : le nom de Marzal et celui de la vieille dame, que nous avons relevé sur le lambeau jauni de *La Voix des Flandres,* Mme Havez.

Enfin, leur cigarette achevée, les deux inconnus se lèvent et reprennent la direction du village. Dès

que je les suppose arrivés, je lance un coup de sifflet et bondis, avec Kafi, pour rejoindre les autres Compagnons. Haletant, je raconte vivement ce que j'ai vu et entendu.

« Plus de doute, déclare Corget, ce sont eux. L'un est grand, l'autre petit, ils ont passé leur journée sous terre, à la recherche de quelque chose, ils ont parlé de Marzal et de la vieille dame cambriolée... et, par-dessus le marché, ils fument. Souvenez-vous des bouts de cigarettes trouvés dans la grotte et dans leur repaire.

— Et Kafi, me demande Bistèque, est-ce qu'il les a reconnus, lui aussi? »

J'avoue que, durant tout le temps où j'essayais de surprendre la conversation, j'ai maintenu Kafi par son collier et qu'il n'a pas bougé.

« Parbleu! s'écrie le Tondu, avec cette espèce de panier à salade devant le nez, comment voulez-vous qu'il ait senti quelque chose? »

Puis, très excité, il ajoute :

« Je suppose que vous êtes tous de cet avis, à présent que nous les tenons, ne les quittons pas. Il est probable qu'en rentrant ils vont se mettre à labié, comme de bons pensionnaires, puis monter se coucher... ou plutôt faire semblant de se coucher. Il faut absolument les suivre quand ils sortiront en cachette de l'hôtel.

— Oui, approuve la Guille, mais nous n'avons pas prévenu M. Soubeyrand ni Mady. Ils vont s'inquiéter.

— Alors, dit le Tondu, renvoyons quelqu'un là-bas. Qui veut se dévouer?

— Moi! » fait Gnafron.

Comment? Gnafron?... lui qui n'a jamais peur de rien? Nous le regardons, stupéfaits.

« Oui, soupire Gnafron d'une voix navrée, tout à l'heure, dans la garigue, j'ai été pris d'une rage de dents. Regardez ma joue : elle est aussi enflée qu'une tomate. C'est intenable; je rentre avaler un cachet d'aspirine et me coucher. »

Il enfourche son vieux vélo, et, tenant le guidon d'une main, sa joue de l'autre, disparaît dans la nuit. Alors, sans lui, nous tenons un véritable conseil de guerre. Comment surveiller de près





l'auberge des Stalactites sans être vus? Par chance, la nuit est venue plus tôt que d'habitude et surtout il ne fait pas chaud. On dirait même qu'il va pleuvoir. Par moments, on sent voltiger quelques gouttes. Les gens ne s'attarderont pas à prendre le. frais sur le pas des portes.

Dès que les premières lumières s'éteignent aux fenêtres, nous pénétrons dans le village déjà désert, comme abandonné.

L'auberge des Stalactites est située presque au centre. Une façade, la principale, donne sur une petite place, l'autre sur une ruelle qui n'est guère qu'un chemin sombre, bordé de remises et de hangars.

« La Guille, le Tondu et Bistèque, postez-vous dans la ruelle, commande Corget, et ouvrez l'œil.

Toi, Tidou, reste ici avec Kafi, nous chercherons une cachette sur la place. »

Cette cachette est vile trouvée. Les maisons abandonnées ne manquent pas. Nous nous glissons dans le couloir d'une vieille bâtisse. Par exemple, l'auberge n'est pas exactement en face. On distingue cependant sa façade, en entier, avec la vigne qui court le long des murs. Deux fenêtres, au rez-de-chaussée, sont encore allumées, celles de la salle à manger sans doute.

« Les pensionnaires sont encore à table, souffle Corget, ou la patronne a oublié d'éteindre la salle. »

Mais, presque aussitôt, les lumières s'effacent. Quelques instants plus tard, juste au-dessus, au premier, une fenêtre s'éclaire. A travers les rideaux, nous apercevons deux silhouettes de taille différente. Ce sont eux! Pendant un moment, les inconnus se déplacent, se croisent à travers la chambre. Se préparent-ils déjà à repartir?

La fenêtre s'ouvre. Un des rôdeurs apparaît, hélas! à contre-jour. Impossible de distinguer ses traits. Il examine la place, appelle son compère qui le rejoint et se penche, lui aussi, sur la barre d'appui.

« Ils regardent s'il y a quelqu'un sur la place, dit Corget. Ils vont peut-être sauter, ce n'est pas très haut. »

Non. Ils paraissent hésiter. L'un d'eux étend le bras, sans doute pour se rendre compte s'il pleut

(il commence à pleuvoir en effet). Enfin, il amène à

lui les volets de bois plein, et le rectangle de lumière disparaît. Je me tourne vers Corget :

« On dirait que cette pluie les ennuie. Ils vont peut-être se coucher.

— Pas certain! tu penses qu'ils ne vont pas renoncer à sortir à cause de quelques malheureuses gouttes. Ils ont fermé leurs volets pour faire croire dans l'auberge qu'ils vont se coucher. Ils s'éclipseront tout à l'heure, par une porte donnant sur la ruelle. »

Nous attendons, anxieux, persuadés qu'un de nos camarades va venir en courant annoncer qu'ils sont partis et que les autres les ont déjà pris en chasse.

Une heure passe, interminable. Toujours rien. Pendant ce temps, la pluie a redoublé. Elle ruisselle jusqu'à l'entrée de notre couloir. La cloche de la vieille église sonne minuit. Corget pousse un soupir de lassitude.

« Trop tard, à présent; ils ne sortiront pas. Tu avais raison, la pluie les a découragés. »

Nous attendons cependant encore avant de nous décider à rejoindre les autres copains qui se sont mis à l'abri dans une remise. Naturellement, ils n'ont rien vu, rien entendu. Le Tondu est furieux.

« Quelle déveine! il faudra attendre jusqu'à demain soir. »

De rage, il tord, à le déchirer, son béret trempé par la pluie. Il ne nous reste plus, sous l'averse,

qu'à courir à travers le village désert pour retrouver nos vélos. Un quart d'heure plus tard, trempés jusqu'aux os, nous arrivons à Marzal. Sans bruit, je remonte dans la tour avec Kafi qui se secoue à chaque marche. Gnafron ne dort pas. Assis sur le pied de son lit, se tenant la joue, il m'a attendu. « Vous les avez vus? demande-t-il, anxieux. Ils sont repartis?... de quel côté?

— A dix heures et demie, nous les avons aperçus dans leur chambre. Ils ont fermé les volets. Ils se sont sûrement couchés pour de bon. »

Gnafron pousse un soupir, soulagé par ma réponse.

« Ah! bon. Alors, tout à l'heure, ce n'est pas eux que j'ai entendus, c'étaient encore des moustelles.

— Tu as entendu quelque chose dans le gouffre?

— Vers onze heures. Le cachet d'aspirine que j'avais pris en me couchant avait fini son effet. Je me suis relevé pour faire un petit tour dehors. Je suis passé devant l'entrée du gouffre. A ce moment-là, j'ai entendu un bruit qui montait du fond, un bruit de cailloux roulés, comme l'autre jour. Tu penses si mon cœur s'est mis à battre. J'ai couru chez M. Soubeyrand mais me suis arrêté devant la porte. Je me suis dit que si les rôdeurs étaient revenus, la sonnerie aurait fonctionné et que le guide serait déjà debout. Puisqu'ils n'ont pas quitté l'auberge, je suis rassuré; ce devait être de grosses moustelles pour faire rouler les cailloux de cette façon...»

Nous nous couchons. Apaisé, Gnafron oublie son mal de dents et s'endort presque aussitôt.

Le lendemain, quand j'ouvre les yeux, plus la moindre trace d'orage ou de pluie. C'est le soleil qui m'a éveillé en passant par la lucarne. Oh! déjà huit heures! Un gros car de tourisme allemand stationne sur le terre-plein. Je secoue Gnafron qui dort toujours.

« Debout! Des clients nous attendent en bas! »

Les yeux encore pleins de sommeil nous dégringolons de la tour. Or, à peine sommes-nous dehors que M. Soubeyrand, surgissant du flot de touristes qu'il ramène de la grotte, se précipite vers nous, complètement bouleversé.

« Les vandales! Ils sont encore revenus cette nuit. Ils ont brisé la « Grande Chandelle! »

Oubliant ses touristes allemands qui tendaient leurs pourboires, il nous invite à le suivre, avec nos camarades. Dévalant l'escalier comme un écureuil, il nous entraîne dans la grande salle. Jamais nous ne l'avons vu dans cet état.

« Les vandales! voyez ce qu'ils ont fait! la Grande Chandelle! Si encore ils l'avaient brisée pour l'emporter..., non, regardez les débris à vos pieds! »

En effet, la Grande Chandelle gît sur le sol, en morceaux. C'était une des plus belles stalagmites du gouffre, haute d'au moins cinq mètres, fine comme un cierge et plus blanche que la neige.

« Je suis sûr qu'elle était encore intacte hier

soir, explique le guide. Je l'ai même éclairée avec ma torche pour la faire admirer aux derniers visiteurs. »

Nous sommes atterrés. Nous aussi nous trouvions la Grande Chandelle magnifique; cependant, pour l'instant, ce n'est pas elle qui nous préoccupe. Comment les rôdeurs, que nous avons vus fermer les volets de leur chambre, nous ont-ils échappé? Comment, aussi, ont-ils pu descendre dans le gouffre sans déclencher la sonnerie d'alarme? Et pourtant, ils sont venus cette nuit même, ils étaient là quand Gnafron a cru entendre des moustelles. Pauvre Gnafron ! Il est furieux contre lui-même, mais est-ce sa faute?

Dans ce mystère, une seule chose paraît claire. Si les rôdeurs ont brisé la Grande Chandelle, ils ne l'ont pas fait exprès, ainsi que l'explique le guide :

« Vous voyez, elle se dressait devant ce creux de la roche. C'est certainement en voulant explorer ce creux qu'ils l'ont brisée, par mégarde. Que cherchaient-ils dans ce trou? »

Cette cavité, en effet, s'ouvre à deux bons mètres au-dessus du sol. Elle ne renferme que quelques stalactites tout à fait ordinaires. Les rôdeurs y ont laissé des traces de pas,... des empreintes de bottes de caoutchouc.

Alors, encore une fois, nous remontons lentement l'escalier pour vérifier, marche après marche, les fils électriques. Ils ne sont pas coupés. Plus

haut, les cadenas des grilles sont intacts, eux aussi.

« Je ne comprends pas, répète le guide en caressant nerveusement, à rebrousse-poil, sa petite moustache

noire. Par précaution, j'avais changé ces cadenas avant-hier, ce n'étaient pas les mêmes clefs qui les ouvraient. Les rôdeurs ont donc un arsenal, capable d'ouvrir n'importe quoi!... »

Et, en bon guide amoureux de sa grotte, il se lamente encore :

« Ma Grande Chandelle! quel malheur! Que va dire M. Pierre, demain, quand il rentrera?... Oh! ils n'auront pas le dernier mot, ces vandales! Cette nuit, je coucherai dans le gouffre... et toutes les autres s'il le faut. »

Déconcertés, nous remontons à la surface pour



rentrer dans la salle d'accueil où Mme Soubeyrand et Mady apprennent avec stupeur ce qui vient encore d'arriver.

Assis sous le mannequin que le courant d'air de la porte ouverte fait tourner au bout de son échelle, nous essayons de comprendre l'inexplicable. Marzal, sur ce plateau sauvage, serait-il un lieu hanté, un lieu maudit? Est-ce que nous devenons fous?

Soudain, alors que nous réfléchissons, silencieux, Mady laisse échapper un petit cri. Les regards se tournent de son côté. Elle est subitement devenue très pâle.

« Ça y est! s'écrie-t-elle. Je viens de comprendre, je sais comment les rôdeurs descendent dans le gouffre sans déclencher la sonnerie, sans se servir de fausses clefs. Vous les cherchiez dans la garigue et ils viennent tous les jours dans cette salle! »

Nous la regardons, suspendus à ses lèvres, presque inquiets pour elle.

« Voyons, Mady, ce n'est pas possible!

— Très possible... et même certain. Chaque soir, sans qu'on s'en aperçoive, ils se mêlent aux derniers visiteurs, ils prennent leurs billets comme les autres et ils descendent dans le gouffre. Seulement, ils y restent... Ils attendent le lendemain, la première caravane, pour remonter à la surface sans que personne ne les remarque. »

Cette explication inattendue nous ahurit.

« Alors, fait M. Soubeyrand en passant la main sur son front comme pour chasser un cauchemar, ils étaient donc, tout à l'heure, parmi les touristes allemands?... et je n'ai rien vu?

— Vous ne pouviez pas vous en apercevoir. A la caisse, Mme Soubeyrand ou moi, nous savons le nombre de tickets que nous distribuons, par contre vous autres, les guides, ne comptez jamais les visiteurs quand ils descendent ou remontent.

— Ça, c'est vrai, approuve la Guille. Sur une caravane de vingt ou trente clients, deux de plus ou de moins, ça ne se voit pas. »

Cependant, je fais remarquer à Mady que, ces derniers temps, elle s'est souvent occupée de la caisse. Comment n'a-t-eîle pas remarqué plusieurs fois les mêmes têtes.

« Bien sûr, dit-elle, navrée, mais je n'étais pas prévenue. A la caisse on est très occupé à distribuer les tickets et à rendre la monnaie. On n'a pas le temps de regarder les gens qui vous tendent leur argent, et puis, vous pensez bien que les rôdeurs prennent leurs précautions. Ils doivent venir à tour de rôle en se faisant chaque fois de nouvelles têtes, avec de fausses barbes, des lunettes.

— Evidemment, approuve Gnafron. Néanmoins, ce que je ne comprends pas, c'est comment ils arrivent à nous fausser compagnie quand la caravane est dans le gouffre. »

Cette fois, c'est M. Soubeyrand qui trouve l'explication.

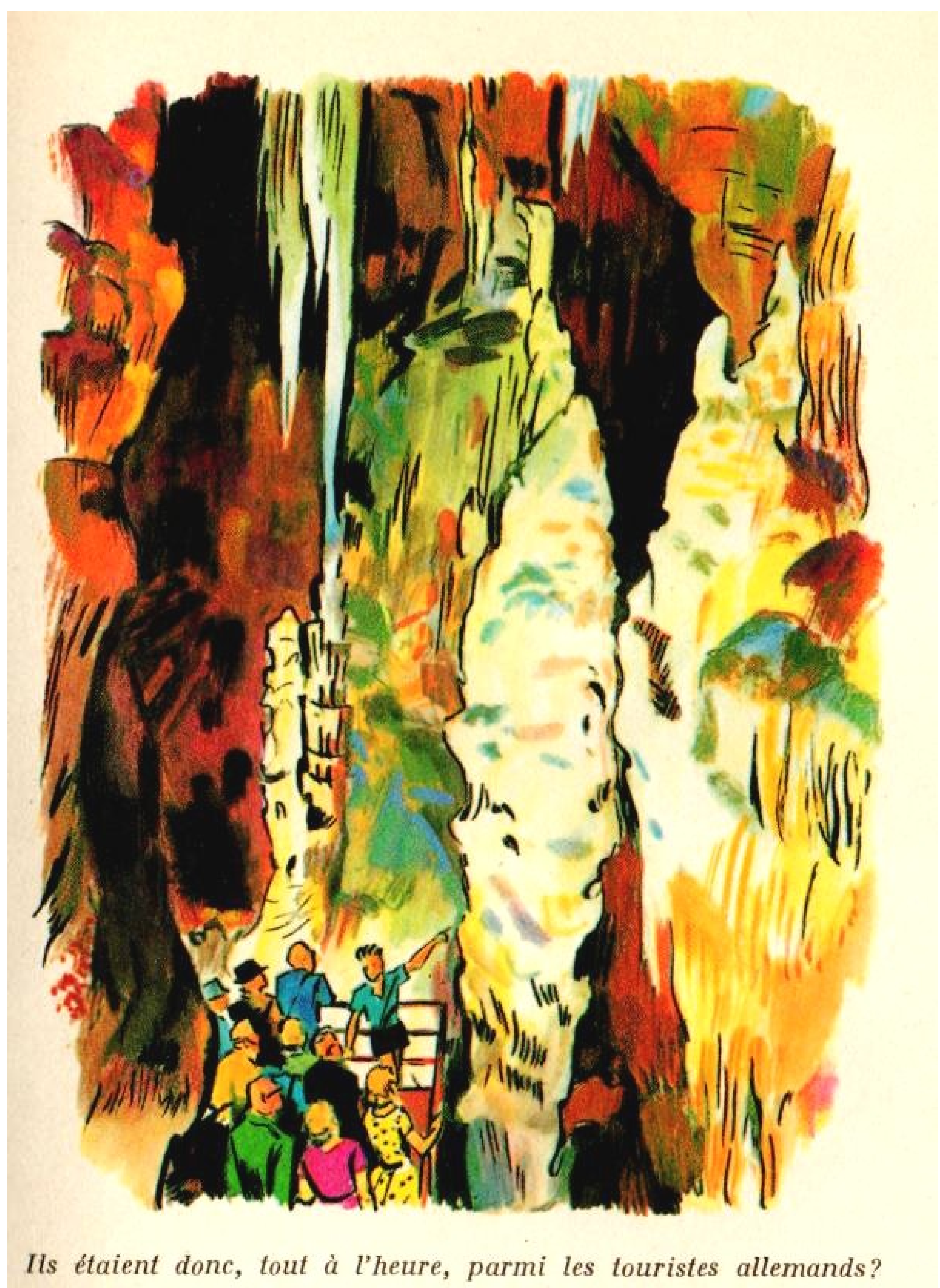
« La chose est simple. Réfléchissez'! A chaque visite, quand nous arrivons au fond de la grotte, dans la salle des Diamants, nous éteignons toutes les lumières pour impressionner les visiteurs et leur donner, un

instant, le frisson. C'est cet instant que nos rôdeurs attendent. Ils se tiennent près d'un pilier. Au moment où le gouffre est plongé dans la nuit, ils disparaissent.

— Et ils recommencent leur petite opération, en sens inverse, le lendemain matin », ajoute la Guille.

Vraiment, cette explication est géniale... et c'est Mady qui l'a trouvée. Mais tout à coup, Corget, qui, jusqu'ici, n'a rien dit, se lève et déclare d'une voix grave:

« Oui, l'explication est lumineuse; seulement, nous oublions une chose. Si les rôdeurs sont descendus dans le gouffre hier soir, avec la dernière caravane, pour ne remonter que ce matin avec la première, comment se fait-il que nous les ayons aperçus, cette nuit, à l'auberge de Saint-Remèze? »



Ils étaient donc, tout à l'heure, parmi les touristes allemands?



CHAPITRE XII

PRISONNIER VOLONTAIRE

Six HEURES du soir! Le moment où, chaque jour, Marzal connaît sa plus grande animation. Les visiteurs sont particulièrement nombreux, aujourd'hui, car c'est samedi.

En ce moment, la Guille et Bistèque sont dans la grotte, avec une caravane de touristes. Ils sont partis depuis une heure et ne tarderont pas à remonter. Le Tondu et Gnafron (dont la rage de dents est calmée) viennent de descendre avec un autre groupe. Dans la salle d'accueil, Mme Soubeyrand

s'occupe à la buvette. Elle a fort à faire; il fait chaud et les touristes réclament des rafraîchissements. Mady, elle, trône à la caisse. C'est son travail préféré. Elle a 1 impression de jouer un rôle important. Mme Soubeyrand lui fait confiance; elle ne se trompe jamais en rendant la monnaie. Elle sait même très bien évaluer l'âge des enfants pour savoir si elle doit leur accorder le demi-tarif.

Mais ce soir, Mady ne s'amuse pas. Elle est nerveuse à la pensée que, tout à '.'heure, les rôdeurs vont sans doute se présenter au guichet,... car elle en est toujours absolument sûre; c'est de cette façon que, chaque jour, ils s'introduisent dans le gouffre. La seule chose qui n'est pas éclaircie, pour elle comme pour nous, c'est de savoir s'ils sont seulement deux et non pas quatre, puisque notre petit espionnage, à Saint-Remèze, a posé une nouvelle énigme.

Ainsi, tandis que Mady tient la caisse et Mme Soubeyrand la buvette, le guide, Corget et moi nous nous sommes installés à l'autre bout de la salle, à la dernière table, près de l'immense cheminée où brûlerait un arbre entier.

Si M. Soubeyrand nous a priés, Corget et moi, plutôt que d'autres, de rester avec lui, c'est que nous sommes les seuls à pouvoir reconnaître les rôdeurs. Hélas! ce sera difficile. Nous ne les avons aperçus qu'à contre-jour. Jamais nous n'avons pu distinguer leurs traits. L'un est grand, l'autre de taille moyenne; c'est tout ce que nous savons.

De loin, nous surveillons attentivement les allées et venues. Kafi est couché près de moi, attaché à un pied de la table. Je lui ai enlevé sa muselière, mais je doute que lui aussi sache reconnaître les hommes que nous cherchons. Il y a trop de monde, et on dit que les muselières font perdre aux chiens une partie de leur flair.

Oh! pourvu que le coup que M. Soubeyrand est en train de préparer réussisse! A voix basse, nous en discutons. Corget demande :

« Alors, monsieur Soubeyrand, s'ils viennent et si nous les reconnaissons, qu'allez-vous faire?... Téléphoner aussitôt à la police?

— Non, nous n'avons aucune preuve réelle contre eux, et puis ce serait maladroit. Nous attendrons qu'ils soient au fond du gouffre... et moi avec eux.

— Vous? »

Le guide sourit.

« Voyez-vous un autre moyen d'apprendre ce qu'ils viennent faire chaque nuit?

— Oh! monsieur Soubeyrand, ce n'est pas prudent, laissez-nous vous suivre.

— C'est cela qui ne serait pas prudent. Rassurez-vous, je saurai où me cacher et j'aurai quand même besoin de vous, précisément pour prévenir la police.

— A quel moment faudra-t-il téléphoner?... dans une heure?... deux heures?

— Plus tard, pas avant quatre ou cinq heures

du matin. Je veux avoir le temps d'observer leur manège. »

A mon tour, je pose une question. Je demande au guide comment il descendra dans le gouffre, en même temps que les rôdeurs, sans qu'ils s'en aperçoivent.

« S'ils ne vous voient pas remonter avec les autres touristes, ils auront la puce à l'oreille?

— Ne t'inquiète pas. J'ai tout prévu. Dès qu'ils entreront ici, je m'éclipserai pour me déguiser en touriste et je compte sur vous deux pour diriger la dernière visite. »

M. Soubeyrand, sous son air tranquille, ne manque pas d'imagination. Cependant, je pense au



moment où, au fond du gouffre, il devra lui aussi profiter de la coupure de courant pour se cacher.

« Si, tout à coup, quand la lumière reviendra, vous vous trouviez nez à nez avec eux, dans la même cachette? »

Le guide sourit de nouveau.

« Figurez-vous, mes petits amis, que j'ai pensé aussi à cela. D'ailleurs, le meilleur endroit pour observer ce qui se passe dans la grotte n'est pas au fond. Je me cacherai dans la salle du Tombeau, derrière les hautes colonnes blanches, vous savez, celle qu'on appelle les « Grandes Orgues ». Au moment où nous y arriverons, celui qui conduira !a visite n'aura qu'à décrocher le téléphone qui se trouve tout près. Il appellera la salle d'accueil, dira que quelque chose fonctionne mal, n'importe quoi, demandera qu'on coupe le courant quelques instants, juste pour une vérification, le temps de me glisser derrière les Grandes Orgues. Mady et ma femme sont prévenues. Ensuite, vous continuerez la visite, normalement, et vous remonterez tranquillement avec vos clients sans oublier de refermer soigneusement la grille ni de brancher la sonnerie d'alarme.

— Bien sûr, et si, justement, au bout d'un moment, la sonnerie se déclenchait?

— Soyez tranquilles, elle ne bougera pas. Les rôdeurs s'y prennent de cette façon pour descendre dans le gouffre, parce qu'ils n'ont pas les bonnes

clefs pour ouvrir les grilles. Par conséquent, ils ne remonteront pas l'escalier. Et puis... »

A ce moment, j'interromps M. Soubeyrand en lui posant la main sur le bras. De son guichet, Mady vient de faire un signe, le petit signe convenu. Elle a sorti son mouchoir pour s'éponger le front. Cela signifie qu'elle a remarqué quelque chose d'anormal. Nous nous penchons pour mieux voir le client qui se trouve en ce moment devant elle. Il a l'air d'un touriste. Cependant, il porte un chapeau, alors que, dans la salle, où il fait chaud, presque tous les hommes sont tête nue, ou tiennent leur coiffure à la main. Il porte également des lunettes, ce qui n'est pas très original. Pourtant, si Mady nous a fait signe, c'est qu'un petit détail l'a intriguée.

Anxieux, nous ne quittons pas des yeux cet inconnu. Il est en train de prendre son billet. Pour que nous ayons le temps de bien le voir, Mady le fait un peu attendre, comme si elle éprouvait de la difficulté à détacher le ticket du carnet à souches. L'homme doit tenir dans sa main la somme exacte, toute prête, car nous observons que Mady ne lui rend pas de monnaie.

Il s'éloigne alors du guichet. Pendant quelques instants, mêlé à la foule, nous le perdons de vue. A ce moment, Mady fait de nouveau signe. Le coude sur le comptoir, la main levée, elle déplie deux doigts. Nous comprenons que l'homme a pris deux billets. En effet, nous le redécouvrons, près

d'une fenêtre, le dos tourné à la salle, parlant à un autre personnage nettement plus grand que lui et que la plupart des touristes. Mon cœur saute un grand coup.

C'est lui, notre inconnu du premier soir, celui qui nous a bousculés, Corget et moi, celui qui a voulu empoisonner mon chien, sans doute. Lui non plus ne se remarque pas par sa tenue... à part le chapeau de feutre enfoncé sur les yeux.

« Regarde, me glisse pourtant Corget, on dirait que leur veste, à tous deux, forme une bosse, au bas du dos.»

C'est vrai, ils ont un peu l'allure de chasseurs qui portent leur carnassière sous leur vareuse. Ils ont dissimulé ainsi leur attirail et probablement enroulé des échelles de corde autour de leur taille.

« Ne les perdez pas de vue, recommande M. Soubeyrand en se levant, je vais me changer. »

La recommandation est inutile. Ils ne nous échapperont pas. L'absence du guide n'est d'ailleurs pas longue. Dix minutes plus tard, il reparaît, absolument méconnaissable. Nous nous demandons même, un instant, si ce n'est pas un étranger qui, de loin, nous fait ce petit signe discret. Il a passé une épaisse veste à carreaux sur un chandail de laine qui lui tiendra chaud cette nuit, enfoncé sur sa tête une casquette de toile, mais surtout, oh! oui, surtout, il n'a pas hésité à couper sa belle petite moustache noire dont il était pourtant si fier. De loin, il désigne à Corget le grand tableau

lumineux, à l'entrée de la salle. Nous comprenons. Corget se lève, va tourner les boutons du tableau où s'inscrivent aussitôt ces mots :

LA DERNIERE VISITE VA COMMENCER

Cette annonce est accueillie par un brouhaha de satisfaction. Les gens se dirigent vers la porte,... nos deux rôdeurs aussi. Corget enfile ses gants, prend une torche. La caravane se masse alors dehors, devant la grille d'entrée qui sera aussi, pour une fois, comme l'a recommandé M. Soubeyrand, celle de sortie.

« Par ici, mesdames et messieurs! Présentez vos billets! »

Tandis que Corget s'engage ainsi sur les premières marches pour se placer en tête de la troupe, je me poste près de la grille pour le contrôle. Au moment où les deux hommes passent devant moi, un frisson court entre mes épaules. J'écorne leurs tickets sans oser lever les yeux. M. Soubeyrand se présente dans les derniers... avec son billet, comme tout le monde.

« Cette fois, Tidou, me murmure-t-il, nous les tenons. »

Et la visite commence. A une trentaine de marches au-dessous, la voix de Corget résonne sous les voûtes :

« Mesdames et messieurs, c'est en 1949 que cette grotte magnifique, une des plus belles de France... »



Aujourd'hui, sa voix tremble un peu. Pendant qu'il désigne les plus curieuses concrétions avec le faisceau lumineux de sa torche, j'examine nos deux hommes. Ils jouent bien le jeu. On les dirait vraiment intéressés par les explications de Corget.

Nous voici dans la grande salle, celle du Tombeau, où M. Soubeyrand doit disparaître. Corget s'approche du poste téléphonique, tourne la manivelle :

« Allô! allô!... je signale des irrégularités de courant dans la grotte. Voudriez-vous vérifier?... oui, le couper, juste un instant, merci. »

II a pris soin de parler très fort pour que tout le monde entende et ne soit pas surpris. Pendant quelques instants, le gouffre est plongé dans la nuit. Quand la lumière reparaît, M. Soubeyrand,

lui, a disparu. Nos deux rôdeurs n'ont pas bougé. Ils paraissent seulement un peu inquiets. Craignent-ils qu'après cette petite panne nous ne coupions pas de nouveau la lumière, au fond du gouffre ?

Qu'ils soient rassurés. Une centaine de marches plus bas, Corget annonce :

« Mesdames et messieurs, nous sommes ici à cent trente mètres sous terre, le point le plus bas de la partie aménagée du gouffre. Je vais, pendant quelques instants, plonger la grotte dans l'obscurité pour vous donner une idée de l'impression de nuit absolue qu'ont éprouvée les spéléologues quand ils ont atteint pour la première fois ces profondeurs. »

Oh! ces quelques secondes d'attente! Mon cœur bat à tout rompre. Si Mady s'était trompée? Si, après tout, ces deux hommes n'étaient que de simples touristes comme les autres?

Non. Quand, brusquement, la lumière des deux cents lampes inonde de nouveau la grotte, les rôdeurs ont disparu.

Les abandonnant, avec M. Soubeyrand, dans les profondeurs souterraines, nous remontons vers la surface. Enfin, tout là-haut, apparaît le petit trou de lumière. Le dernier visiteur sorti, nous verrouillons soigneusement la grille, celle que nous avons franchie pour la descente, car M. Soubeyrand, par précaution, a conservé dans sa poche les clefs de l'autre.

Tandis que les visiteurs regagnent leurs voitures, nous courons rejoindre nos camarades, Mady et Mme Soubeyrand.

« Mon Dieu! dit la pauvre femme avec un soupir en pensant à son mari, toute la nuit dans le gouffre, avec eux! s'il lui arrivait quelque chose? »

Nous la rassurons, mais nous sommes presque nussi inquiets qu'elle. Nous ne pouvons nous empêcher de penser aux autres rôdeurs, ceux de Saint-Remèze car, à présent, nous le craignons, ce ne sont pas les mêmes. En apprenant que ceux de 'a grotte sont capturés, les autres ne vont-ils pas chercher à les venger?

Nous discutons un long moment, nous demandant si nous devons envoyer deux ou trois copains surveiller l'auberge des Stalactites.

« Non, tranche Corget sans hésitation, ne quittons pas Marzal, M. Soubeyrand peut avoir besoin de nous tous. »

Pour la première fois, ce n'est pas en plein air que Bistèque fait, sa popote du soir. Trop inquiète, Mme Soubeyrand nous demande de rester avec elle dans la salle d'accueil. Nous nous installons autour d'une table, celle que nous avons -pris l'habitude d'appeler la « table du pendu » à cause du mannequin qui se balance juste au-dessus.

Le souper terminé, nous décidons de veiller aussi tard que possible. Mais qu'elles sont longues ces heures d'attente! Au moindre bruit, dehors, dans la garigue endormie, nous sursautons.

Enfin, Mme Soubeyrand, devinant notre fatigue, après notre nuit si mouvementée de la veille, nous oblige à partir nous coucher. Nous protestons. Elle insiste.

« Mes pauvres garçons! vous tombez de sommeil... D'ailleurs, je ne serai pas seule puisque Mady reste avec moi. Prenez ce réveil, c'est mon mari lui-même qui a placé la petite aiguille sur cinq heures, l'heure à laquelle nous téléphonerons à la police.

Nous la quittons à regret. Dehors, la nuit est sans lune, la gangue plus sinistre que jamais. Pour la dernière fois, je monte dormir dans la tour avec Gnafron, puisque M. Pierre doit rentrer demain. Nous nous étendons sur le lit, mais Gnafron est énervé, il ne cesse de se retourner sur le matelas.

« Qu'as-tu?... ta rage de dents qui te reprend?

— Non, pas les dents; je ne suis pas tranquille... à cause de mon oreille.

— Ton oreille?

— Quand elle me démange, comme ça, c'est toujours mauvais signe. J'ai l'impression qu'on ne va pas dormir longtemps cette nuit. »



CHAPITRE XIII

DRAME AU FOND DU GOUFFRE

SES démangeaisons d'oreille n'ont pas trompé Gnafron. Exténués par les fatigues de la veille, nous dormons profondément quand une main nerveuse me saisit le bras et me tire de mon sommeil.

« Vite! Levez-vous! »

C'est la voix de Mady! Eblouis par la lumière de la lampe qu'elle vient d'allumer, nous la distinguons à peine.

« Que se passe-t-il?

— La sonnerie d'alarme vient de se déclencher!

Mme Soubeyrand est partie à la bergerie, réveiller les autres Compagnons. Venez vite!

— La sonnerie! s'écrie Gnafron, M. Soubeyrand appelle à l'aide! »

Nous sautons sur le plancher, passons en hâte pantalon et chemise et descendons rejoindre Mady qui nous a devancés. Kafi, lui aussi, s'est levé, inquiet, et m'a suivi. Dehors, il fait encore nuit noire. Nos camarades accourent.

« Je ne comprends pas, s'étonne Corget. M. Soubeyrand était sûr que la sonnerie ne fonctionnerait pas. Les rôdeurs ont mis le pied sur la marche, sans s'en rendre compte. Ils sont pris. »

Nous courons vers le gouffre. La grille que nous avions soigneusement refermée, hier soir, est intacte, mais, stupeur! l'autre, celle dont le guide avait gardé les clefs, est grande ouverte.

« Mon Dieu! s'écrie Mme Soubeyrand, la voix angoissée, un malheur est arrivé à mon mari! »

Inconsciente du danger, elle veut s'élancer dans la grotte, savoir tout de suite ce qui s'est passé. Le Tondu et Corget la retiennent. La respiration suspendue, nous écoutons. Le gouffre est silencieux, pas même le bruissement d'une moustelle glissant sur les roches.

« Monsieur Soubeyrand?... Etes-vous là?... »

Aucune réponse. Les rôdeurs ont-ils disparu en emmenant le guide? C'est probable.

Nous nous engageons dans la descente. Mme Soubeyrand frissonne de froid et de peur dans sa lé-

gère robe de chambre. Par précaution, j'ai attaché Kafi à sa laisse. Il a toujours eu horreur de descendre dans la grotte. Pourtant, cette fois, il n'hésite pas, nous sentant en danger.

Nous descendons dix marches, vingt, trente; toujours rien, que le lourd silence des profondeurs... Mais, tout à coup, Mme Soubeyrand tend le doigt en avant, pousse un cri d'effroi :

« Oh!... »

Dans la vaste salle où se dresse l'énorme bloc de rocher qu'on appelle le Tombeau, une forme est étendue sur le sol pierreux et humide. Nous reconnaissons aussitôt le guide. Folle d'angoisse, Mme Soubeyrand se précipite.

Le guide a été attaché ou plutôt ficelé avec une échelle de spéléologue qui lui paralyse bras et jambes. Ses yeux sont clos, il ne bouge pas. Un peu de sang coule sur sa main droite. Sa lèvre inférieure est enflée, comme s'il avait reçu un coup violent. Le Tondu se penche vivement sur le corps, et, l'oreille contre la poitrine, écoute.

« Rassurez-vous, madame Soubeyrand, il respire, il n'est qu'évanoui. »

Alors, en hâte, nous le délivrons de ses lions, ce qui n'est pas facile, les fils d'acier font dix fois le tour de son corps. Enfin, nous le soulevons, pantelant, pour l'approcher de la paroi de la grotte où nous essayons de l'adosser. En larmes, Mme Soubeyrand essuie les traces de sang sur la main

blessée, tapote avec son mouchoir la lèvre meurtrie.

« Mady! monte vite chercher de l'alcool; tu en trouveras dans la buvette! »

En attendant, nous essayons de ranimer le blessé en frictionnant ses membres et par de petites tapes sur les joues. Comment reconstituer ce qui s'est passé? Les rôdeurs l'ont-i!s surpris en train de les épier? C'est peu probable. M. Soubeyrand avait dit qu'il ne bougerait pas de sa cachette, et celle-ci était sûre, à « double fond », ce qui lui permettait de se dissimuler ailleurs si les inconnus s'avisaient de tourner autour des Grandes Orgues. Comment expliquer qu'il eût quitté son refuge, puisque nous devions nous-mêmes téléphoner aux gendarmes?

Mais voici Mady qui revient avec une petite bouteille d'alcool : du cognac. Les mains tremblantes, Mme Soubeyrand écarte les lèvres de son mari pour y faire glisser quelques gouttes. Un léger tressaillement agite le blessé dont les yeux restent clos. Quelques gouttes encore, quelques tapotements. Sa poitrine laisse alors échapper un soupir comme celui qu'on pousse après un long sommeil. Ses cils remuent, ses paupières se soulèvent. Il promène un regard étonné autour de la grotte illuminée, découvre les visages qui l'entourent. D'une voix angoissée, il muraiure :

« Que faites-vous tous, autour de moi?... où sommes-nous? »

II se passe la main sur le front et, brusquement, son visage change d'expression. Une lueur d'effroi traverse son regard.

« Les rôdeurs?... »

Soutenu par sa femme, il essaie de se redresser.

« Les bandits! ils ont trouvé... oui, trouvé... emporté... »

Mais cet effort trop grand pour rassembler ses souvenirs l'ont épuisé. Pendant quelques instants, il referme les yeux, guetté par un nouvel évanouissement. Anxieux, nous attendons. Enfin, il relève la tête.

« Oui, trouvé... emporté... sûrement ce qu'ils cherchaient.

— Expliquez-nous, monsieur Soubeyrand, demande Corget. la voix pressante, essayez de vous souvenir. »

Quelques instants s'écoulent encore dans le plus grand silence. Enfin, d'une voix faible, coupée, le guide fait ce récit :

« Ah! si j'avais su, c'est ma faute! Hier soir, dès les lumières éteintes dans le gouffre, je les ai entendus bouger. Ils s'étaient cachés dans la salle des Diamants. Ils ont allumé leurs lampes, remonté l'escalier. Arrivés dans cette salle, ils se sont arrêtés. Ils parlaient à voix basse mais j'ai entendu. L'un d'eux a dit :

« — Je t'assure qu'il n'a pas pu descendre jus-« qu'ici. Nous devons chercher beaucoup plus « haut. »

« Sur le coup, j'ai pensé qu'ils se doutaient de quelque chose et qu'ils parlaient de moi. Non, il s'agissait de quelqu'un d'autre. Je l'ai compris quand le second a ajouté :

« — A moins qu'on ne se soit trompé de gouffre. « Il y en a quatre ou cinq aux environs.

« — Oui, mais beaucoup moins grands, moins compliqués, et nous les avons fouillés et refouillés... D'ailleurs, leur ouverture est trop large, trop visible. Ce n'était pas des endroits sûrs omme ici. Ah! si nous avions pu retrouver la croix! Je le répète, c'est ici. Cherchons encore. II n'a pas pu descendre jusqu'au fond. Il s'est « arrêté au premier palier, au bout de sa corde, juste sous le trou d'entrée. »

Essoufflé, M. Soubeyrand s'arrête. Après avoir longuement repris sa respiration, il poursuit :

« Ils ont alors remonté une bonne partie de l'escalier avec leur attirail d'échelles et de cordes. J'ai même cru, un moment, qu'ils allaient donner l'alerte en posant le pied sur la marche piège. Ils s'en sont arrêtés à quelques mètres. Là, ils ont longuement examiné la roche, remarqué une corniche, juste en aplomb sous l'ouverture, près de l'endroit où fut retrouvé, autrefois, le corps du garde forestier. Un des hommes, le plus grand, a fait remarquer à l'autre qu'en se laissant glisser le long d'une échelle, cette corniche pouvait être facilement atteinte.

— Et ils y sont allés? demande vivement Gnafron.

— Ils ont enjambé la rampe de l'escalier et se sont servis d'une simple corde. Alors, ils ont suivi la corniche. A ce moment-là, je les ai perdus de vue; ils se sont enfoncés dans un creux. Pendant longtemps, très

longtemps, ils ont remué de la terre, des pierres... et puis, tout à coup, le plus petit, que j'ai reconnu à la voix, a poussé une exclamation. L'autre est venu le rejoindre et n'a pu retenir un cri, lui aussi. J'ai compris qu'ils venaient de découvrir ce qu'ils cherchaient depuis si longtemps. »

A cet endroit de son récit, le guide s'arrête de nouveau, le front couvert de sueur, malgré la fraîcheur de la grotte.

« C'est ma faute, murmure-t-il entre les dents. Je n'aurais pas dû bouger. J'ai voulu voir l'endroit où ils venaient de faire leur découverte. Je me suis avancé dans la salle, à tâtons, jusque sous l'escalier. Par malchance, mon pied a heurté une pierre, j'ai chancelé. Pour me retenir, instinctivement, je me suis appuyé à la paroi. Ma torche, a effleuré une stalagmite, son bouton de contact a fonctionné, la lampe s'est allumée.

« Naturellement, les rôdeurs ont tout de suite compris que quelqu'un les espionnait. J'ai bondi derrière un pilier. Ils étaient déjà là pour m'attaquer. D'un coup de poing, j'ai envoyé le plus grand rouler à terre. L'autre m'a aussitôt saisi les

jambes pour me faire tomber. J'ai réussi à me dégager mais le premier est revenu à la charge. De toutes mes forces, je me suis agrippé à sa veste... et puis, tout à coup, je ne sais plus... J'ai reçu un coup à la tète, un coup terrible, lancé par quelque chose de dur. Je me suis senti

vaciller, tomber... Un grand vide s'est fait dans ma tête..., après, je ne me souviens de rien. »

II s'arrête encore, épuisé, puis regarde autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un.

« Mais, où sont-ils?... les gendarmes les ont emmenés? »

Nous secouons la tête.

« Ils se sont sauvés! »

Le guide nous regarde, atterré.

« Sauvés? Comment? Par où?

— Nous venons de trouver ouverte la petite grille. »

A ce mot : grille, le guide sursaute. Nerveusement, il fouille dans sa poche.

« Mes clefs!... elles n'y sont plus! ils les ont prises!»

De rage, il serre les poings.

« Les bandits! ils ont réussi à s'échapper. »

Puis, réfléchissant :

« Pourtant, s'ils sont sortis par la grille, ils auraient dû déclencher la sonnerie d'alarme... Vous n'avez rien entendu?

— C'est ma faute, cette fois, dit très vite Mme Soubeyrand. Quand j'ai entendu la sonnerie,

je me suis affolée. Au lieu de courir vers l'entrée du gouffre, j'ai réveillé Mady pour qu'elle aille avertir Tidou et Gnafron dans la tour. Ensuite, je suis allée à la bergerie chercher leurs camarades. J'ai perdu cinq bonnes minutes. Les deux hommes étaient déjà partis. »

M. Soubeyrand laisse échapper un soupir de déception, puis il ajoute :

« Tu as fait ce qu'il fallait. Je me demande ce qui serait arrivé si tu t'étais trouvée face à face avec ces bandits. »

Il jette alors un coup d'œil à son poignet; en luttant contre les malfaiteurs, sa montre s'est brisée.

« Quelle heure est-il?

— Cinq heures moins le quart.

— Quand ils ont fait leur découverte, sur la corniche, je venais de regarder mon cadran lumineux. Il était quatre heures dix. Ils ne peuvent pas encore être très loin... En tout cas, ils n'ont pas regagné immédiatement la vallée dans cet état. Ils ont reçu des coups. Le plus petit, j'en suis certain, s'est blessé à la main avec le verre de ma torche. Quant à l'autre, j'ai arraché un morceau de sa veste. »

II penche la tête comme pour chercher quelque chose sur le sol. Mme Soubeyrand aperçoit et ramasse un lambeau d'étoffe, un débris de poche, avec la doublure. Je m'approche, prends le tissu et le présente à Kafi. Un débris de poche! Quelle

aubaine pour un chien comme Kafi! Il le flaire longuement. L'étoffe sent le tabac, mais aussi, certainement, la main de l'homme. Alors, mon chien aboie furieusement, à faire trembler les voûtes de la grotte.

« Suivons-le! s'écrie Corget, il nous conduira au repaire des bandits. Ils y sont peut-être encore, en train de ramasser leurs affaires et de se changer. »

Leur repaire? Est-ce une grotte dans la garigue? Est-ce tout simplement l'auberge de Saint-Remèze?

Je laisse à mon chien toute sa corde. Il tourne d'abord autour du guide puis va, vient, s'éloigne, revient... et, brusquement, me tire vers l'escalier.

« Il a trouvé la piste, crie le Tondu, venez vite! »

M. Soubeyrand nous supplie de rester, disant que c'est courir un trop grand danger et qu'il va immédiatement téléphoner à la gendarmerie; nous ne l'écoutons pas.

De tontes ses forces, Kafi nous entraîne vers la sortie. Haletant, il débouche sur le plateau. C'est le petit jour, un jour laiteux, presque aussi sinistre que la nuit. Anxieux, je surveille Kafi. Que va-t-il faire? Sans hésitation, il s'élance vers la droite,... c'est-à-dire exactement à l'opposé de Saint-Remèze.

« Je l'aurais parié, s'écrie Gnafron! Même si ces deux hommes sont ceux de l'auberge, vous pensez qu'ils ne sont pas retournés là-bas, à présent qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient. »

Le mufle à ras de terre, Kafi m'entraîne. Pour mieux le tenir, j'ai fait une boucle au bout de la corde et passé cette boucle à mon poignet. Furieux de se sentir retenu, il tire comme un forcené, si bien qu'en traversant un buisson, je trébuche et lombe dans les épines.

« Passe-moi la corde, Tidou! crie le Tondu. Je suis plus lourd que toi, mon poids le retiendra. »

J'enlève la boucle de mon poignet. Au même moment, se croyant libéré, Kafi donne une violente secousse et la corde m'échappe des mains.

« Kafi!... Kafi!... »

II a déjà disparu dans le maquis. Deux ou trois fois encore je perçois ses aboiements, puis sa voix s'éloigne. Désemparés, nous nous arrêtons. Une soudaine crainte me saisit. Les rôdeurs peuvent être armés? Kafi va les rejoindre et ils vont tirer sur lui.

Gnafron me rassure. Les rôdeurs sont peut-être armés, mais, après ce qui s'est passé, ils ne se risqueront pas à tirer, même en pleine garigue, par crainte du bruit.

« Séparons-nous en petits groupes, décide Corget, sans perdre la bonne direction. »

Hélas! la garigue est aussi traîtresse que le désert. Au bout d'un quart d'heure, Mady et moi, qui faisons équipe ensemble, nous sommes complètement perdus.



CHAPITRE XIV

DEUX ET DEUX FONT QUATRE

Nous nous apercevons vite, Mady et moi, que nous tournons en rond dans cette maudite garigue, complètement désorientés. Soudain, je pense que tout à l'heure, quand nous suivions Kafi, les premières lueurs du jour montaient de la vallée, à notre gauche. Par conséquent, en reprenant notre marche de façon à conserver l'est sur notre gauche, nous avons quelques chances d'atteindre le but.

« Formidable! s'écrie Mady. Il n'y a qu'un garçon pour trouver des trucs pareils. »

Nous nous enfonçons de nouveau dans le maquis, de plus en plus épais et sauvage. Nous parcourons plusieurs centaines de mètres, quand Mady s'arrête, l'oreille tendue.

« Ecoute! quelqu'un appelle, ça vient de ce côté. Ce sont nos camarades. »

J'ai entendu, moi aussi. Alors Mady lance le cri qu'elle sait si bien imiter, celui de la chouette. Un coup de sifflet nous répond, puis un autre, sur un ton plus aigu.

« Ce sont eux, dit Mady. Ils sont deux. »

Nous traversons en courant un petit bois de chênes verts, enjambons des touffes de genêts et de buis, et brusquement, débouchons dans une clairière. Le Tondu et Bistèque sont là, à l'entrée d'un « aven », un de ces gouffres creusés sur le plateau. Ils ont l'air de chats guettant la sortie d'une souris.

« Venez! crie le Tondu. Ils sont pris comme des rats! Impossible de s'échapper! Voyez leur échelle que nous avons remontée. »

En effet, une échelle de spéléologue à fils métalliques, presque neuve, gît sur le sol.

« Une chance! explique le Tondu. C'est par hasard que nous sommes tombés sur ce gouffre, en courant après Kafi.

— Comment? Kafi n'est pas là?

— Cela nous a un peu étonnés, reconnaît Bistèque. Il a dû perdre la bonne piste, ou suivre une ancienne trace. Il finira bien par nous rejoindre.

— A moins qu'il n'y ait plus personne dans ce trou, fait Mady.

— Plus personne?... mais cette échelle?

— Les rôdeurs ont peut-être eu le temps de descendre prendre leurs affaires et ils sont repartis en laissant leur échelle.

— Non, tout à l'heure, nous les avons entendus, au fond. »

Nous écoutons, l'oreille collée contre la roche, à l'entrée du trou.

« Inutile, dit Bistèque : ils se sont tus. Ils veulent sans doute nous décourager ou ils attendent que nous partions chercher du renfort pour s'éclipser. Mais puisque vous êtes là... Toi, Mady, reste.à l'entrée du gouffre.

— Oh! s'écrie-t-elle. Vous allez?...

— Pourquoi pas? Tu penses bien qu'ils n'oseront pas nous toucher puisqu'ils ne peuvent s'échapper. Ce serait trop grave pour eux.

— Non, proteste Mady, ne faites pas cela. M. Soubeyrand a téléphoné aux gendarmes qui sont peut-être déjà à Marzal.

— Alors, courez vite les chercher! »

Nous voici repartis à travers la garigue, cherchant au passage à repérer des arbres, des rochers, pour nous aider au retour. Tout en courant, je pense à Kafi. Comment, avec son flair extraordinaire, a-t-il manqué la bonne piste? l'a-t-il confondue avec d'anciennes traces?

A Marzal, les gendarmes sont déjà là en effet.

M. Soubeyrand vient de leur raconter sa tragique aventure au fond du gouffre. Cette fois, ils ne plaisantent plus. Le visage défait du guide, sa lèvre boursouflée qui a

encore enflé depuis tout à l'heure, sont des preuves indiscutables.

En apprenant que le repaire des malfaiteurs vient d'être découvert et que ceux-ci sont prisonniers du gouffre, les gendarmes courent vers leur voiture. L'un d'eux me lance :

« Viens avec nous, tu nous indiqueras le chemin. »

Sur ce terrain raboteux, semé de trous, de bosses, de buissons, leur jeep se fraie difficilement un passage. Au bout d'un kilomètre, elle refuse d'avancer.



Nous l'abandonnons pour faire le reste du trajet à pied.

Le Tondu et Bistèque montent toujours la garde à l'entrée de la grotte. Ils sont inquiets.

« Nous n'entendons plus rien. Pourtant nous sommes sûrs qu'ils sont encore au fond. Par où seraient-ils sortis? »

Les gendarmes se, penchent à leur tour sur la fente entre les roches. Ils écoutent longuement, secouent la tète.

« Voulez-vous que nous descendions voir avec vous? » propose vivement le Tondu.

Le plus petit des deux gendarmes (qui doit être le brigadier puisqu'il porte un galon supplémentaire sur sa manche) nous regarde en fronçant les sourcils.

« Nous savons ce que nous avons à faire. »

Nous les aidons néanmoins à dérouler l'échelle et à la laisser pendre dans le gouffre. L'un après l'autre, les gendarmes se laissent glisser le long du mince appareil. Ils n'ont jamais fait de spéléologie et « s'emberlificotent » les jambes dans les fils d'acier. Enfin, au bout d'une quarantaine de barreaux, ils touchent le fond.

« Rien! » annonce le gendarme.

Cependant, la grotte, comme toutes celles du plateau, a été autrefois parcourue par une rivière souterraine et elle se prolonge sous le sol. Des pierres roulent sous les pas des gendarmes qui s'éloignent de nous. Une peur nous saisit. Si ce

gouffre possédait une autre sortie? Tout à coup, un bruit de voix monte du souterrain, un bruit de discussion animée.

« Tenez bien l'échelle, nous crie le gendarme, nous les ramenons. »

Anxieux, nous attendons. Le brigadier apparaît le premier, son bel uniforme taché de boue. Suivent les deux hommes Ils paraissent jeunes, plus jeunes que ceux d'hier soir, dans la salle d'attente, mais, hier, c'était sans doute l'effet des lunettes et des chapeaux rabattus sur leurs yeux. Ils sont blonds tous les deux, très blonds. L'un porte un pansement à un doigt, ou plutôt à deux doigts de la main gauche, l'autre, le plus grand, n'a pas de veste, seulement un gros pull-over de laine à col roulé. Au moment où les gendarmes veulent leur passer les menottes, ils protestent énergiquement.

« Que signifient ces procédés? Depuis quand est-il interdit de visiter les grottes?

— Et depuis quand, répond le gendarme, a-t-on le droit d'assommer les guides?

-— Quels guides?

— Vous savez très bien ce que nous voulons dire... Suivez-nous, vous vous expliquerez à Marzal, devant votre victime. »

Us poussent les deux hommes devant nous. J'en suis sûr, à présent, ce sont les silhouettes entrevues près de Saint-Remèze et à la fenêtre de l'auberge. Il me semble aussi reconnaître les voix. Durant

tout le chemin qui nous mène à la jeep, les deux prisonniers ne soufflent mot, mais on les devine tendus, indignés.

Enfin, nous arrivons à Marzal. Les deux hommes sont introduits dans la grande salle, encore déserte à cette heure matinale.

Nous allons chercher M. Soubeyrand qui se repose dans sa chambre.

« Reconnaissez-vous vos agresseurs de cette nuit? » demande le brigadier.

Le guide détaille longuement les deux hommes, hésite un peu.

« Ce sont certainement eux. dit-il enfin. Le plus petit porte un pansement, sans doute parce



qu'il s'est blessé avec le verre de ma torche.

— C'est faux! s'écrie le prisonnier. Je me suis coupé, hier matin, en m'agrippant à l'arête d'une roche.

— L'autre est aussi grand que celui que j'ai vu dans la grotte, reprend le guide. Toutefois, cette nuit, il portait une veste au lieu d'un pull-over. Il s'est sans doute débarrassé de sa veste déchirée; je reconnais surtout leur accent étranger au pays, qui doit être l'accent du Nord.

— Vous voyez! s'exclame le brigadier en regardant fixement les deux hommes.

— Que prouve l'accent? Nous sommes du Nord, nous n'avons jamais cherché à le cacher. Tous les gens du Nord sont-^s des malfaiteurs?

— Pourquoi n'avez-vous aucun papier sur vous?

— Nous l'avons déjà dit : pour ne pas les perdre ou les salir dans une grotte.

— Et que cherchiez-vous dans cette grotte?

— Cela ne regarde personne.

— Vous refusez de répondre?

— Nous en avons assez de cette stupide plaisanterie. Si vous voulez des renseignements, allez en demander à Saint-Remèze, à l'auberge des Stalactites. Vous pourrez fouiller nos affaires.

— C'est ce que nous allons faire... et tout de suite. »

Sur ce, laissant les prisonniers à la garde du gendarme, le brigadier sort, saute dans sa jeep et démarre en trombe.

Pendant son absence, nous examinons de nouveau les deux hommes.

« C'est curieux, murmure Mady, je croyais que les bandits n'avaient pas des têtes comme les autres... Hier

soir, avec leurs lunettes et leurs chapeaux, ils n'avaient pas du tout cette allure. »

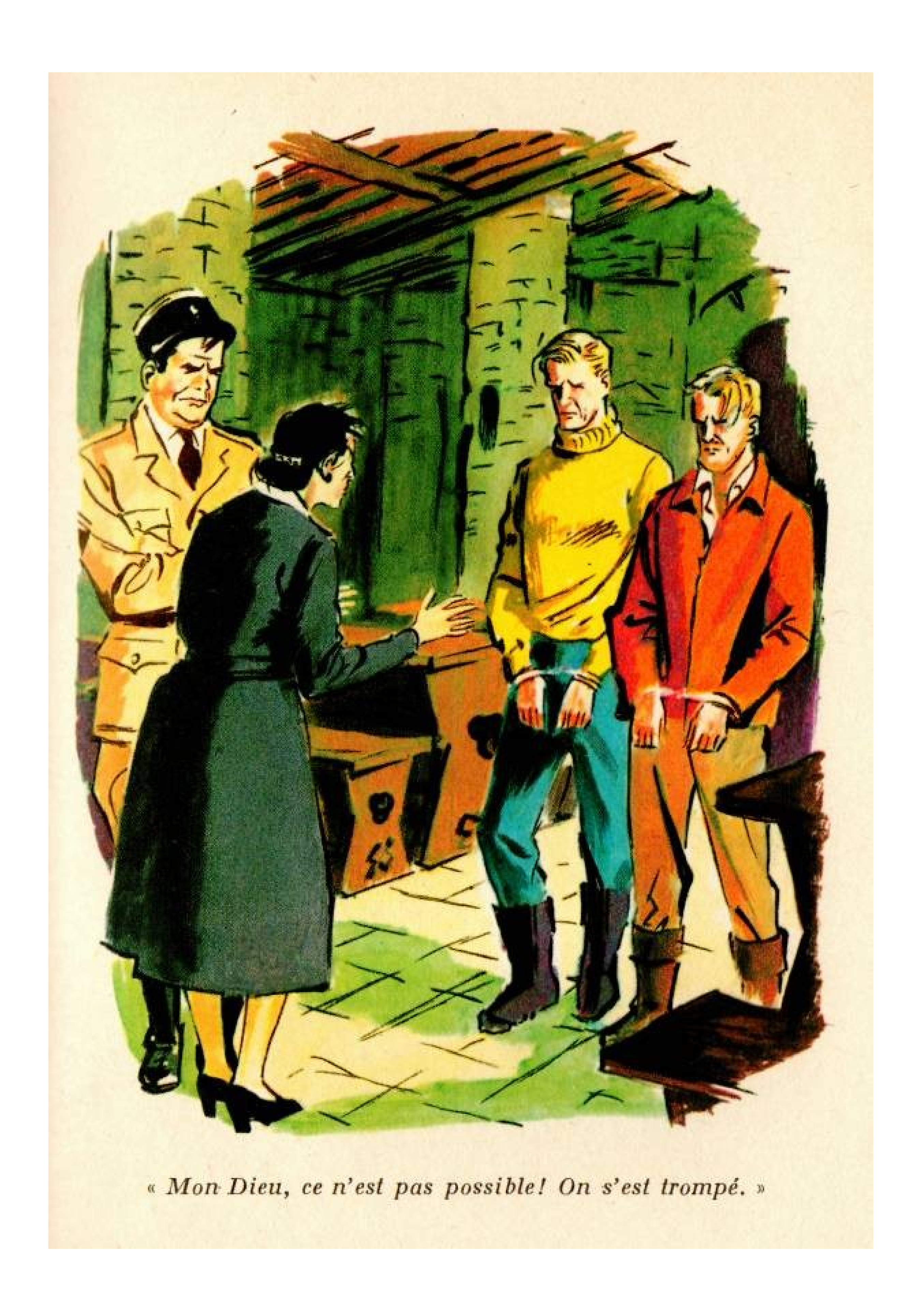
C'est ce que j'éprouve, moi aussi. Pourtant, la vérité est que ces inconnus se terraient dans une grotte. Quand les gendarmes sont descendus, ils n'ont rien trouvé de suspect, mais ils n'ont guère eu le temps de chercher. Ces rôdeurs peuvent très bien avoir caché ailleurs ce que le guide les a vus prendre dans le gouffre Marzal.

Enfin, la jeep ronfle de nouveau sur le terre-plein. Le brigadier reparaît, accompagné de Mme Clauzon, la patronne de l'auberge des Stalactites. Echevelée, pour avoir roulé vite en voiture découverte, la pauvre femme paraît complètement abasourdie. Le brigadier lui a dit que ses deux clients venaient d'être arrêtés, elle n'en peut croire ses yeux. Le regard fixé sur les menottes, elle s'écrie :

« Mon Dieu! ce n'est pas possible! On s'est trompé. Vous n'avez jamais rien fait de mal, n'est-ce pas? »

Puis, s'adressant aux gendarmes :

« Si vous saviez, messieurs, de si gentils clients, si aimables, si discrets... Vous avez vu leurs papiers; ils sont bien en règle, et ils ont régulièrement rempli leur fiche pour la police.



« Mon Dieu, ce n'est pas possible! On s'est trompé. »

— Ils sont en règle, c'est vrai... mais, vous savez, ma brave dame, les papiers!... Quoi qu'il en soit, nous aimerions savoir ce que signifie ces plans trouvés dans leur chambre, des plans de la région où sont indiqués des gouffres et des grottes?

— Nous nous intéressons à la spéléologie, répond le plus grand des deux hommes; je pense que ce n'est pas extraordinaire dans ce pays.

— Pour sûr, répond l'aubergiste. Ce n'est pas la première fois que je reçois des pensionnaires « espéléologues ».

— Possible, reprend le brigadier, mais en général les « espéléologues », ainsi que vous dites, ne descendent pas dans n'importe quel trou. Si M. Pierre était là, i! trouverait aussi que la grotte où nous vous avons repêchés n'a aucun intérêt. Nous n'y avons vu aucune stalactite. Elle n'est même pas difficile à atteindre. La preuve, nous y sommes descendus sans peine. Que cherchiez-vous donc d'extraordinaire?

— En tout cas, coupe Mme Clauzon, je suis sûre qu'ils n'ont rien caché chez moi. Ma petite servante, qui est « fouinarde » comme personne, aurait sûrement remarqué quelque chose et me l'aurait dit. »

Puis, joignant les mains, elle se lamente : « Ciel! que va-t-on dire à Saint-Remèze quand on apprendra que mes deux clients ont été arrêtés?... Mes autres pensionnaires vont partir, c'est la ruine de mon hôtel! Oh! messieurs les gendarmes,

relâchez-les, ils n'ont rien fait de mal, je vous le jure! »

Agacé, le brigadier écarte la patronne de l'auberge et va poser une nouvelle question aux deux hommes, quand, par une fenêtre, j'aperçois la Guille qui arrive en courant de la garigue. Je pense aussitôt à mon chien. Vient-il m'annoncer qu'il l'a retrouvé? Je me précipite pour lui ouvrir. Le brave la Guille, si paisible d'ordinaire, est bouleversé. Essoufflé, la voix hachée par l'émotion, il dit vivement :

« Nous venons de retrouver Kafi. Il a suivi la bonne piste. Je l'ai laissé, avec Gnafron et Corget, à l'entrée d'une petite grotte où les rôdeurs se sont cachés. Les gendarmes sont-ils là? »

Je m'écarte. Il aperçoit alors les prisonniers adossés au mur et les deux gendarmes qui les interrogent. Son saisissement est tel que, pendant quelques secondes, il reste hébété... tout comme moi.

« Ça, alors, bafouille-t-il, c'est donc vrai?... ils étaient quatre? »



CHAPITRE XV

UN CERTAIN PAQUET

« COMMENT?... encore deux hommes?... dans une — autre grotte? Mais alors, ceux-ci?

— Des complices, certainement, monsieur le gendarme ! Les rôdeurs que nous venons de découvrir sont ceux qui ont attaqué M. Soubeyrand, nous en sommes sûrs.

— Pourquoi eux, plutôt que ceux-ci?

— Parce que c'est Kafi, le chien de Tidou, qui les a découverts. Il a retrouvé leur piste, grâce à

un bout d'étoffe arraché à la veste d'un des bandits par le guide. »

Le brigadier soulève son képi, se gratte la tête. Décidément, cette affaire se complique.

« C'est bon!... et où se trouve cette troisième grotte?

— Elle est facile à repérer. A côté pousse un grand pin parasol, le seul vrai arbre de toute la garigue; on le voit même d'ici. Venez vite, le trou n'est pas profond. Ils n'ont même pas eu besoin d'échelle pour y descendre. Sans Kafi, ils auraient sûrement déjà cherché à se sauver. Deux camarades sont restés avec le chien. »

Les gendarmes se concertent, embarrassés. Finalement, ils décident de confier les deux prisonniers à la garde de M. Soubeyrand. Les menottes aux mains, ils ne risquent pas de s'échapper.

« Toi, fait le brigadier en désignant la Guille, viens avec nous, tu nous montreras le chemin. »

Puis, se tournant vers moi :

« Le chien est à toi, n'est-ce pas?

— Oui!

— Alors, viens aussi! »

La jeep repart à travers la garigue où elle danse, plonge, se redresse comme une barque sur une mer houleuse. La Guille et moi, nous nous cramponnons l'un à l'autre pour ne pas passer par-dessus bord.

« A droite, indique la Guille... A gauche, à présent... Tout droit... »

Mais, brusquement, la voiture pique du capot

dans un traître creux recouvert de feuilles mortes où les roues avant restent coincées tandis que les roues arrière, surélevées, tournent dans le vide.

« Tant pis, dit le brigadier en sautant hors de la machine, ne perdons pas de temps, nous la dégagerons tout à l'heure. »

Heureusement, en grimpant sur une roche, la Guille aperçoit son pin parasol, tout proche.

« Vite, venez par ici! nous y sommes! »

Soudain, à trois cents mètres de là, nous découvrons Kafi, planté devant le trou noir d'une grotte, entre Corget et Gnafron. Mon brave chien est si absorbé par sa surveillance qu'il tourne à peine la tête au son de ma voix. La vue des képis rassure enfin nos camarades.

« Nous commençons à nous demander ce qui se passe là-dedans, dit vivement Gnafron. Tout à l'heure, quand nous avons rejoint Kafi, on entendait du bruit, au fond; à présent, plus rien. »

Cette grotte est en effet différente de celles que nous connaissons. Elle ne semble pas s'enfoncer à pic, sous terre, comme Marzal. Les rôdeurs n'ont pas eu besoin de tendre une échelle pour y descendre.

« Allons voir », dit le brigadier, soulagé, cette fois, de n'avoir pas à se suspendre au bout d'un fil.

Lampes au poing, ils se laissent glisser l'un après l'autre sur les rochers.

« Rien! lance le gendarme. Vos rôdeurs ont pris la poudre d'escampette.

— Ce n'est pas possible, proteste Gnafron. Nous n'avons pas quitté l'entrée de la grotte. S'ils étaient partis, Kafi ne serait pas resté à les guetter, il les aurait poursuivis. »

Sans attendre l'invitation des gendarmes, il se glisse à son tour dans le trou et nous le suivons. Cette grotte ressemble beaucoup à celle dont les rôdeurs avaient fait leur gîte, près du gouffre où Kafi est tombé. Pourtant, nous ne découvrons aucun débris, aucun papier sur le sol.

Soudain, Kafi, que je tiens en laisse, tire sur sa corde vers le fond de la caverne et flaire une grosse pierre en forme de dalle.

« Regardez! Cette pierre a été placée là, exprès, pour masquer un passage. »

Les gendarmes se précipitent pour la soulever et" dégagent, en effet, un étroit passage. Nous atteignons alors une autre grotte, plus petite mais à peine plus froide et plus humide. Cette fois, il est visible que les rôdeurs ont séjourné là. Ils y ont abandonné des débris de nourriture. Kafi aboie furieusement. Triomphalement, il m'apporte une loque informe : la veste déchirée de l'agresseur du guide. Presque en même temps, Corget s'écrie : « Un autre passage! Ils ont filé par là! » Mon chien l'a déjà devancé. Il s'élance vers la fente de la roche et je n'ai que le temps de le retenir par sa corde.

« Suivons-le, commande le brigadier en mettant revolver au poing, et éclairez-nous. »

Ce nouveau passage est plus étroit que l'autre et surtout plus long. Nous devons bientôt ramper sur les

cailloux, car la voûte s'abaisse à cinquante centimètres du sol. Le gendarme bougonne :

« Dans quel état allons-nous ressortir? ma tenue neuve! Ah! c'est beau, la spéléologie! »

Cependant, peu à peu, le plafond du chenal souterrain se relève. Kafi continue de me tirer de toutes ses forces. Subitement, il s'arrête. Nous nous trouvons devant un à-pic de sept ou huit mètres.

« Impossible! s'écrie le gendarme. Ils n'ont pas pu sauter d'une pareille hauteur sans se casser les reins...

— Ou alors, reprend le brigadier, il leur aurait fallu une échelle... et elle serait restée accrochée. »

Pourtant, Kafi reste le cou tendu, au-dessus du vide, comme s'il flairait toujours la piste devant lui. Il n'hésiterait pas à sauter si je ne le retenais pas. C'est alors que Gnafron s'écrie :

« Si! ils sont passés là!... mais pas avec une échelle, avec une corde. »

Le faisceau lumineux de sa torche braqué sur un piton, il montre de petits poils accrochés aux aspérités de la pierre, des bribes de chanvre. Les rôdeurs ont utilisé une corde pour garder leur échelle, car une échelle ne se décroche que d'en haut tandis qu'une corde peut facilement être récupérée.

Heureusement, nous avons apporté du matériel. Les gendarmes (qui ne s'y connaissent guère)

laissent à Corget le soin de fixer l'échelle. Le brigadier va s'y engager, quand, près de moi, Kafi se

retourne pour regarder en arrière. Au même moment, nous percevons un bruit de pas sourds et de cailloux roulés.

« Alerte!... »

Les gendarmes ont fait volte-face, revolver au poing. Les bandits auraient-ils réussi à s'échapper? Nous prendraient-ils à revers? Nous demeurons en suspens, le cœur battant. Les bruits se rapprochent. Il me semble apercevoir vaguement les reflets d'une lampe, glissant sur la paroi de rocher.

« Halte-là! cric le brigadier.

— Ne tirez pas », répond une voix.

Presque aussitôt se dessine, dans la lueur de nos torches, une petite chose noire en pointe,... la barbiche de M. Pierre.

M. Pierre!... Nous qui le croyions, à cette heure, survolant la Méditerranée. En quelques secondes, se faufilant comme un chat dans l'étroit passage, il nous a rejoints, son beau complet maculé de boue et le petit nœud papillon de travers.

« J'arrive de Marseille où l'avion m'a déposé cette nuit, explique-t-P, haletant. Le guide vient de m'apprendre ce qui se passe. Quand j'ai su que c'était dans la grotte du Parasol que vous aviez cerné les rôdeurs, je n'ai pas pris le temps de me changer... Vous n'avez trouvé personne, n'est-ce pas?

— Personne! répondit le brigadier.

— Je m'en doutais. Je connais cette grotte, que j'ai baptisée la grotte du Parasol... De toute la région, c'est la seule qui ait un débouché praticable dans une combe.

— Vous voulez dire que les rôdeurs se sont échappés par l'autre bout? »

En guise de réponse, M. Pierre consulte sa montre.

« Dix heures et quart! A quel moment avez-vous, pour la dernière fois, entendu du bruit quand vous gardiez l'entrée?

— Il était à peu près neuf heures, répond Gnafron.

— Il y a donc plus d'une heure qu'ils cherchent



à fuir par l'autre sortie! Pour un « spéléo » entraîné une petite heure suffit, mais ce sont peut-être des amateurs. Vite, remontons à la surface! nous avons une chance d'arriver à temps pour les cueillir à l'autre bout!»

Prenant les devants, le spéléologue s'élance, sans pitié pour son complet. Gnafron, pourtant leste, a beaucoup de peine à le suivre. Nous nous retrouvons tous sur le plateau. Le brigadier, qui s'est foulé la cheville en remontant, restera là, avec Corget et la Guille, au cas où les rôdeurs auraient décidé de rebrousser chemin. Le gendarme, Gnafron, M. Pierre et moi, nous dévalons à toute vitesse vers la combe où s'ouvre la sortie de l'ancienne rivière souterraine.

« Surtout, Tidou, recommande M. Pierre, ne lâche pas ton chien. »

A présent, Kafi ne cherche plus à m'entraîner. Au contraire, il voudrait revenir dans la grotte où nous avons interrompu sa poursuite. Pauvre Kafi! comment lui faire comprendre que c'est justement pour lui faire retrouver cette piste que nous l'emmenons?

M. Pierre n'est pas grand, mais il a gardé une souplesse de jeune homme. Il faut le voir sauter par-dessus les touffes de genêts, se faufiler entre les buissons, enjamber les rochers.

Soudain il ralentit, tend le doigt en avant.

« Pas de bruit!... »

Je maintiens Kafi près de moi en lui recommandant

de ne pas aboyer. On distingue une longue faille dans une paroi de roche. Nous nous en approchons prudemment.

« Trop tard! dit M. Pierre, après un soupir, ils sont déjà sortis. »

Au moment où je me penche, pour essayer de voir l'intérieur, Kafi me tire vivement en arrière. Le museau au sol, frémissant, il cherche à m'entraîner au fond du vallon.

« Ils sont partis de ce côté! Suivons mon chien. Nous pourrons peut-être les rattraper! »

Ah! cette course dans la garigue! Je m'en souviendrai longtemps. Kafi ne se connaît plus. Fou d'impatience, il m'arrache pour ainsi dire les bras. Derrière lui. nous sautons des rochers, franchissons des fossés, escaladons des tas de pierre. Le gendarme, essoufflé, commence à lâcher pied; puis c'est au tour de M. Pierre, qui, en traversant un fourré, a déchiré son veston et perdu son nœud papillon. Gnafron et moi, nous continuons notre course éperdue. Rien, toujours rien en vue. Mais, au moment où un point de côté va m'obliger à renoncer à la poursuite, je distingue deux ombres, à travers un bosquet.

« Ce sont eux, lâche le chien! me crie Gnafron. Vite, Kafi, arrête-les! »

En trois bonds, mon chien a rattrané les fuvards. Les deux hommes lâchent d'abord des jurons, puis des cris qui se mêlent aux abois furieux de Kafi. Quand nous arrivons sur les lieux, les rôdeurs sont

agrippés l'un à l'autre, pour mieux se protéger des attaques répétées de Kafi, qui fait mine de leur sauter à la gorge.

Quelques secondes plus tard, arrivent le gendarme et M. Pierre. Terrorisés par Kafi, les rôdeurs ne cherchent pas à s'enfuir. Malgré leurs vêtements déchirés, leurs cheveux en désordre, je les reconnais sans peine. L'un est grand, l'autre assez petit, c'est pourquoi nous les avons confondus avec les autres. D'ailleurs tous les quatre ont le teint clair, les cheveux blonds des gens du Nord. A coup sûr, ils font partie de la même bande.

Ils se laissent fouiller sans protester. Le plus grand esquisse même un petit sourire ironique qui semble dire : vous pouvez toujours chercher.

En effet, rien dans leurs poches, que des choses sans importance, rien non plus dans leurs sacs tyroliens, à part une échelle de « spéléo », deux cordes, un marteau, quelques vêtements de rechange et des affaires de toilette plutôt crasseuses.

Qu'ont-ils fait de leur trouvaille? M. Soubeyrand se serait-il trompé? Aurait-il mal vu, mal entendu? Le coup reçu sur la tête lui aurait-il troublé l'esprit? Non, ce n'est pas possible.



CHAPITRE XVI

L'ÉNIGME AVAIT DEUX CLEFS

SUR le chemin du retour, en suivant les rôdeurs encadrés par les gendarmes, nous ne cessons de nous interroger. On n'a rien trouvé sur eux de compromettant; ils n'ont rien voulu dire. Le mystère demeure entier. Parleront-ils davantage devant leurs complices, qui, après tout, sont peut-être leurs rivaux?

Mon brave Kafi, lui aussi, semble déçu II vient d'arrêter les malfaiteurs que nous lui demandions

de poursuivre, et c'est à peine si nous avons pensé à le flatter.

Enfin se dresse devant nous la tour de Marzal. Des voitures stationnent sur le terre-plein. M. Soubeyrand a invité les touristes à patienter, dehors, en attendant la prochaine visite du gouffre qui aura lieu... plus tard, a-t-il dit. Nous pénétrons dans la salle d'accueil.

« Refermez la porte! ordonne aussitôt le brigadier, et ne laissez entrer personne. »

Tous les Compagnons de la Croix-Rousse sont là, avec Mady, M. Pierre, 'e guide, sa femme et l'aubergiste de Saint-Remèze à qui les gendarmes avaient demandé d'attendre leur retour. Il ne manque que Kafi. Heureux de pouvoir, à présent, se promener sans muselière... et peut-être vexé de n'avoir pas été caressé pour son exploit, il a préféré rester dehors.

A peine nos deux rôdeurs sont-ils dans la salle que nous essayons de surprendre leur premier regard pour les clients de Mme Clauzon. Vont-ils manifester un soulagement, une inquiétude? ou plutôt se passer discrètement, d'un clin d'œil, la consigne du silence? Non, c'est une grande surprise qui se peint sur leurs traits..., la même surprise que marque aussi le visage des deux autres.

« C'est curieux, me souffle Madv, ils ont tous les quatre les mêmes cheveux blonds, ils paraissent être du même pays, pourtant ils sont tout à fait différents. Si ceux de Saint-Remèze n'avaient pas

les menottes aux poignets, on ne dirait pas des bandits, tandis que les autres... Regarde leurs mines sinistres! »

Cette remarque, je l'ai faite, moi aussi; elle ne signifie rien, je le sais.

« En tout cas, ajoute Mady, ils ne font sûrement pas partie de la même bande et ils ne se connaissent pas. »

Mais le brigadier s'est avancé, bras croisés, le regard dur.

« Ainsi, commence-t-il, ni les uns ni les autres, vous ne voulez parler.

— Nous n'avons rien à dire, répond un des clients de Mme Clauzon, sinon que nous continuons à protester pour cette arrestation. Qu'avez-vous à nous reprocher?

— Pourquoi vous taire, si vous avez la conscience tranquille?

— Est-ce que l'exploration des grottes est un crime? Vous avez vu nos papiers. Ils sont en règle et Mme Clauzon est là pour vous dire qu'elle n'a rien entendu, rien découvert qui puisse nous faire soupçonner de quelque chose. Ce n'est pas nous qui sommes descendus, cette nuit, dans le gouffre Marzal.

— Avouez que vous êtes tout de même les complices de ces deux hommes!

— Nous ne les connaissons pas. »

Le brigadier soulève son képi, se gratte le front et se tourne vers les rôdeurs à la mine sinistre.

« Et vous? Vous n'allez pas nier? Vous étiez dans le gouffre cette nuit... C'est vous qui avez assommé et ligoté le guide. »

Les deux hommes secouent la tête. Le brigadier s'énerve.

« Ah! non. Cette fois-ci, les preuves sont formelles. C'est le chien qui a retrouvé votre trace, grâce à un morceau d'étoffe arraché à une veste... une veste qui a été retrouvée, toujours par le chien, dans la grotte où vous vous terriez. D'ailleurs, les témoins ne manquent pas : cette fille qui vous a vendu les tickets d'entrée, hier soir, ces garçons qui se trouvaient également dans la salle... et votre victime, le guide. N'est-ce pas, monsieur Soubeyrand?

— Cette fois, aucun doute, ce sont eux et non les autres. »

A ce moment, on entend une voix qui s'écrie : « Oui, pas les autres ! Je vous le répète, monsieur

le brigadier, mes clients n'ont rien fait de mal. » Le brigadier se retourne, et, d'un geste sec, invite

l'hôtelière au silence. « Taisez-vous! »

Puis, revenant aux deux rôdeurs : « Pourquoi avez-vous attaqué le guide?

— Nous n'avons attaqué personne... C'est lui, au contraire, qui s'est jeté sur nous.

— Oh! c'est un comble! s'écrie M. Soubeyrand, indigné.

— Vous l'avez assommé et ligoté, reprend le

brigadier, parce qu'il vous a surpris dans la grotte où vous étiez descendus en fraude. Et ce n'était pas la première fois. Nous savons que vous errez dans la région depuis plusieurs semaines. Ces garçons vous ont vus, dès le soir de leur arrivée à Marzal. Vous aviez peur d'eux; c'est pourquoi vous avez voulu empoisonner leur chien.

— Empoisonner leur chien?... nous? »

Une soudaine colère me fait monter la rougeur au visage.

« Parfaitement! Vous avez voulu tuer mon chien, parce qu'il vous empêchait de rôder autour de Marzal.

— Quand je vous ai surpris dans la grotte, reprend le guide, vous parliez d'une croix. De quelle croix s'agissait-il?

— Nous ne savons pas.

— En tout cas, je vous ai vus vous déplacer sur la corniche. Vous avez trouvé quelque chose.

— C'est faux.

— Je suis redescendu dans le gouffre, j'ai suivi la corniche d'un bout à l'autre, retrouvé des traces de terre fraîchement remuée et un débris de papier cartonné.

— Nous ne comprenons pas.

— Pourtant, reprend le brigadier, vous étiez bien dans la grotte cette nuit. Qu'y veniez-vous faire?

— Chercher des ossements, des stalactites... pour une collection. »

Cette fois, c'est M. Pierre qui s'indigne.

« Vous mentez! une seule concrétion a été abîmée, tous les guides sont là pour le dire, celle que nous appelions la Grande Chandelle... mais c'est involontairement que vous l'avez brisée; ses débris sont restés dans le gouffre et on n'a rien trouvé dans vos sacs. Que cherchiez-vous? »

Pas de réponse. Un lourd silence emplit la salle. Nous nous regardons, inquiets. Le brigadier soulève de nouveau son képi pour se gratter le front, signe d'embarras. Tiendrons-nous jamais la clef de cette énigme?

Soudain, le lourd silence est interrompu par un petit bruit contre la porte d'entrée.

« Ah! non, s'écrie le brigadier, furieux, qu'on ne vienne pas nous déranger en ce moment! » x

Il fait signe au gendarme d'aller refouler les curieux qui ont eu l'audace de frapper à la porte, mais, celle-ci à peine entrebâillée, je pousse un cri.

« Kafi !. »

C'était mon chien qui grattait à la porte. Triomphant, la tête haute, il tient par une des cordelettes qui l'attachent un volumineux paquet fait d'un emballage de papier grisâtre, à moitié déchiré et couvert de terre séchée. Je me précipite.

« Donne, Kafi! où as-tu trouvé cela? »

Mon chien ne peut évidemment répondre, mais je crois deviner. Je ne l'avais pas assez caressé. Vexé, il est reparti dans la garigue; il a suivi de

nouveau les traces des rôdeurs, A sa respiration haletante, son poil mouillé de sueur je me rends compte qu'il est allé loin. Alors, subitement, je comprends.

« Monsieur le brigadier, je suis sûr que Kafi a trouvé ce paquet près de l'endroit où nous avons arrêté les deux hommes. Au moment d'être pris, ils ont dû s'en débarrasser en le jetant dans les buissons. »

Les regards se fixent aussitôt sur les rôdeurs. Ils n'ont pas bronché. On voit pourtant, à leur mine, que cette découverte les accable.

« Tidou a raison! s'écrie alors le guide en fouillant dans sa poche. Regardez! ce papier est identique à celui que j'ai retrouvé tout à l'heure. Le paquet a été découvert dans le gouffre.

— Et il y a séjourné longtemps, ajoute M. Pierre, cela se voit aussitôt... plusieurs mois, plusieurs années peut-être. »

Cette fois, le brigadier a repris confiance. Il s'approche de nouveau des rôdeurs.

« Que contient-il? »

Toujours pas de réponse! Alors, aidé de M. Pierre, il entreprend de le défaire. Nous nous approchons. Ce paquet plat est plutôt curieux. Par ses dimensions il rappelle ces grandes boîtes de chocolats qu'on voit dans les vitrines de Lyon au moment de Noël.

Le premier papier cartonné enlevé, en apparaît un autre, puis un avitre encore. Enfin, nous distinguons

une sorte de cadre de bois de trente ou quarante centimètres de long et un peu moins de large. Sur l'un des côtés a été appliqué un carton, aux dimensions du cadre, mais que l'humidité a collé. Le brigadier sort son canif pour le détacher. Au même moment, une voix nous fait sursauter.

« Attention! vous allez l'abîmer! »

Toutes les têtes se sont tournées vers le client de Mme Clauzon, qui vient de lâcher cette exclamation.

Le brigadier reste en suspens, son canif à la main. Puis, d'un froncement de sourcil, il invite l'homme à se taire.

« Je vous en supplie, insiste celui-ci, ne l'abîmez pas. Si vous saviez!

— Si nous savions quoi?

— A présent, nous pouvons parler. Voudriez-vous nous enlever ces menottes? »

Enlever les menottes! Le brigadier se demande s'il a bien entendu. II fronce encore les sourcils, Cependant, il a été frappé par le ton de la voix. Après tout, ces deux hommes ne risquent pas de s'échapper. Et s'il n'en faut pas plus pour connaître la vérité?

« C'est bien! Vous donnez votre parole?

— Nous allons tout dire. »

Un petit déclic rompt le silence impressionnant, puis un autre. Les deux hommes sont libres. Mme Clauzon pousse un soupir de soulagement, comme si c'était elle qu'on délivrait. Nous sentons

qu'il va se passer quelque chose d'extraordinaire., mais quoi?

Sans canif, avec des précautions infinies, le client de l'aubergiste vient de prendre le cadre de bois pour détacher le carton, sans rien abîmer. On voit alors apparaître un petit tableau. Du moins, on suppose qu'il s'agit d'un tableau, car la terre et la poussière qui ont pénétré dans le paquet le recouvrent complètement. Délicatement, avec son mouchoir, l'homme frotte un coin de la toile.

« Oui, c'est bien cela, dit-il après un soupir de satisfaction. Regardez, monsieur le brigadier, là, dans ce coin.

— Je ne vois rien.

— Dans l'angle, à droite, vous ne distinguez pas des lettres? »

Le brigadier, qui est un peu mvope, se penche sur le tableau. Péniblement, il déchiffre : « P. P. R. Oui, c'est bien cela : P. P. R. » Puis, se tournant vers l'homme : « Qu'est-ce que cela veut dire?

— Les initiales du célèbre peintre flamand Pierre-Paul Rubens... Ce petit tableau vaut la bagatelle de plusieurs millions. »

Plusieurs millions!... Un Rubens!... Nous reslons suffoqués. Pour nous, les Compagnons de la Croix-Rousse, ce nom n'est pas inconnu. En classe, noire maître nous a parlé de Rubens. Il nous a même dit qu'on pouvait voir une de ses toiles au musée Saint-Pierre, à Lyon.

Mme Clauzon s'est évanouie d'émotion. On la ranime avec de l'eau fraîche. Le brigadier, lui aussi, est littéralement assommé.

« Je ne comprends pas, répète-t-il. Comment ce tableau est-il venu ici?

— Vous ne pouvez pas comprendre. Cette affaire est beaucoup trop compliquée, c'est seulement à l'instant que nous venons de l'éclaircir. Ecoutez plutôt. »

Un cercle se forme autour du pensionnaire de l'auberge des Stalactites.

« Voilà, commence-t-il, ce tableau appartient à notre tante, Mme Havez, qui habite Rosendaël, dans la banlieue de Dunkerque. Son mari, mort depuis longtemps, était un riche armateur de ce port. Il collectionnait les tableaux. L'un d'eux avait une valeur inestimable, ce Rubens que vous avez sous les yeux et qui lui était venu par héritage. C'est ce qui explique pourquoi, en fuyant précipitamment devant l'invasion allemande, en 1940, il n'a emporté que cette précieuse toile.

« Notre tante et son mari étaient donc venus, par hasard, se réfugier dans la vallée du Rhône, à Bourg-Saint-Andéol. Mais, là aussi, les bombardements aériens devenaient menaçants. Craignant pour son tableau qui représentait une fortune, notre oncle avait décidé de le mettre plus sûrement à l'abri. C'était un grand sportif. Il avait même pratiqué la spéléologie. C'est probablement pour cela qu'il eut l'idée de cacher le tableau dans une

des grottes creusées dans le plateau. Pour être sûr que lui,... ou ses héritiers, puissent le retrouver, plus tard, il avait tracé un plan de la région et même peint une croix sur un rocher, à proximité du gouffre.

— Ah! je comprends, l'interrompt M. Soubeyrand, la fameuse croix, qui, depuis plus de vingt ans, s'est sans doute effacée.

— Certainement effacée, en effet... Malheureusement, quelques jours plus tard, dans Bourg-Saint-Andéol même, M. Havez était renversé et tué par un camion militaire. Notre tante en subissait un si violent ébranlement que, peu de temps après, elle perdait complètement la mémoire... une mémoire qu'elle n'a jamais retrouvée puisque, aujourd'hui encore, elle ne se souvient plus des années de sa vie qui ont précédé ces tragiques événements. Cela explique pourquoi ni mon cousin ni moi ne connaissions l'existence de ce tableau.

— Mais alors, intervient le brigadier, si vous ignoriez son existence, comment pouvez-vous assurer que ce tableau appartient à votre tante?

— A cause d'un cambriolage dont notre tante a été victime, le mois dernier, à Rosendaël. Mme Havez est très âgée. Elle vit seule avec une vieille gouvernante. Après le cambriolage, elle nous a demandé de venir pour évaluer le montant du vol. Le coffre-fort, où elle rangeait ses souvenirs et de l'argent, avait été défoncé. Dans leur précipitation, les malfaiteurs avaient emporté n'importe quels

papiers... des papiers où ils ont trouvé les indications leur permettant de mettre la main sur le tableau.

— Voyons, fait le brigadier, si les malfaiteurs ont emporté ces indications, comment, vous, avez-vous pu soupçonner leur existence? Vous les avez donc retrouvées?

— Non, mais M. Havez avait pris une autre précaution. Il avait aussi pensé au cas où sa femme viendrait à mourir avant d'avoir eu la possibilité de récupérer le tableau. Les mêmes indications étaient donc répétées dans une enveloppe cachetée qui ne devait être ouverte qu'au décès de notre tante. Or, c'est cette enveloppe que nous avons retrouvée, sous le coffre-fort. Les cambrioleurs avaient sans doute cru, parce qu'elle était cachetée, qu'elle contenait de l'argent, i!s l'avaient ouverte, puis rejetée sans en retirer les papiers.

— Pourquoi, à ce moment-là, n'avoir pas prévenu la police de l'existence de ce tableau?

— D'abord, parce que la toile n'avait pas été volée. Ensuite, parce que nous ne pensions pas que les cambrioleurs s'amuseraient à lire les papiers emportés qui, pour eux, normalement, n'avaient aucun intérêt. Nous ne voulions surtout pas que la presse se mêle de cette affaire, tout au moins pas avant que nous venions nous-mêmes dans la région profiter de nos vacances pour faire des recherches.

— Je comprends, approuve M. Pierre. Mais pour-

quoi avez-vous exploré toutes les grottes des environs... sauf le gouffre Marzal?

— Ce n'est pas tout à fait exact. Dès le premier jour, nous sommes venus ici en touristes. C'est le petit guide illustré contant l'histoire du gouffre qui nous a trompés. Il y est dit que, pendant de longues années après la première exploration par le spéléologue Armand, l'entrée du gouffre a été obstruée et que c'est seulement en 1949 que vous-même l'avez redécouverte sans difficulté.

— C'est exact. Quand j'ai redécouvert la grotte, l'entrée était bouchée par des pierres et des branches qui la dissimulaient parfaitement, et je me suis demandé qui avait fait cela, sur ce plateau alors désert, et pourquoi?

— Il s'agissait certainement de notre oncle, qui avait voulu, toujours par sécurité, mieux protéger son tableau. »

Le brigadier approuve. Cependant, il ajoute : « Alors! quand nous vous avons arrêtés, pourquoi avez-vous refusé de parler?

— Toujours pour la même raison... pour que les journaux ne s'emparent pas de l'affaire. D'ailleurs, nous étions certains que, renseignements pris, vous ne pourriez nous garder longtemps. Pour vous rassurer, voulez-vous une certitude? Téléphonez immédiatement à notre tante ou au palais de justice de Dunkerque, où je suis avocat, ou encore au lycée de Boulogne où mon cousin est professeur... Maintenant, je pense que vous avez compris vous aussi.

Les vrais coupables, les voici. Ce sont eux les cambrioleurs de Rosendaël et les voleurs du Rubens. »

Tous les regards se tournent vers les rôdeurs. Ah! ils font triste mine à présent! Quand le brigadier leur demande s'ils ont quelque chose à dire pour leur défense, ils baissent la tête, complètement anéantis.

Ainsi, en même temps, les deux clefs de l'énigme viennent d'être trouvées.

« Ah! s'écrie Mme Clauzon qui vient de retrouver ses esprits, quand je vous disais, monsieur le brigadier, que mes pensionnaires étaient d'honnêtes garçons! »

Le brigadier sourit, et, un peu embarrassé, se tourne vers les deux cousins.

« Excusez-nous! Vous devez nous en vouloir de vous avoir ainsi passé les menottes?

— Certes non! Vous ne pouviez pas savoir et nous sommes ravis de ce dénouement. Notre tante va être si heureuse. Grâce à ce tableau, voici de l'argent tout trouvé pour réaliser son grand projet : transformer sa propriété du bord de la mer en maison de retraite pour les vieux marins de Dunkerque, selon un ancien vœu de son mari. »

Puis, se tournant vers nous :

« Et cela grâce à vous, messieurs les apprentis guides... et à votre chien. H a été extraordinaire, votre chien. »

En entendant prononcer le mot « chien », Kafi a

dressé l'oreille. Devant tous ces visages souriants tournés vers lui, il bat de la queue et quête des caresses. Cette fois, il a conscience qu'on vient enfin de

reconnaître son exploit. Cher Kafi! dire que ces odieux gangsters avaient voulu l'empoisonner! Mais c'est fini, il ne craint plus rien, car, déjà, le gendarme empoigne les deux malfaiteurs pour les conduire à la prison de Bourg-Saint-Andéol... en attendant mieux.

Sitôt débarrassés de leur présence, nous explosons de joie.

« Oh! s'écrie Mme Clauzon, délirante, il faut fêter royalement l'heureuse fin de cette affaire extraordinaire! Je vous invite tous, ce soir, à l'auberge des Sta'actites... même vous, monsieur le brigadier, qui n'aviez pas voulu me croire, ajoute-t-elle en riant.

— Ah! non, protestent en même temps ses deux pensionnaires, c'est nous qui vous invitons, avec tout le monde. »

Mady bat des mains. Pour mieux montrer sa joie, elle prend l'aubergiste par la main et l'entraîne avec nous dans une ronde folle autour des tables. Mais, apercevant Kafi, le nez en l'air, devant le tableau déposé sur un coin du comptoir, elle s'écrie :

« Oh! le tableau! Nous n'avons même pas vu ce qu'il représentait. »

Elle court chercher un chiffon de laine, et, soigneusement, débarrasse la précieuse petite toile

de sa couche de poussière. Elle pousse alors une nouvelle exclamation.

« Regardez! Un enfant tout blond, qui caresse un gros chien! »

On l'entoure aussitôt, et Kafi, qui a encore entendu prononcer le mot « chien », s'approche lui aussi.

« Quel curieux hasard, remarque M. Pierre en caressant sa petite barbiche noire, c'est à croire que Marzal est placé sous le signe du chien. Ce sont les restes d'un chien que j'y ai trouvés lorsque je l'ai exploré pour la première fois... C'est un chien qui a découvert les voleurs d'un tableau qui s'y trouvait caché depuis des années... et c'est encore un chien que représenté cette toile. »

Pour satisfaire Kafi qui réclame une nouvelle caresse, il se penche vers lui quand, tout à coup, on entend encore du bruit contre la porte.

« Ciel! s'écrie Mady, les touristes qui s'impatientent! »

Dans notre joie débordante, nous les avions oubliés. Mais les apprentis guides n'ont quand même pas perdu conscience de leur devoir.

« Vite, au travail! s'écrie le Tondu en lançant son béret en l'air. Toi, Mady, à la caisse, nous autres, à nos lampes! »

Et, brandissant sa torche, il sort le premier en clamant :

« Par ici, mesdames et messieurs... La visite va commencer!... Suivez le guide! »

TABLE

PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	**1963**	**Les Six Compagnons au gouffre Marzal**
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

OLIVIER SECHAN

39	1982	Les Six Compagnons et les Agneaux de l'Apocalypse
40	1983	Les Six Compagnons à l'étang de Berre

41	1984	Les Six Compagnons et le carré magique

PIERRRE DAUTUN

42	1984	Les Six Compagnons hors la loi
43	1985	Les Six Compagnons et le chasseur de scoops
44	1985	Les Six Compagnons et l'énigme de la télémagie
45	1986	Les Six Compagnons et la radio libre
46	1986	Les Six Compagnons au Tournoi de la Chanson
47	1987	Les Six Compagnons et la fiancée de Kafi

MAURICE PERISSET

48	1988	Les Six Compagnons à l'affût
49	1994	Les Six Compagnons et les caïmans roses

PAUL-JACQUES BONZON

ŒUVRES COMPLETES

Paul-Jacques Bonzon

ANNEE	TITRE	EDITEUR	ILLUSTRATEUR
1951	**LE VIKING AU BRACELET D'ARGENT**	G.P. EDITEUR	Albert CHAZELLE
1951	**LOUTZI-CHIEN**	BOURRELIER	?
1953	**DU GUI POUR CHRISTMAS**	BOURRELIER-HACHETTE	Patrice HARISPE
1953	**MAMADI**	MAGNARD EDITEUR	Christian FONTUGNE
1954	**FAN-LÔ**	SUDEL EDITEUR	?
1954	**LE JONGLEUR A L'ETOILE**	HACHETTE	Jeanne HIVES
1955	**DELPH LE MARIN**	SUDEL EDITEUR	Claude JUILLARD
1955	**LES ORPHELINS DE SIMITRA**	HACHETTE	Albert CHAZELLE
1956	**LA BALLERINE DE MAJORQUE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Paul DURAND
1956	**LE PETIT PASSEUR DU LAC**	HACHETTE	JACQUES POIRIER
1957	**MON VERCORS EN FEU**	SUDEL EDITEUR	Igor ARNSTAM
1957	**LA PROMESSE DE PRIMEROSE**	HACHETTE	PAUL DURAND
1957	**LA DISPARUE DE MONTELIMAR**	HACHETTE	?
1958	**LA PRINCESSE SANS NOM**	HACHETTE	J-P ARIEL
1958	**L'EVENTAIL DE SEVILLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	François BATET
1959	**UN SECRET DANS LA NUIT POLAIRE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	**LE CHEVAL DE VERRE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	?
1960	**LA CROIX D'OR DE SANTA-ANNA**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	**LA ROULOTTE DU BONHEUR**	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1961	**LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1961	**J'IRAI A NAGASAKI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	**LE VOYAGEUR SANS VISAGE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	**TOUT-FOU**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jeanne HIVES
1962	**LE CHALET DU BONHEUR**	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1962	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LA FAMILLE HLM ET L'ÂNE TULIPE (Où est passé l'âne tulipe?)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1964	**LA MAISON AUX MILLE BONHEURS**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1965	**LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPERA**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	**LE SECRET DE LA MALLE ARRIERE (HLM n°2)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	**LES SIX COMPAGNONS ET L'ANE VERT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	**LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTERE DU PARC**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	**LES ETRANGES LOCATAIRES (HLM n°3)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	**L'HOMME A LA VALISE JAUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1967	**CONTES DE MON CHALET**	EDITIONS BIAS	Romain SIMON
1967	**VOL AU CIRQUE (HLM n°4)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**POMPON LE PETIT ANE DES TROPIQUES (avec M. Pédoja)**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1967	**LE MARCHAND DE COQUILLAGES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**RUE DES CHATS SANS QUEUE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	**LUISA CONTRE-ATTAQUE (HLM n°7)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	**LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	**LES SIX COMPAGNONS ET L'EMETTEUR PIRATE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	**LE CHATEAU DE POMPON**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LE SECRET DE LA CALANQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LES AGENTS SECRETS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**UN CHEVAL SUR UN VOLCAN (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**POMPON A LA VILLE**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	**LE PERROQUET ET SON TRESOR (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**QUATRE CHATS ET LE DIABLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT

1970	**LE BATEAU FANTOME (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIRATES DU RAIL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LA DISPARUE DE MONTELIMAR**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LE JARDIN DE PARADIS**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1970	**L'HOMME AUX SOURIS BLANCHES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1971	**SOLEIL DE MON ESPAGNE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	François BATET
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LES ESPIONS DU CIEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PRINCESSE NOIRE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BRIGADE VOLANTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**YANI**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1971	**LE RELAIS DES CIGALES**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1972	**LE SECRET DU LAC ROUGE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1972	**LES SIX COMPAGNONS A LA TOUR EIFFEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1972	**L'HOMME A LA TOURTERELLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**SLALOM SUR LA PISTE NOIRE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**LES SIX COMPAGNONS ET L'OEIL D'ACIER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1973	**LES SIX COMPAGNONS EN CROISIERE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS ET LES VOIX DE LA NUIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS SE JETTENT A L'EAU**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES ESPIONS DU X-35 (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1975	**LE CIRQUE ZIGOTO**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1975	**LES SIX COMPAGNONS DEVANT LES CAMERAS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1975	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA CITADELLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1975	**LA ROULOTTE DE L'AVENTURE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1976	**LES SIX COMPAGNONS ET LA CLEF-MINUTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1976	**DIABOLO LE PETIT CHAT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO ET LA FLEUR QUI SOURIT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO POMPIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**LES SIX COMPAGNONS AU TOUR DE FRANCE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1976	**LE CAVALIER DE LA MER (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**LES SIX COMPAGNONS AU CONCOURS HIPPIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIROGUIERS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**DIABOLO ET LE CHEVAL DE BOIS**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1977	**L'HOMME AU NOEUD PAPILLON (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**DIABOLO JARDINIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS AU VILLAGE ENGLOUTI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1978	**DIABOLO PATISSIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CIGARE VOLANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1978	**AHMED ET MAGALI**	DELAGRAVE	
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LES SKIEURS DE FOND**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BOUTEILLE A LA MER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**DIABOLO SUR LA LUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1980	**LES SIX COMPAGNONS ET LES BEBES PHOQUES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1980	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA VILLE ROSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1981	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CARRE MAGIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY



Paul-Jacques Bonzon

Paul-Jacques Bonzon (31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont (Manche) - 24 septembre 1978 à Valence) est un écrivain français, connu principalement pour la série Les Six Compagnons.

Biographie

Paul-Jacques Bonzon est originaire du département de la Manche. Né à Sainte-Marie-du-Mont en 1908, scolarisé à Saint-Lô, Paul-Jacques Bonzon fut élève de l'école normale d'instituteurs de Saint-Lô, promotion 1924-1927. Il fut d'abord nommé en Normandie, dans son département d'origine. En 1935, il épouse une institutrice de la Drôme et obtient sa mutation dans ce département où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt-cinq ans. En poste à Espeluche puis à Chabeuil, il rejoint Saint-Laurent-en-Royans en 1949 et Valence en 1957 où il termine sa carrière en 1961.

Il se consacre alors entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants ayant rejoint l'Académie Drômoise des Lettres, des sciences et des arts, association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Son œuvre tranche sur la littérature pour la jeunesse de l'époque par le caractère réaliste et parfois triste de certaines situations : les enfants qu'il met en scène sont confrontés à la misère, au handicap, à l'abandon. Paul-Jacques Bonzon décrit la solidarité qui anime les milieux modestes auxquels ils appartiennent, n'hésitant pas à les insérer dans des contextes historiques marqués comme, Le jongleur à l'étoile (1948) ou Mon Vercors en feu (1957).

La plus grande majorité de ses ouvrages ont été publiés à la Librairie Hachette. À ce titre, il se trouve être l'un des romanciers pour la jeunesse les plus représentatifs de cette époque.

Plusieurs de ses ouvrages mettent en scène le Cotentin et plus particulièrement Barneville-Carteret, qu'il nomme d'ailleurs Barneret et Carteville dans ses romans. Les cousins de la Famille HLM y prennent leurs vacances. Delph le marin, publié chez SUDEL, se déroule à Carteret (Hardinquet, dans le roman) de même que "Le marchand de coquillages" ,"Le cavalier de la mer" ou encore "Le bateau fantôme". L'auteur connaissait bien la région. Il y venait régulièrement.

Paul-Jacques Bonzon laisse une œuvre dont l'importance se mesure au succès rencontré notamment par des séries fortement appréciées comme Les Six compagnons, La Famille HLM ou Diabolo, mais pas seulement car ce serait oublier tout un autre aspect de l'œuvre, tout aussi significative de la qualité de l'écrivain. Les ouvrages de Bonzon ont été traduits, adaptés et diffusés dans 18 pays dont la Russie et le Japon. Les premières adaptations connues l'ont été en langue néerlandaise pour les Pays-Bas mais également pour l'Indonésie et l'Afrique du Sud. Il l'est encore aujourd'hui. Par exemple, Le roman Les Orphelins de Simitra a été adapté sous forme d'une animation diffusée, en 2008, au Japon, sous le nom de "Porphy No Nagai Tabi" (Le long voyage de Porphyras).

Paul-Jacques Bonzon est aussi connu dans les milieux scolaires. Il publie chez Delagrave,à partir de 1960, une série d'ouvrages de lectures suivies pour l'école dont l'un, "La roulotte du Bonheur", se déroule dans son département d'origine. Il a écrit en collaboration avec M. Pedoja, inspecteur départemental de l'Éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Il décède à Valence le 24 septembre 1978. Néanmoins, les éditions Hachette poursuivront l'œuvre de l'écrivain en publiant, encore quelques années, plusieurs titres de la série Les Six Compagnons, mais sous d'autres signatures. Aujourd'hui, un peu moins d'une vingtaine de titres figurent encore au catalogue de l'éditeur, dans la collection bibliothèque verte, sous une présentation modernisée.

En mars 2010, la première aventure de la série Les Six Compagnons a été rééditée en Bibliothèque rose dans une version modernisée.

Le 12 mars 2011, la ville de Valence a inauguré un square à son nom, en présence de ses enfants, petits-enfants et admirateurs.



Paul-Jacques Bonzon

Biographie : rédigée par la dernière épouse de Paul Jacques ; Maggy

Paul-jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte marie du mont, Manche, en Normandie.

Élève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la Drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans. Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquelles il trouvait la documentation qu'il cherchait. Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Âne (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une sœur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste, tous, et en particulier, ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre). La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparaît le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.



Paul-Jacques BONZON

J'ai demandé à plusieurs personnes si ce nom leur était familier et la plupart m'ont répondu par la négative...

Mais lorsque j'ai parlé des "Six Compagnons", tout à coup des souvenirs leur sont revenus dans une bouffée de chaleur et de bonheur de l'enfance...!

Paul-Jacques Bonzon a été un auteur très prolifique. Son écriture légère et fluide destinée aux enfants n'en est pas moins rigoureuse et très littéraire. Son style, un enchantement et ses histoires toujours bien ficelées jusque dans les moindres détails. Des adultes peuvent trouver grand plaisir à la lecture de ces histoires bien construites et dans lesquelles les grandes valeurs de la morale judéo-chrétienne ont cours. Mystère, tristesse, tendresse, émotion et joie, tout y est...!

Nous avons donc réuni dans cette page, un peu en vrac, des informations pêchées à droite et à gauche sur cet écrivain et nous espérons que cela vous donnera peut-être envie de découvrir son oeuvre.

***

Biographie de P-J Bonzon:

Paul-Jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont, Manche, en Normandie. Aujourd'hui, un bourg de 700 à 800 habitants, situé à deux pas de la baie des Veys, et des plages du débarquement.

Fils unique né dans une famille aisée, Paul-Jacques eut cependant une enfance assez difficile face à un père autoritaire qui ne lui laissa pas souvent faire ce qu'il aurait aimé.

Elève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans.

Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquels il trouvait la documentation qu'il cherchait.

Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait

des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-Jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Ane (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une soeur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste. Tous et en particulier ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre).
La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-Jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparut le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.

***

Article paru à sa mort:

Valence.

La mort de Paul-Jacques Bonzon va toucher des millions de jeunes et d'enfants à travers le monde. Il était leur écrivain, celui qui avait compris leurs goûts, et qui était devenu leur complice à travers une centaine de romans. Depuis plus de trente ans (c'est à dire que ses premiers lecteurs sont aujourd'hui des hommes), il a enchanté des générations d'écoliers par ces récits d'aventure clairs, purs et passionnants. Son oeuvre a été traduite dans un grand nombre de pays, y compris le Japon, et partout elle a connu un et connaît encore, un étonnant succès.

Originaire de Ste-Marie-du-Mont dans la manche, il était doué pour la peinture et la musique, mais son père avait voulu qu'il soit instituteur. Et c'est comme tel qu'il arriva un jours dans le vercors, puis, plus tard, à l'école de la rue Berthelot à Valence, et qu'il commença à écrire des histoires qu'il lisait à ses élèves, guettant leurs réactions, et s'inspirant souvent de leurs remarques..

Ses héros les plus populaires sont les Six compagnons qu'il entraîna dans des aventures lointaines ou proches, à Valence, à l'Aven Marzal, à la Croix-Rousse, à Marcoules, et qui tiennent aujourd'hui un bon rayon dans la bibliothèque verte. Pour la bibliothèque rose, il mit en scène la famille H. L. M., et écrivit beaucoup d'autres récits comme Mon Vercors en feu, et d'autres fictions tel l' Eventail de Séville qui fut adapté pour la télévision. Paul-Jacques Bonzon avait reçu en France le grand prix du Salon de l'Enfance, puis, à New-York, le prix du Printemps qui couronne le meilleur livre pour enfants paru aux Etats-Unis. Il avait abandonné l'enseignement assez tôt pour se consacrer à son oeuvre, entouré de son épouse et de ses deux enfants, une fille et un garçon, aujourd'hui mariés. Il travaillait le plus souvent directement à la machine dans sa tranquille demeure de la rue Louis-Barthou, prolongée par un charmant petit jardin.

C'est là qu'il inventait ses belle histoires, et lorsqu'il avait achevé un chapitre il prenait sa pipe et venait faire un tour en ville de son pas glissé, calme et amical.

Paul-Jacques Bonzon était naturellement membre de l'académie drômoises, vice-président de Culture et Bibliothèques pour tous. Il était devenu un authentique Dauphinois très attaché à sa province d'adoption. Sa gloire littéraire, qui est mondiale parmi les jeunes, n'avait en rien altéré sa simplicité ni sa bienveillance : et il disparaît comme il a vécu, dicrètement.

Pierre Vallier.

***

Autres témoignages:



Paul-Jacques Bonzon est très connu pour sa série de livres parus dans la bibliothèque verte, sous le titre "Les six compagnons". Outre de nombreux autres ouvrages pour la jeunesse de grande qualité, il a aussi publié des ouvrages scolaires. Paul-Jacques BONZON était instituteur.

Paul-Jacques BONZON est surtout connu comme grand romancier de la jeunesse, d'ailleurs abondamment lauré (Second Prix "Jeunesse" en 1953. Prix "Enfance du Monde" en 1955. Grand Prix du Salon de l'Enfance en 1958). Ses ouvrages suscitent chez nos enfants - et chez bien des adultes - un intérêt croissant. Il sait, de longue expérience, que composer un livre de "lectures suivies" est une entreprise délicate, que le goût des jeunes est à l'action rondement menée, aux péripéties multiples voire violentes ou cruelles. Les livres d'évasion, de délassement, de bibliothèque, pour tout dire, laissent paraître ces caractères.

Paul vigroux, Inspecteur général honoraire.

***

Paul-Jacques Bonzon a réalisé de très nombreux dessins. En fait il voulait à l'origine être dessinateur, peintre ou musicien mais sont père en a décidé autrement! A une certaine époque, il résidait en Suisse et vivait de ces dessins humoristiques vendus sous forme de cartes postales.

Un dessin de Paul-Jacques Bonzon:



***

Voici quelques informations supplémentaires, tirées d'un ouvrage de Marc Soriano, aux Éditions Delagrave, 2002.

L'auteur nous apprend que Paul-Jacques Bonzon, né dans une famille aisée, fils unique, père autoritaire, a eu une enfance difficile.

Paul-Jacques Bonzon, en écrivant pour les enfants, se réinvente une enfance. Il écrit des aventures sentimentales qui sont des quêtes : une soeur, une famille normale... (Du gui pour Christmas, La promesse de Primerose).

Cela plaît particulièrement aux fille, confie Paul-Jacques Bonzon.

Il avoue aussi que s'il ne tenait qu'à lui, les ouvrages finiraient mal !

Ce qui plaît plus aux filles qu'aux garçons. Un seul titre finit mal : "L'éventail de Séville". Encore l'adaptation télévisée adoucit-elle la fin. Et des pays étrangers, pour la traduction dans leur langue, demandent "une fin heureuse".

Les six compagnons se vendent à 450000 par an en moyenne. L'auteur dit qu'on lui a reproché de "s'être laissé aller" à des séries, comme si c'était une déchéance pour l'auteur et un mal pour le lecteur. Paul-Jacques Bonzon reprend :

"Il est important d'encourager la lecture à une époque ou elle est concurrencées par toutes sorte d'autres sollicitations".

Bonzon avoue aussi son penchant pour les milieux modestes, qui, dit-il plaisent aux enfants. Il comprend, avec le temps, pourquoi sa série des "Six compagnons" a plus de succès que sa série "La famille HLM" : Il y a un chien !

Les ouvrages de Bonzon sont traduits dans 16 pays.

***



***

Bibliographie:

Titres hors séries:

- Contes de mon chalet
- Delph le marin
- Du gui pour Christmas (Second Prix "Jeunesse" 1953)
- Fan-Lo
- J'irai à Nagasaki

- La ballerine de Majorque
- La croix d'or de Santa Anna
- La disparue de Montélimar
- La princesse sans nom
- La promesse de Primerose
- Le cheval de verre
- Le jongleur à l'étoile
- Le petit passeur du lac
- Le secret du lac Rouge
- Le viking au bracelet d'argent
- Le voyageur sans visage
- Les orphelins de Simitra (Prix "Enfance du Monde" 1955)
- L'éventail de Séville (Grand Prix "Salon de l'Enfance" 1958)
- L'homme à la valise jaune
- Loutzi-Chien
- Mamadi
- Mon Vercors en feu
- Rue des chats-sans-queue
- Saturnin et le vaca-vaca
- Soleil de mon Espagne
- Tout Fou
- Un secret dans la nuit polaire

<u>Les six Compagnons:</u>

- Les Six Compagnons à l'affût
- Les Six compagnons à la tour Eiffel
- Les Six compagnons à l'étang de Berre
- Les Six Compagnons à Scotland Yard
- Les Six Compagnons au concours hippique
- Les Six Compagnons au gouffre Marzal
- Les six compagnons au tour de France
- Les Six Compagnons au village englouti
- Les six compagnons dans la citadelle

- Les six compagnons dans la ville rose
- Les Six Compagnons de la Croix-Rousse
- Les six compagnons devant les caméras
- Les Six compagnons en croisière
- Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
- Les Six compagnons et la brigade volante
- Les Six compagnons et la clef minute
- Les six compagnons et la disparue de Montélimar
- Les six compagnons et la fiancée de Kafi
- Les six compagnons et la perruque rouge
- Les Six compagnons et la pile atomique
- Les six compagnons et la princesse noire
- Les Six compagnons et la radio libre
- Les six compagnons et l'âne vert
- Les Six Compagnons et l'avion clandestin
- Les six compagnons et le carré magique
- Les Six compagnons et le château maudit
- Les Six compagnons et le cigare volant
- Les Six Compagnons et le mystère du parc
- Les six compagnons et le petit rat de l'opéra
- Les Six Compagnons et le piano à queue
- Les Six compagnons et le secret de la calanque
- Les six compagnons et l'émetteur pirate
- Les Six compagnons et l'homme des neiges
- Les Six compagnons et l'homme au gant
- Les six compagnons et l'oeil d'acier
- Les Six compagnons et les agents secrets
- Les six compagnons et les agneaux de l'Apocalypse
- Les six compagnons et les bébés phoques
- Les Six compagnons et les caïmans roses
- Les six compagnons et les espions du ciel
- Les six compagnons et les pirates du rail
- Les six compagnons et les piroguiers
- Les six compagnons et les skieurs de fond
- Les six compagnons et les voix de la nuit
- Les Six compagnons hors la loi
- Les six compagnons se jettent à l'eau

La famille HLM:

- La famille HLM et l'âne Tulipe
- La roulotte de l'aventure
- Le bateau fantôme
- Le cavalier de la mer
- Le marchand de coquillages
- Le perroquet et son trésor
- Le secret de la malle arrière (HLM2)
- Le secret du lac rouge

- Les espions du X 35
- Les étranges locataires (HLM3)
- Luisa contre-attaque (HLM7)
- L'homme à la tourterelle
- L'homme au noeud papillon
- L'homme aux souris blanches
- Quatre chats et le diable
- Rue des chats sans queue
- Slalom sur la piste noire
- Un cheval sur un volcan
- Vol au cirque (HLM4)

Série Diabolo:

- Diabolo le petit chat
- Diabolo et la fleur qui sourit
- Diabolo et le cheval de bois
- Diabolo jardinier
- Diabolo pâtissier
- Diabolo pompier
- Diabolo sur la lune

Livres scolaires: "Livres de lecture suivie"

P.-J. Bonzon et M. Pédoja:

- Pompon le petit âne des tropiques. CP.

P.-J. Bonzon:

- Le château de Pompon (CP)
- Pompon à la ville (CP)
- Le jardin de Paradis (CP, CE1)
- La maison aux mille bonheurs (CE1, CE2)
- Le cirque Zigoto (CE1, CE2)
- Le chalet du bonheur (CE1, CE2, CM1)
- Yani (CM1, CM2)
- Ahmed et Magali (CM1, CM2)
- Le relais des cigales (CM1, CM2)
- La roulotte du bonheur (CM2)

***

Voici quelques photos de couvertures de livres de P-J Bonzon

(Cliquez sur une vignette pour voir la photo agrandie, puis sur le bouton "Précédente" de votre navigateur pour revenir à cette page).


P.-J. BONZON
AHMED et MAGALI
LA MAISON
AUX MILLE
BONHEURS
BONHEUR
LE CHALET DU
BONHEUR
P.-J. BONZON
le cirque
ZIGOTO
LECTURES SUIVIES
LE JARDIN DE
PARADIS
LECTURES SUIVIES
P.J. BONZON
YANI
lectures suivies
cours moyen
DELAGRAVE
POMPON
le château de
Pompon
POMPON
à la ville

***